This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

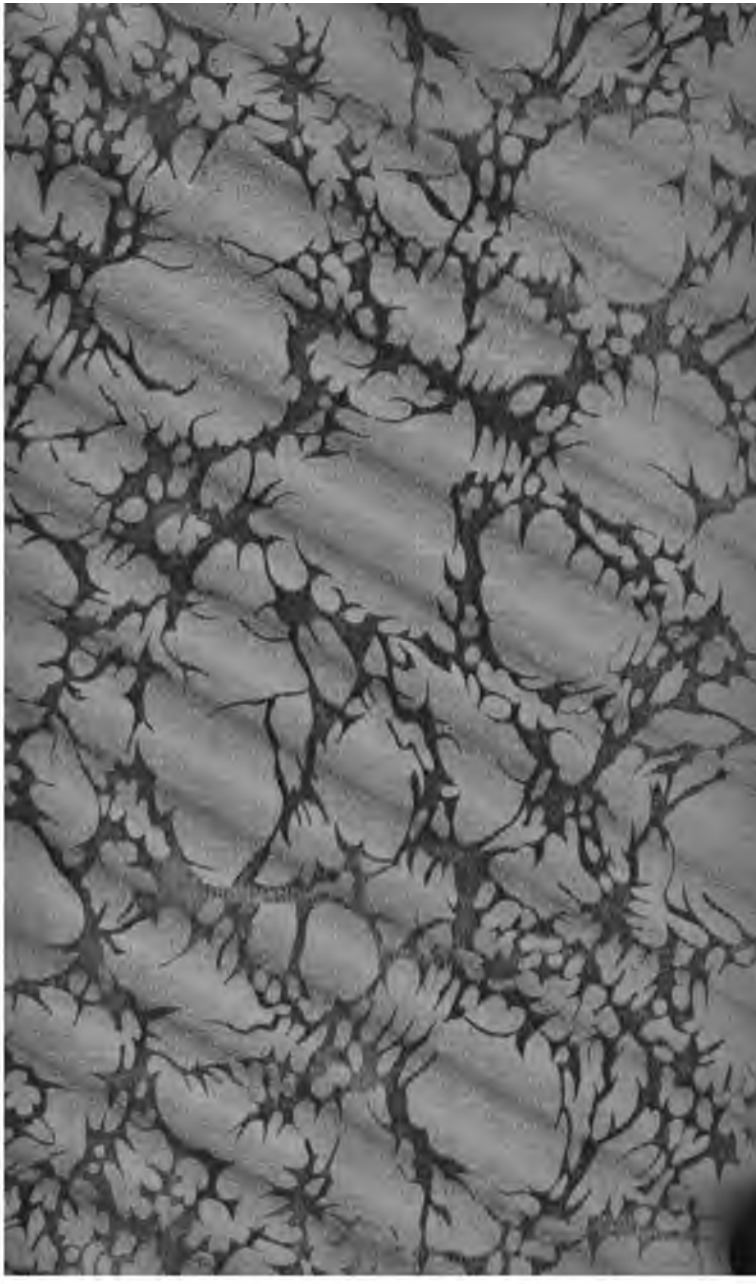
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 932,179

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME



W. H. Wilcox 1940

D736
Ser. 2

HUGO P. THIEME
ANN ARBOR, MICH.

RENÉ DOUMIC

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEUXIÈME SÉRIE

Marguerite de Navarre
Brantôme — Madame Geoffrin — Madame Roland
La marquise de Condorcet — Chateaubriand
George Sand et Alfred de Musset
M. Emile Zola — Edmond de Goncourt — M. François Coppée
M. Anatole France — La question de vers libre
Les statues de Paris

Librairie académique PERRIN et Cie.

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEUXIÈME SERIE

DU MÊME AUTEUR

Portraits d'Écrivains. — Alexandre Dumas fils. — Émile Augier — Victorien Sardou. — Octave Feuillet. — Edmond et Jules de Goncourt. — Emile Zola. — Alphonse Daudet. — J.-J. Weiss, 3e édition. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Écrivains d'aujourd'hui. — Paul Bourget.— Guy de Maupassant. — Pierre Loti. — Jules Lemaître. — Ferdinand Brunetière. — Emile Faguet. — Ernest Lavisse. — Notes sur les prédicateurs. Mgr d'Hulst, etc., 2e édit. Un volume in-16..... 3 fr. 50

Les Jeunes. — Edouard Rod. — J.-H. Rosny. — Paul Hervieu. — J.-K. Huysmans. — Maurice Barrès. — Paul Margueritte. — Léon Daudet. — Le comte Robert de Montesquiou. — Les Cent-Quarante-et-un, etc., 3e édition. Un volume in-16..... 3 fr. 50

Études sur la littérature française. — 1re série. — Froissart. — Saint-François de Sales. — Montaigne. — L'Opéra et la Tragédie. — Diderot. — Chamfort et Rivarol. — Florian. — Joseph de Maistre. — Benjamin Constant. — Mérimée. — La Duchesse de Broglie. — Littérature et Dégénérescence. — L'enseignement du latin. — Un volume in-16..... 3 fr. 50

De Scribe à Ibsen (Causeries sur le théâtre contemporain). — Scribe. — Alfred de Musset. — Alexandre Dumas père. — Alexandre Dumas fils. — Emile Augier. — Victorien Sardou. — Meilhac et Halévy. — Labiche. — Jules Lemaître. — Henri Lavedan. — F. de Curel. — Ibsen, etc., 3e édition. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). — Un vol. in-16. 3 fr. 50

Essais sur le Théâtre Contemporain. — Alexandre Dumas. — Edouard Pailleron. — Victorien Sardou. — Henri de Bornier. — François Coppée. — Alexandre Parodi. — Jules Lemaître. — Henri Lavedan. — Maurice Donnay. — François de Curel. — Richepin. — Georges Rodenbach. — Maurice Barrès, etc. — Un volume in-16..... 3 fr. 50

La Vie et les Mœurs au Jour le jour. — Un vol in-16. 3 fr. 50

RENÉ DOUMIC

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEUXIÈME SÉRIE

MARGUERITE DE NAVARRE. BRANTOME.
MADAME GEOFFRIN. MADAME ROLAND.
LA MARQUISE DE CONDORCET.
CHATEAUBRIAND.
GEORGE SAND ET ALFRED DE MUSSET.
M. ÉMILE ZOLA. EDMOND DE GONCOURT.
M. FRANÇOIS COPPÉE M. ANATOLE FRANCE.
LA QUESTION DU VERS LIBRE.
LES STATUES DE PARIS.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1898
Tous droits réservés

Schwarz
?
H P-Thieme
5.17-41
2.2.2

ÉTUDES
SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
(DEUXIÈME SÉRIE)

5-29-41 FW

MARGUERITE DE NAVARRE

Les érudits sont des gens heureux. Confinés dans des études spéciales, ils goûtent sans remords ces jouissances d'une intensité extraordinaire que les autres hommes sont réduits à attendre de la satisfaction d'une manie ou d'un vice. Et la Providence les tient en sa protection. Elle sème sous leurs pas les jolies trouvailles et les bonnes fortunes. Son action éclate avec évidence dans la découverte de l'important manuscrit que M. Abel Lefranc vient de retrouver et de publier [1]. Ce manuscrit n'était pas enfoui en de lointaines archives. Il ne se dissi-

1. *Les dernières poésies de Marguerite de Navarre*, publiées pour la première fois par Abel Lefranc (Colin).

mulait pas en des cachettes mystérieuses. Il s'offrait bien plutôt à la curiosité des chercheurs. Il sollicitait leur attention. Il était à la disposition de tous, à la Bibliothèque nationale, où il figure au catalogue des manuscrits français sous son vrai titre : *Les dernières œuvres de la Reine de Navarre, lesquelles n'ont encore esté imprimées.* Il a échappé à tous ceux qui en ces cinquante dernières années ont multiplié les travaux sur la vie et les œuvres de la sœur de François Ier. Ils ont passé à côté de lui et ils ne l'ont pas vu. Car l'heur de cette trouvaille était de tout temps réservé à M. Lefranc, comme au plus consciencieux et au plus sagace des éditeurs.

Ce sont dix mille vers qui s'ajoutent à l'œuvre de la Reine de Navarre. Hâtons-nous de dire qu'ils n'ajoutent aucun éclat nouveau à la couronne poétique de la « Marguerite des princesses », et que pour la littérature elle-même l'acquisition est à peu près nulle. L'auteur de l'*Heptaméron* était aussi peu qu'il est possible un écrivain : elle ne s'est pas souciée de l'être. Elle n'attache aucune importance à ses compositions littéraires. Grande voyageuse, elle écrit dans sa litière, « en allant par pays », pour diminuer l'ennui de la route. Ou encore, les mains occupées à un ouvrage de tapisserie, elle dicte tout à la fois à Jean Frotté une lettre d'affaires, et à un autre secrétaire une chanson spirituelle ou un

conte: elle ne se croit pas pour cela une émule de César. Elle est tout à fait dénuée du sentiment de la forme; elle ne l'a pas plus dans sa prose que dans ses vers. Mais sa prose n'est que sa conversation mise par écrit. Or, celle qui s'est elle-même désignée sous le nom de Parlamente avait au plus haut degré le goût de la conversation; elle y apportait la grâce et la vivacité de son esprit; en outre, dans la conversation de la bonne société d'alors se reflétaient les élégances venues d'Italie. Cela explique le tour plus moderne et, à tout prendre, la grande supériorité de l'*Heptaméron*. Dans ses vers, Marguerite se réfère à des modes plus anciennes, aux formes surannées et usées du moyen âge. Prolixe et subtile, elle se perd en de monotones et d'interminables développements; elle noie l'idée sous le déluge des mots; elle éteint la hardiesse de la pensée et gâte la sincérité du sentiment par le style qui est lâche et l'expression qui est sans couleur. Je sais bien que son nouvel éditeur n'en convient pas, et qu'il lui arrive de traiter ces poésies d'admirables. C'est qu'il a eu la peine de les déchiffrer. S'il avait eu seulement l'ennui de les lire, il avouerait avec tout le monde qu'elles sont insipides. Mais elles remettent en lumière la figure de cette femme d'élite à qui les lettres, les arts, la pensée libre, la haute culture sont redevables de tant de services. Elles nous initient aux pré-

occupations qui emplirent les dernières années de la vie de Marguerite. Elles nous font connaître au juste l'état de son âme à la veille de la grande épreuve. Elles nous aident par là à démêler les traits essentiels de sa nature et à mieux comprendre de quelle manière et dans quel sens elle a agi sur son époque. C'est plus qu'il n'en faut pour justifier cette publication.

Cette fin de vie, c'est le soir mélancolique d'une journée battue de plus d'un orage. Toutes choses font en même temps défaut à la pauvre reine : elle est à un de ces tournants de l'existence où il semble qu'il y ait une conjuration de la destinée pour faire de toutes parts blessure à notre cœur. Elle apprend, quinze jours après l'événement dont nul n'avait osé lui porter la nouvelle, la mort de François Ier. Elle voit après de longues et pénibles négociations se conclure pour sa fille Jeanne d'Albret un mariage qu'elle désapprouve. Elle souffre, tant de la conduite politique de Henri d'Albret, qui essaie de traiter avec Charles-Quint, que des infidélités de ce mari trop jeune et trop aimé. Elle est humiliée par l'attitude plus que froide de Henri II à son égard, inquiète même pour sa situation financière. Ajoutez qu'elle assiste depuis quelque temps à un redoublement de persécution religieuse et qu'elle est cruellement déçue dans ce rêve de tolérance qu'elle avait fait. Mais la douleur qui prime toutes les autres est celle

que lui cause la perte de ce frère pour qui elle avait poussé l'affection jusqu'à l'adoration et jusqu'au culte. Elle s'enferme au monastère de Tusson, où pour lors elle se trouvait, et y passe quatre mois dans une retraite « la plus austère qu'on eût su voir », n'interrompant ses méditations que pour aller à l'église s'agenouiller sur les dalles du chœur ou chanter avec les religieuses. Depuis, elle erre de ville en ville, promenant son deuil de Nérac à Mont-de-Marsan, de Lyon à Pau, sans plus nulle part retrouver le calme, pareille à un vaisseau désemparé et se comparant elle-même au « navire loing du vray port assablé ». Un même regret occupe sa pensée. Une même image est présente à son souvenir. Elle est partout, cette image, dans les vers que dicte Marguerite à cette époque, dans la *Comédie sur le trespas du Roy à quatre personnes*, dans le poème intitulé bizarrement *le Navire*, sorte de « consolation » où le roi défunt apparaît à sa sœur et s'efforce de la consoler. C'est elle encore qui clôt le long poème des *Prisons de la reine de Navarre*. Image singulièrement différente de la réalité, mais vue à travers la douleur, épurée, spiritualisée, éclairée comme d'une lumière surnaturelle! Car à mesure qu'elle se sent plus près du terme, Marguerite devient insensible aux intérêts d'ici-bas, s'attache de toute son âme aux espérances de la vie future, adhère de toutes ses forces aux dogmes de

la foi catholique qui a toujours été la sienne. Par là elle ne dément pas sa vie précédente, mais elle en dégage plutôt la signification. C'est ce qu'il peut y avoir intérêt à montrer.

On se fait, encore aujourd'hui, du caractère de Marguerite de Navarre, ainsi que de son rôle littéraire, une idée fausse. On se la représente ordinairement sous les traits d'une princesse instruite, spirituelle, élégante, capable au besoin de traiter avec adresse, courage et décision les plus grandes affaires, mais d'ailleurs, comme une duchesse d'Étampes ou une Diane de Poitiers, libre en ses propos, d'esprit léger, de mœurs faciles et même galantes. C'est la légende, mais une légende que des recherches, dont les résultats sont acquis à l'histoire, n'ont pas suffi à détruire. Car sans doute le vrai a en soi une force d'expansion qui lui est essentielle ; mais de son côté la légende a une vertu merveilleuse pour couvrir, cacher et enfin étouffer la vérité.

Comment s'est formée la légende de Marguerite ? Il n'est pas impossible de l'apercevoir, et les éléments en sont même assez faciles à démêler. C'est d'abord qu'on l'a jugée d'après le milieu et le temps où elle a vécu et qu'on lui a prêté les mœurs de son entourage. Elle-même a rendu la confusion possible par certaines complaisances que lui a arrachées sa passion pour son frère. Ne la voyons-nous pas se faire la confidente des amours du Roi, prêter la main

à ses intrigues, vivre en bonne intelligence avec ses maîtresses, composer des devises pour la comtesse de Châteaubriant, dédier à la duchesse d'Étampes son poème de *la Coche ?* C'est ensuite qu'elle a été victime tout ensemble de l'affection des uns et de la haine des autres. Marot la célèbre dans ses vers; et il a suffi de cette fiction idéale, pour qu'on fît entrer dans l'histoire le roman des amours de la princesse et du poète. D'autre part les sympathies de Marguerite pour la Réforme la désignaient aux calomnies des dévots. Après qu'elle eut publié le *Miroir de l'âme pécheresse*, suspect d'hérésie, un moine fanatique propose de la mettre dans un sac et de la jeter au fond de la Seine, les écoliers du Collège de Navarre représentent une farce allégorique où elle est figurée sous les traits d'une furie. La haine ne choisit pas ses armes : on alla jusqu'à incriminer la tendresse de Marguerite pour son frère. Enfin, grâce à la confusion des noms, un peu de l'infamie de sa nièce, Marguerite de France, première femme de Henri IV, a rejailli sur elle. C'est ainsi que le pamphlet, la poésie, le roman ont concouru à former un type de convention qui s'est accrédité. La véritable Marguerite est très différente : honnête dans un temps où l'honnêteté passait à peine pour vertu, sérieuse en dépit d'une humeur libre, vive, enjouée, et enfin pénétrée du sentiment de sa dignité de femme et de reine.

Le trait dominant de son caractère est l'ouverture et la curiosité de l'intelligence : elle a le goût des idées; en jargon d'aujourd'hui, nous dirions qu'elle fut une « intellectuelle ». Ce goût pour les choses de l'esprit s'annonce chez elle de bonne heure et remplit son enfance studieuse. Elle veut tout savoir, et par là elle est bien de son temps, de ce XVIe siècle, dont la marque est l'universelle curiosité. « Madame, lui dit en plaisantant son directeur de conscience, l'évêque Briçonnet, s'il y avait au bout du royaume un docteur qui pût par un seul verbe abrégé apprendre toute la grammaire autant qu'il est possible d'en savoir et un autre la rhétorique, et un autre la philosophie, et aussi les sept arts libéraux, vous y courriez comme au feu. » Elle y courut en effet, et elle s'y brûla. Ce n'est pas chez elle une simple velléité, une confuse aspiration. Elle a compris véritablement ces lettres qu'elle aimait. Elle a été pour elles une protectrice éclairée, beaucoup plus que François Ier. Elle a discerné ou deviné les plus grands esprits de son temps. Elle a poussé ce plaisir de comprendre jusqu'aux extrêmes limites, jusqu'au point où il devient un obstacle qui nous empêche d'arrêter notre opinion, de choisir, et de juger. Elle se définit « une qui s'est toujours laissé gagner à tout le monde ». Elle entre naturellement dans l'opinion d'autrui et va d'elle-même se placer au point de vue de son interlocuteur, tour à

tour amusée par la frivolité des mondains, séduite par l'esprit des libertins, gagnée par l'austérité des Réformés. Le spectacle mouvant des idées est pour elle un charme. La conversation est pour elle un besoin. La discussion l'attire et la ravit d'autant plus qu'elle porte sur des questions plus abstraites. Jusqu'aux derniers jours son étude de prédilection, celle qui n'a cessé de passionner son esprit, ç'a été la théologie.

Un autre trait de cette nature, c'est la tendresse du cœur. Marguerite a besoin moins encore d'être aimée que d'aimer. Elle se dévoue à ceux qui l'entourent et qui souvent la récompensent mal de ce qu'elle fait pour eux. Elle se prodigue pour ses amis. Elle les défend avec un zèle infatigable. Dans son esprit si ouvert à toutes les idées, l'idée seule de la haine n'entre pas. Elle devance, par bonté naturelle et effusion spontanée du cœur, cette doctrine de la tolérance qui plus tard sera chez nous le résultat de déductions philosophiques. Elle est charitable et pitoyable à toutes les formes de la souffrance. La plus grande partie de ses ressources passe en libéralités et en aumônes. La première fondation faite à Paris d'un hôpital réservé aux enfants est son œuvre. Telle est cette complexion d'une âme qui aime à aimer.

Ce mélange de la curiosité de l'esprit et de la tendresse du cœur, c'est par où tout s'explique chez la reine de Navarre. D'abord son mysticisme, s'il

est vrai que le mysticisme consiste à introduire l'imagination dans le domaine de la foi et le romanesque dans la piété. Mystique, Marguerite l'a été de toutes les manières, et des plus vulgaires comme des plus raffinées. Elle croit aux pressentiments, aux songes et aux apparitions. « Le jour que le roi François lui fut ôté, dit Sainte-Marthe, elle rêva qu'elle le voyait pâle et abattu qui, d'une faible voix, l'appelait : Ma sœur, ma sœur. » Plus tard, un an après le mariage de sa fille, elle vit apparaître en songe une très belle femme, vêtue de blanc, qui tenait à la main une couronne de toute sorte de fleurs et qui disparut en lui disant : « A bientôt. » Elle comprit qu'elle était destinée à mourir dans l'année. « A partir de ce moment, elle abandonna l'administration de ses biens au bon plaisir de son mari, ne tint plus aucun compte de ses domestiques occupations, se désista de passer le temps à ses accoutumées compositions et commença à s'ennuyer de toutes choses. » Ces idées sur la communication des âmes étaient alors très répandues, et il n'y a pas lieu d'y insister. Ce qui a beaucoup plus de valeur, c'est cette correspondance spirituelle avec Briçonnet, où le confesseur et sa pénitente traitent, dans le jargon spécial, des doctrines les plus ardues et les plus quintessenciées. Marguerite a pratiqué les auteurs mystiques du moyen-âge, parmi lesquels on croit pouvoir nommer sainte Catherine de Sienne.

Elle est familière avec la pensée de Dante comme avec celle de Platon.

De là sa théorie de l'amour. Elle l'expose tout au long dans l'*Heptaméron*, entre la nouvelle des deux amants qui, pour n'avoir pu s'appartenir, entrèrent en religion, et celle du gentilhomme qui, longtemps épris d'une dame, cessa de l'aimer du jour qu'il la trouva dans les bras d'un palefrenier. Au surplus elle est revenue maintes fois sur le même sujet et en des termes presque identiques. Elle refuse de confondre avec l'amour ce qui n'est que le caprice, l'échange de deux fantaisies, l'effet de l'ardeur des sens, tout commerce d'où l'idéal est banni. L'amour digne de ce nom s'attache à quelque perfection, beauté, bonté ou bonne grâce. Il n'est, à vrai dire, que le mouvement de l'âme tendant vers la perfection. « L'âme qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien ne faict, tant qu'elle est dedans ce corps, que désirer d'y parvenir. Mais à cause que les sens, par lesquels elle en peut avoir nouvelles, sont obscurs et charnels par le péché du premier père, ils ne lui peuvent monstrer que les choses visibles plus approchantes de la perfection après quoy l'âme court, cuydans trouver en une beauté extérieure, en une grâce visible et aux vertus morales, la souveraine beauté, grâce et vertu. » Cette aspiration est, de toute nécessité et toujours, déçue; elle aboutit à nous faire constater ce qu'il

y a d'incomplet dans toute affection qui a la créature pour objet; cela mène à faire de Dieu la fin comme le principe de l'amour. Ainsi les affections humaines ne suffisent pas à remplir le cœur, mais elles sont un acheminement indispensable à qui veut s'élever jusqu'aux derniers degrés de l'échelle mystique. Elles sont la préface et l'introduction au véritable amour. « Jamais homme n'aymera parfaictement Dieu, qu'il n'ait parfaictement aymé quelque créature en ce monde. » L'amour est divin, de sa nature; c'est lui qui emporte l'âme jusqu'aux pieds du trône de Dieu.

A cette conception de l'amour répond chez Marguerite l'angoisse devant le problème de la mort. Cette énigme de la séparation de l'âme et du corps ne la laissait pas en repos. Comme on lui parlait de la béatitude éternelle : « Tout cela est vrai, dit-elle, mais nous demeurons si longtemps morts sous la terre avant que venir là ! » Brantôme conte à ce sujet une anecdote étrange et significative : « Une de ses filles de chambre qu'elle aimoit fort estant près de la mort, elle la voulut veoir mourir; et tant qu'elle fut aux abois et au pommeau de la mort, elle ne bougea d'auprès d'elle, la regardant si fixement au visage que jamais elle n'en osta le regard jusques après sa mort. Aucunes de ses dames plus privées lui demandèrent à quoy elle amusoit tant sa veue sur cette créature trespassant. Elle respon-

dit qu'ayant ouy tant discourir à tant de sçavans docteurs que l'âme et l'esprit sortoient du corps aussy tôt ainsy qu'il trespassoit, elle vouloit veoir si l'on sentiroit quelque vent ou bruict, ou le moindre résonnement du monde, au desloger et sortir, mais qu'elle n'y avoit rien aperceu... Et ajouta que si elle n'estoit bien ferme en sa foy, qu'elle ne sçauroit que penser de ce deslogement et département de l'âme et du corps. » D'autres traits témoignent de ce tour habituel de sa méditation. Elle est de celles pour qui la crainte du mystère final a étendu son ombre sur toute la vie.

Aussi ne s'étonne-t-on pas de trouver sous sa plume cette plainte qui lui échappe au cours d'une lettre à François Ier : « J'ai porté plus que mon faix de l'ennui commun à toute créature bien née. » Cet ennui dont le faix s'est trouvé pour elle si pesant, ce n'est pas celui qui résulte des accidents de la destinée et du hasard des épreuves. Ces épreuves, qui donnent au courage l'occasion de s'exercer et retrempent en nous l'énergie, servent à nous rappeler que l'existence est pour chacun de nous au prix d'un effort de volonté sans cesse renouvelé. Mais ceux mêmes qui se sont montrés forts dans l'adversité cèdent à la tristesse qui se dégage de l'ordre lui-même de l'univers. Ils réfléchissent aux conditions générales de la vie. Il y a ici-bas trop d'injustice; la misère est trop prochaine et les es-

pérances sont trop éloignées. Surtout la médiocrité de toutes choses fait le tourment de ces âmes éprises d'infini. Ce fond de tristesse généreuse, c'est ce qui donne à la physionomie de la reine de Navarre son caractère de noblesse et de gravité. Et ce qui fait le charme de cette physionomie, c'est que la surface reste néanmoins légère et brillante. L'humeur est mobile, « jamais oisive ou mélancolique », s'accommodant aux circonstances et aux gens, l'esprit aimable, avivé par le désir de plaire, le bon sens aiguisé par le goût de la raillerie et de l'épigramme. Il suffit de regarder les portraits de Marguerite : les yeux longs et à fleur de tête, le grand nez, la bouche largement fendue sont de la sœur de François Ier. Il suffit de parcourir ses lettres : les saillies et le pétillement de gaieté, la belle humeur et la raison moqueuse sont de la grand'mère de Henri IV.

Dans ce que nous venons de dire peut-être trouverait-on la réponse la plus satisfaisante à la question, d'ailleurs insoluble, des opinions religieuses de la reine de Navarre. Pour ce qui est de sa piété elle-même, de la sincérité et de la solidité de sa foi, on ne saurait les révoquer en doute. Mais dans quelle mesure accepta-t-elle quelques-unes des idées essentielles de la Réforme? Rien de plus facile que de s'emparer de tels passages de ses écrits, et, en les interprétant au sens le plus rigoureux, de tirer

l'auteur au protestantisme. Il reste à savoir si elle donna jamais, à part elle, cette précision à sa pensée et se soucia de pousser à bout certaines tendances de son esprit. Elle était femme et ne se piquait pas beaucoup de logique. Elle était entraînée par son goût de la discussion théologique et par l'attrait de la nouveauté. Elle aimait la Réforme pour le mouvement d'idées qu'elle y trouvait, et aussi pour la sympathie que lui inspirait la personne de quelques Réformés, d'un Berquin, d'un Lefèvre d'Étaples. Au moment de conclure, elle était retenue par toute sorte de liens, par l'habitude, par les souvenirs de l'éducation, surtout par son attachement au roi de France. Comme le connétable de Montmorency s'enhardissait à la dénoncer, François Ier, qui la connaissait bien, répondit : « Ne parlons point de celle-là. Elle m'aime trop. Elle ne croira jamais que ce que je croiray. Elle ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon État. » Qu'elle ait été arrêtée sur la pente par ce scrupule de tendresse, cela s'accommode bien à ce que nous savons d'elle. Et comme elle ne cessa jamais de faire profession de la foi catholique, comme tous ses actes sont d'accord et que la loyauté de son caractère nous est connue de reste, c'est donc qu'elle ne soupçonna pas elle-même la portée de quelques-unes de ses opinions.

Nous pouvons maintenant aborder l'œuvre litté-

raire de Marguerite de Navarre, lui restituer son véritable sens, et avant tout en dissiper l'apparente incohérence et contradiction. Car on s'étonne que de la même main soient partis les contes de l'*Heptaméron* et les « marguerites » mystiques, et que l'auteur de tant de scabreux récits dont les maris et les moines font les frais soit aussi le poète pieux du *Triomphe de l'Agneau* et de l'*Oraison de l'âme fidèle*. Aux raisons que nous avons indiquées plus haut et qui ont accrédité la réputation de légèreté de Marguerite, il faut ajouter, et comme une des plus puissantes, l'idée qu'on se fait du livre qu'elle composa, suivant le mot de Brantôme, « en ses gaietés ». Voilà, semble-t-il, des gaietés un peu bien vives. Qu'est-ce, en effet, pour la plupart des gens, que l'*Heptaméron?* Un recueil de contes libertins, indécents ou même graveleux, une satire de la fragilité ou de la perversité des femmes, la continuation ou l'exagération des fabliaux du moyen âge. Mais quand on le juge ainsi, c'est qu'on ne l'a pas lu ou qu'on l'a lu superficiellement. On est dupe d'une opinion préconçue ou d'un malentendu. On confond l'œuvre de la Reine de Navarre avec les *Cent Nouvelles nouvelles* ou avec les *Contes* de La Fontaine. C'est le mérite de cette œuvre d'en être très différente.

L'*Heptaméron* comprend deux éléments : les *histoires* proprement dites et les *dialogues* qui les

relient. On a coutume de tenir peu de compte des dialogues et de les traiter comme une partie négligeable, ou comme un fâcheux remplissage. Telle en est au contraire l'importance que ce sont eux qui nous renseignent sur les intentions de l'auteur et sur la portée de son œuvre. Ceux qui y prennent part, désignés par des pseudonymes dont quelques-uns sont transparents, sont des personnages de la cour. Leurs réflexions sont celles que devaient éveiller dans un esprit bien fait les récits qu'on venait d'entendre. Il en est, parmi ces réflexions, de singulièrement austères et qui iraient à donner l'*Heptaméron* pour un livre d'édification. « Les maulx que nous disons des hommes et des femmes ne sont point pour la honte particulière de ceulx dont est fait le compte, mais pour oster l'estime de la confiance des créatures en montrant les misères où ils sont subjects, afin que nostre espoir s'arreste et s'appuye à Celluy seul qui est parfaict et sans lequel tout homme n'est que imperfection. » Les traits de ce genre abondent, trahissant le zèle dévot et l'humeur prêcheuse : « Par cela je vous aprendray à confesser que la nature des femmes et des hommes est de soy encline à tout vice, si elle n'est préservée de Celluy à qui l'honneur de toute victoire doit être rendu... Par ceci, Mesdames, pouvez connoître la fragilité d'une estimée femme de bien; et je pense, quand vous aurez bien regardé

en ce miroir, au lieu de vous fier à vos propres forces, vous retournez à Celluy en la main duquel gist votre honneur... Sachez qu'au premier pas que l'homme marche en la confiance de lui-mesme, il s'éloigne d'autant de la confiance en Dieu. » Si vous pensez que c'est revenir à Dieu par un étrange détour et que la bonne reine a pu s'amuser du contraste qu'il y a entre la liberté des tableaux qu'elle trace et l'austérité des légendes qu'elle y ajoute après coup, c'est une erreur. Il n'y a de sa part nulle ironie et nulle intention de mystifier le lecteur. Mais elle cède à une tendance de sa nature et ne s'arrête pas au moment précis où l'entretien tourne au sermon et le propos galant s'achève en homélie. Laissons d'ailleurs de côté ces passages où perce l'intention de moraliser; il reste que des hommes et des femmes s'étant réunis pour causer, la conversation prend le tour auquel elle revient inévitablement, toujours et partout, et dans les salons d'aujourd'hui comme dans les cours d'amour du moyen âge. On disserte sur la question des rapports des sexes, sur la supériorité de l'un ou de l'autre, si la faute de la femme est plus grave que celle de l'homme, si les mariages d'inclination valent mieux ou ceux de convenance, si le mari n'est pas souvent responsable de l'inconduite de sa femme, si l'on doit se venger, ignorer, pardonner. Les *histoires* servent d'exemples.

Ces histoires nous paraissent aujourd'hui peu exemplaires. Elles nous choquent par la crudité du ton, par la vivacité des détails et d'aucunes fois par la plus rebutante grossièreté. Mais c'est que nous les lisons avec un esprit d'aujourd'hui. Il n'est que juste de tenir compte de la différence des temps. Or, au lieu de puiser dans le vieux répertoire gaulois, ou de mettre à profit les récits de Boccace, son modèle, Marguerite rapporte des aventures qui, pour la plupart, sont réelles, arrivées de son temps et dont on connaissait autour d'elle les acteurs. C'est ici qu'on voit que tout change, jusqu'à la manière dont un galant homme fait la cour à une grande dame. Quand elle nous conte, dans sa quatrième nouvelle, la « Téméraire entreprise d'un gentilhomme contre une princesse de Flandres », c'est elle-même que Marguerite met en scène, et elle ne fait que déguiser légèrement un épisode de sa vie, du temps qu'elle était duchesse d'Alençon et que Bonnivet brûlait d'amour pour elle. Donc celui-ci avait invité le roi et les princesses à passer quelques jours dans ses terres; pour lui il se logea au-dessous « de celle qu'il aimait plus que lui-même » et fit pratiquer dans le plancher une trappe recouverte et dissimulée par des nattes. La nuit, « il se coula par cette trappelle en la ruelle du lit de la dame qui commençait à dormir ». Marguerite, réveillée en sursaut, fit bonne défense, se

débattit, mordit, gifla, griffa, cria au secours, « et le gentilhomme, voyant qu'il estoit descouvert, eut si grand paour d'être cogneu de la dame, que le plus tôt qu'il put redescendit à sa chambre, le visage tout sanglant des coups et des égratignures qu'il avoit reçus ». Marguerite ne lui fit pas par la suite plus mauvaise mine qu'auparavant, et continua de le tenir en estime. Il n'avait pas dépassé la mesure permise à un gentilhomme rendu entreprenant par l'amour. Les usages depuis se sont modifiés; à l'heure qu'il est, ce procédé sentirait sa mauvaise compagnie.

De même que les mœurs étaient différentes, on supportait alors une liberté de langage dont témoigneraient assez les œuvres elles-mêmes des prédicateurs. A ce point de vue, le style de Marguerite marquerait plutôt un progrès, un acheminement vers l'art de dire les choses en termes honnêtes. Nous trouvons ici pour la première fois le sentiment des convenances, un effort pour tout indiquer avec discrétion et délicatesse. Notons enfin qu'il n'y a chez la reine de Navarre aucun libertinage d'imagination; elle ne prend pas plaisir à traîner notre pensée sur certains tableaux; elle n'y met pas « d'esprit »; il n'y a dans les plus hardis de ses contes pas trace de la hideuse grivoiserie. Les contemporains ne s'y trompèrent pas et ne songèrent pas à se scandaliser. Aussi, quand nous rangeons l'*Heptaméron* dans la

même catégorie que les fabliaux du moyen âge, que les contes du XVIIIe siècle ou que tels livres de nos jours, commettons-nous un violent anachronisme. Les intentions que nous y croyons découvrir, c'est nous qui les y mettons. L'effet actuel de cette lecture vient du changement de l'optique. Grâce au progrès du goût, tels sujets ne relèvent plus aujourd'hui que d'une littérature spéciale destinée à remuer chez des lecteurs, de toute condition d'ailleurs et de tout rang, les instincts les plus bas. L'*Heptaméron* est le livre d'une honnête femme, mais d'une honnête femme du XVIe siècle, d'un temps où la politesse n'était pas encore formée, où l'ancienne société ayant perdu sa règle, la nouvelle n'a pas encore trouvé la sienne.

Ainsi disparaît le contraste qu'on se plaît à établir entre les contes de la reine de Navarre et les poésies de Marguerite. On ne lit plus guère ces poésies, et on ne les lit pas sans ennui; elles ont péri par l'insuffisance de l'exécution, et si elles ne tiennent pas de place dans l'histoire de la littérature, c'est faute que la forme y ait été égale au sentiment. Mais la conception y est souvent originale et supérieure à ce que nous trouvons chez les meilleurs poètes de l'époque. L'intensité avec laquelle Marguerite exprime sa tendresse pour son frère, la naïveté de l'émotion en face de la nature, l'angoisse de la mort, les effusions mystiques, ce

sont autant d'éléments du lyrisme. Les *Dernières poésies* contribuent à faire mieux ressortir le caractère religieux et, si l'on veut, la note protestante de ce lyrisme. Dans le poème des *Prisons*, — soit d'ailleurs qu'elle s'y mette elle-même en scène ou soit qu'elle y ait esquissé une sorte d'allégorie des destinées de l'âme — la reine de Navarre fait une revue des « prisons morales » par où elle a successivement passé. Elle a été prisonnière de l'amour, puis de l'ambition et de l'honneur mondain, enfin de la science. Elle s'est enfermée dans le palais du savoir humain; et ce palais, dont les piliers étaient faits avec des livres, était encore une prison. La délivrance lui est venue d'une parole qui a été pour elle la révélation souveraine et la parole de vie :

« Je suys qui suys, qu'œil vivant ne peut voir »
Ceste voix-là, ceste parole vive,
Où nostre chair ne congnoist fonds ne rêve,
Me print, tua et changea si soudain
Que je perdis mon cuyder faux et vain;
Car en disant « Je suys qui suys » tel maistre
M'aprint alors lequel estoit mon estre.
S'il est qui est, hors de luy je ne puys
Dire de moi, sinon que je ne suys.
Si rien ne suys, las! où est ma fiance,
Vertu, bonté, et droite conscience?
Or suis-je rien, s'il est celui qui est.

Et elle prolonge en une terrible série de vers cette opposition entre le créateur qui est *Tout* et la créature qui n'est *Rien*. Ce sont les litanies de l'âme dévote, ravie en l'adoration de son Dieu, et qui

trouve, à se remettre sous les yeux sa propre humilité, une âpre jouissance. Le style même est d'une lectrice habituée des livres saints, retrouvant sous sa plume les images bibliques, abondant en rapprochements avec les personnages des Écritures, Dathan et Abiron, Samson, Samuel, Saül. Nous avons ainsi l'idée d'une poésie d'essence religieuse, qui a sa source dans la vie intérieure et dans les émotions de l'âme mise par la méditation en présence de Dieu, issue de la réflexion sur la lutte du bien et du mal, sur les conditions de la liberté, sur la nature du devoir et du péché, une poésie animée par le souffle de la foi, élargie par le sentiment de l'infini. C'est précisément la poésie qui s'est développée en Angleterre, dans un milieu de puritanisme, et qui a abouti à l'œuvre de Milton. Si en France elle n'a pu prendre forme, cela tient à plusieurs causes parmi lesquelles il en est de politiques. Nous devons à Marguerite de connaître quels matériaux se préparaient à la poésie, quelles aspirations étaient à la veille de s'épanouir et peut-être d'arriver à la vie littéraire, avant qu'elles n'eussent été comme étouffées chez nous sous le double effort du paganisme renaissant et du catholicisme en lutte pour l'unité.

Tous les travaux et toutes les découvertes dont Marguerite a été l'objet dans ces derniers temps ont servi sa mémoire. On a mieux senti la séduction

de cette physionomie à mesure qu'on la voyait davantage sous son vrai jour et qu'on en discernait mieux la complexité : ce qu'il y reste malgré tout de voilé à demi et qui sans doute défiera toujours l'indiscrétion de nos regards y ajoute encore un attrait. Cette sœur du roi de France personnifie, dans la plus large extension et sous la forme la plus élevée, les tendances et les aspirations qui furent celles de l'âme française au début du XVIe siècle. Toutes les influences, venues des points les plus différents, se rencontrent en elle. Elle tient au moyen âge par le goût d'une tendresse chevaleresque et d'une dévotion raffinée, à la Renaissance par les grâces et l'éclat de l'esprit, à la Réforme par le sérieux de la pensée. Elle accomplit, par une sorte d'instinct naturel, une mission bienfaisante. Elle aide à l'éclosion de la pensée libre : son nom ne se sépare pas de l'essor puissant et généreux que va prendre désormais l'esprit humain. Au seuil de l'âge moderne, c'est un plaisir de saluer cette figure réfléchie et douce, souriante et grave, où les contrastes s'unissent dans la grâce souveraine de la femme.

15 juin 1896.

BRANTOME

ET « L'HONNÊTE » GALANTERIE

Lorsque Pierre de Bourdeille, seigneur abbé de Brantôme, eut employé vingt années d'une retraite semi-volontaire à consigner par écrit les souvenirs qu'il devait à son expérience du monde et les inventions que lui fournissait son humeur gasconne, il recommanda à ses héritiers de prélever « avant tout, sur son hérédité, les frais d'impression de ses divers écrits qu'il voulait être en belle et grande lettre et grand volume ». L'obligation était lourde et la famille du défunt n'eut garde de s'y soumettre. Elle laissa circuler des copies manuscrites, puis se faire des éditions fautives. Brantôme a dû attendre qu'il se fût écoulé un peu plus de deux cent cinquante années, et que la *Société de l'histoire de France* se fût chargée de lui donner satisfaction. M. Ludovic Lalanne, à qui avait été confié le soin d'établir une édition « définitive », a mis au service de cette tâche toutes les ressources d'une large et sûre érudition. Il couronne aujourd'hui son tra-

vail par une étude sur *Brantôme, sa vie et ses écrits* [1]. Cette étude copieuse, pleine de citations et de rapprochements, contribue d'abord à fixer les faits de la biographie de Brantôme et à remplacer, autant qu'il se peut, les pages perdues — ou égarées — que le bon chroniqueur s'était consacrées à lui-même. En outre, elle nous renseigne abondamment sur l'état de la société au XVIe siècle, sur le changement qui se produit dans les idées et dans les mœurs. Bavard, frivole et licencieux, Brantôme est sans doute un pauvre esprit; sur les événements dont il a été le témoin, sur les personnages qu'il a mis en scène, il ne faut lui demander aucune vue sérieuse ou profonde; la passion du savoir, l'inquiétude intellectuelle, l'âpreté des luttes religieuses, tout ce qui fait la grandeur du XVIe siècle lui a pareillement échappé. Mais il se produit au temps de Brantôme un fait gros de conséquences : c'est l'avènement de la vie de cour. Le gentilhomme ordinaire de la chambre des rois Charles IX et Henri III en a compris la portée et subi plus que personne l'influence. Il est à un tournant de l'histoire de la société et des lettres, de la morale et du goût. Aussi peut-il être curieux de rechercher comment, chez cet aïeul des

1. *Brantôme, sa vie et ses écrits*, 1 vol. in-8, par Ludovic Lalanne. — *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, publiées d'après les manuscrits, avec variantes et fragments inédits, pour la *Société de l'Histoire de France*, par Ludovic Lalanne, 11 vol. in-8 (Renouard).

Bussy, des Tallemant et des Hamilton, les éléments nouveaux apportés par la cour des derniers Valois et empruntés pour la plupart à l'Italie se superposent au vieux fond traditionnel et national, s'y mêlent et le modifient.

Homme d'épée, grand chercheur de hasards et coureur d'aventures, hardi et sans scrupules, Brantôme est l'héritier direct des seigneurs de l'époque féodale, de la race des barons vaillants, indisciplinés et pillards. Au temps de nos premiers troubles, il ne lui semble pas que l'état de nos affaires offre assez d'occasions de se remuer et de suffisantes chances de coups. Il promène hors de France son humeur voyageuse et batailleuse, en Italie, au Maroc, à Malte, en Grèce et autres « lieux estranges » dont il préfère cent fois le séjour à celui de sa patrie, « estant du naturel des tabourineurs qui ayment mieux la maison d'autruy que la leur ». A Malte, la vie active des chevaliers lui plut tellement qu'il fut sur le point de prendre la croix. De retour en France, il assiste à maint fait d'armes; il est d'une vaillance à toute épreuve. Théoricien du duel, il écrit sur la matière un ample discours. Le respect de la vie humaine est une faiblesse qui ne l'effleure même pas; il n'est pas homme à en vouloir aux gens parce qu'ils ont sur la conscience « quelque petite jeunesse d'un meurtre ». Tout ce qu'il demande, c'est que le coup soit exécuté avec

audace et succès comme il convient à un « habile et sage mondain ». Même il y a un cas où il est d'avis que le meurtre s'impose avec toute l'autorité d'un devoir : c'est le cas de vengeance. Qu'on ne lui parle pas de charité chrétienne et de pardon des offenses ! « Cela est bon pour des ermites et des récollez, mais non pour ceux qui font profession de vraye noblesse et de porter une épée au costé et leur honneur sur sa poincte. » A l'appui de son dire, il cite une anecdote dont il a été le témoin et qui a sa pleine approbation. Un gentilhomme ferrarois avait été assassiné ; il laissait des enfants. « Au bout de six à sept ans, s'estant faictz grandz d'aage et de courage, firent entreprise sur le meurtrier de leur père, si bien et si beau qu'estans un jour entrez en sa maison par surprise ils le tuarent luy, sa femme, ses enfans, ses filles, tous ses serviteurs, bref jusques aux chiens, aux chats et tout ce qui estoit de vie léans. C'estoit vanger cela, et sans aucune espargne d'une seulle goutte de sang. » Voilà de ces traits à faire pâmer d'aise un Stendhal: il y a de l'énergie !

Après cela, il ne faut pas demander à Brantôme, sur certaines vertus bourgeoises, et par exemple sur la probité, les idées qui sont de mise dans notre société de marchands. Il rapporte telle facétie de Charles IX, qui lui paraît tout à fait de gracieuse et plaisante invention. Ce prince eut fantaisie de

convier à une fête de la cour dix « enfants de la matte », coupeurs de bourse choisis entre les plus habiles, et qui reçurent ordre de travailler de leur état. Ils dévalisèrent les gens sous les yeux du prince, qui, de rire, s'en tenait les côtes. Le gain leur fut intégralement distribué... Sur ces matières, Brantôme a un principe : c'est que la pauvreté est un grand mal et que si on la peut éviter par quelque moyen que ce soit, on fait bien. Sans être homme d'argent, il apprécie un profit légitime : « Rien n'est tant si coquin, ny doux, ny attirant qu'un butin, quel qu'il soit, soit de mer, soit de terre. » Le butin de terre est celui qu'on fait au cours des guerres civiles ; nos guerres de religion eurent pour beaucoup de pauvres gentilshommes cet avantage qu'elles leur permirent de remédier à la détresse de leurs affaires et de se remettre bien en point. Pour ce qui est du butin de mer, il n'est pas besoin d'en donner une ample définition et cela s'entend de reste. C'est celui que faisait le meilleur ami de Brantôme, Strozzi. Ce pauvre seigneur, l'espace de vingt ans, s'était toujours affectionné à avoir quelque bon navire sur mer qu'il envoyait ordinairement « busquer fortune ». Brantôme suivit ce bon exemple. Même il lui arriva de dépasser les limites dans lesquelles on admettait pour lors la piraterie.

Pourtant — et quelle que fût sa volonté de bien

faire, — Brantôme ne réussissait pas au gré de ses désirs. Certes, il jouissait de l'estime de tous et on le tenait pour « gallant homme de bien ». Mais les richesses et les honneurs, les « moyens et les grades » n'étaient pas pour lui. Il avait beau n'épargner ni temps, ni sang, ni intrigues, ni fanfaronnades, il restait parmi les « petits compaignons », et enrageait d'en voir plusieurs qui ne le valaient pas « advancez comme potirons ». Sollicité plus d'une fois de se révolter, il était toujours resté dans le devoir. Mais il n'est fidélité qui résiste à de trop rudes épreuves. Après la mort de son frère, il avait espéré lui succéder dans la charge de sénéchal de Périgord. Henri III, qui avait donné sa parole, y manqua. Sitôt qu'il apprend cette mésaventure, Brantôme entre en fureur; il maudit sa fortune, renie son Dieu et son roi. Il avait, pendue à la ceinture, la clé dorée de la chambre du roi ; il la jette du gué des Augustins, où il était, dans la rivière, en bas. Ce n'est rien qu'une clé perdue : faute de la retrouver, on la remplace. Ceci est plus grave : Brantôme prend la résolution de vendre les biens qu'il possède en France et de s'en aller servir ce grand roi d'Espagne, très illustre et noble rémunérateur des services qu'on lui fait. « Il n'y avoit coste ny ville de mer que je ne sceusse, despuis la Picardie jusques à Bayonne, et du Languedoc jusqu'à Grâce en Provence. Et pour mieux m'esclaircir

en mon faict, j'avois de fraiz faict encor quelque nouvelle reveue par aucunes villes, feignant que j'y allois passer mon temps. Bref, j'avois si bien joué mon jeu que j'avois descouvert une demy-douzaine de villes de ces costes, fort prenables par des endroicts très faciles que je sçavois. » A quoi tiennent nos actions ! Brantôme était en passe de faire à sa patrie plus de mal que « jamais n'a fait renégat d'Alger à la sienne ». Mais voici que les troubles de la Ligue commencent à s'émouvoir, personne ne veut plus acquérir de terres ni se dégarnir d'argent, et il n'est guère prudent de partir à l'étranger sans ressources. Surtout un événement décisif trancha la question. Le cheval de Brantôme en se cabrant vilainement renversa son maître, lui « brisa et fracassa tous les raings ». Condamné à demeurer au lit pendant quatre ans, notre gentilhomme s'avise, par manière de passe-temps, de mettre la main à la plume et faire revue de sa vie passée. « Ainsy faict le laboureur qui chante quelquefois pour alléger son labeur; et ainsy le voiageur faict des discours en soy pour se soustenir en chemin; ainsy faict le soldat étant en guarde, à la pluie et au vent, qu'il songe en ses amours et advantures de guerre, pour autant se contenter. » Heureux accident en somme et dont Brantôme, qui croit à l'intervention de Dieu dans les affaires humaines, n'a pu méconnaître le caractère providen-

tiel. Sans cette opportune chute de cheval il nous manquerait sur les choses et les gens du XVIe siècle nombre de détails qui ne se trouvent pas ailleurs que dans ces précieux écrits. Mais surtout les amateurs de littérature scandaleuse auraient été privés de cette riche collection d'anecdotes saugrenues, qui seraient restées ignorées, si un historien ne s'était rencontré pour les fixer sur le papier, les protéger contre l'oubli et en léguer le trésor à la postérité la plus reculée.

Car ce ne sont pas ses aventures de guerre que Brantôme s'est d'abord avisé de retracer. Et s'il est vrai que ce qui pousse chacun de nous à écrire, c'est le besoin d'amener au jour et d'exprimer le fond de son âme, le cas de Brantôme est significatif. Avant de traiter des capitaines tant français qu'étrangers et des « couronnels » français, il a dû composer ses deux livres « des dames »; ce n'est pas seulement par manière de courtoisie et pour se conformer aux bienséances. Avant de passer à tout autre sujet, et pour se faire l'esprit net, il a dû se débarrasser des images bizarres qui encombraient son cerveau; il est prodigieux de voir combien il lui en a fallu « desbagouler ». Et voilà pourquoi Brantôme est devenu écrivain! Cela, chez lui, est essentiel; c'est le trait caractéristique; c'est le fond de sa nature, mais c'est aussi bien le fond du tempérament gaulois. Depuis les origines les plus lointaines, pendant tout

le moyen âge et tout le XVIe siècle, il coule à travers notre littérature un flot bourbeux. L'obscénité nous plaît; et non seulement elle nous apporte on ne sait quel obscur et ignoble contentement, mais elle nous paraît amusante, divertissante et gaie. On trouve ça drôle. Les fabliaux sont des « contes à rire ». Tel est aussi le tour d'esprit de Brantôme. Il sait des « contes de dames »; il les dit avec verve et belle humeur; c'est un des moyens qu'il a de se faire bien venir à la cour, une spécialité dont il se vante. Supposons Brantôme à la cour de Louis XI. On n'a pas de peine à imaginer de quels contes il eût régalé ce « bon rompu ». Il n'est que de lui prêter quelques-uns de ceux qui remplissent le recueil des *Cent Nouvelles* ou encore de puiser pour lui dans le vaste cycle des drôleries de jadis. Artisans et bourgeois égrillards, maris trompés, joyeuses commères, chambrières délurées, nonnes et cordeliers, tel est le personnel qui défraie le vieux répertoire gaulois. Mais les temps sont changés, et Brantôme comprend que ce qui était bon pour l'entourage grossier des anciens rois ne saurait convenir à une cour où le ton est donné par les dames.

Cette cour, où il a passé trente-trois années de sa vie, qui est la patrie de son imagination et le paradis de ses rêves, Brantôme ne cesse pas de la célébrer et il se dépite de ne pas trouver de termes

assez vifs pour exprimer l'éblouissement qu'elle lui cause. Il fait remonter jusqu'à Anne de Bretagne l'honneur d'avoir introduit les dames à la cour. Puis François Ier, « considérant que toute la décoration d'une court estoit des dames, l'en voulut peupler plus que de la coustume ancienne ». Celles qu'il y introduisit, ce n'étaient que dames de grande famille, et « damoiselles de réputation qui paroissoient en sa court comme déesses au ciel ». Mais c'est Catherine qui porte les choses à leur point de perfection. « Le monde depuis qu'il est faict n'avoit jamais rien vu de pareil. » Songez qu'elle n'a pas autour d'elle moins de trois cents dames ou demoiselles! Change-t-elle de résidence, elle les emmène en escadron volant; maréchaux et fourriers affirment qu'elles tiennent toujours la moitié des logis. Quand la reine s'en va par pays en sa litière, voyez-les, montées sur de belles haquenées, richement accoutrées, leurs chapeaux bien garnis de plumes, « si que ces plumes volantes en l'air représentoient à demander amour ou guerre. Virgile, qui s'est voulu mesler d'écrire le hault appareil de la reyne Didon quand elle alloit et estoit à la chasse, n'a rien approché au prix de celuy de nostre reyne avec ses dames, et ne luy en desplaise. » Ou encore représentez-vous les cérémonies d'apparat, les entrées des villes, les « sacrées et superlatives » noces des rois et des princes. Ceux

qui virent ces choses en eurent l'âme ravie. Pour eux la cour ne fut plus l'endroit où était le roi, mais bien celui où étaient la reine et ses femmes. Leur fallait-il accompagner le roi aux champs, aux villes et y demeurer quelques jours loin des dames, c'était pour eux un exil où ils se sentaient tout « esbahis, perdus et faschez ». On se lasse bien vite de voir des princes, des gentilshommes, des gens de conseil, et de les ouïr parler de la guerre, de la chasse ou des affaires de l'État. « Mais jamais on ne s'ennuye de converser avec les honnestes dames. »

Ces conversations qui se tenaient dans l'antichambre de la reine ne pouvaient manquer d'être édifiantes, attendu qu'on se trouvait là dans l'école de toute honnêteté et vertu, et non pas ailleurs. Brantôme affirme qu'on y discourait et devisait « tant modestement que l'on n'eust osé faire autrement ». Nous ne demanderions pas mieux que de l'en croire sur sa foi de gentilhomme. Mais au surplus nous avons le témoignage de ses écrits. Car s'il écrit, c'est afin de revivre par la pensée les heures de jadis, et il s'efforce de retrouver les sujets comme le ton des entretiens dont il est maintenant privé. C'est aux dames qu'il dédie ses livres et il espère qu'elles y trouveront comme lui-même le charme mélancolique du souvenir : « Puisque le plaisir amoureux ne peut pas tousjours

durer, pour beaucoup d'incommoditez, empeschemens et changemens, pour le moins le souvenir du vieil passé contente encore. » En terminant, c'est encore à ses lectrices qu'il songe, et il ne saurait les quitter sans avoir d'abord pris congé d'elles en homme bien élevé et sans leur avoir fait son compliment. « Or, mes dames, je fais fin; et m'excusez si j'ay dit quelque chose qui vous offance. Je ne fus jamais nay ny dressé pour vous offancer ny desplaire. » Le gaulois continue de dauber sur les dames, car telle est la pente de son esprit; mais s'il tient registre de leurs faiblesses, ce n'est plus pour s'en gausser lourdement entre hommes, c'est afin de soulever dans un auditoire féminin le murmure des approbations distinguées.

De là plus d'une conséquence. La première concerne le choix des termes, la délicatesse des images et la politesse des expressions. Il est un langage des bienséances. Si extravagant que cela puisse paraître, c'est justement celui que Brantôme a la prétention de tenir. Ce drôle parle de pudeur. Il y a manière de dire certaines choses; et il y a des choses qu'on ne peut dire d'aucune manière devant des femmes. Brantôme le sait. Il fait profession de s'arrêter à temps. Lui vient-il en mémoire quelque trait particulièrement savoureux, il en fait le sacrifice. Je m'en tairai, proteste-t-il, de peur d'offenser les oreilles chastes. C'est pour ces oreilles-là qu'il

travaille et il ne se pardonnerait pas de les mettre à une épreuve un peu rude. S'il a laissé dans tel chapitre quelques contes « un peu gras en saupiquet », il prie qu'on les lui passe en faveur de plusieurs autres qu'il n'y a pas mis. Car il en avait d'autres « plus saugreneux » et partant « meilleurs ». Volontiers il les eût allégués, n'était qu'il n'a pu « les ombrager bien d'une belle modestie ». On ne s'attend pas d'abord à trouver Brantôme dans ce rôle de champion de la décence. Apparemment, c'est que tout est relatif. Tout de même il n'a pas été mauvais que les précieuses vinssent à passer par là, pour apprendre aux écrivains à ne plus tenir devant les duchesses des propos qui sembleraient vifs à des charretiers.

En second lieu, Brantôme a soin de ne pas nous livrer les noms des gens dont il nous détaille les prouesses. C'est un point important, sur lequel il insiste et auquel il revient à maintes reprises, ayant conscience de tenir par là conduite de galant homme. Notez-le, en effet, ces contes ne sont pas tous de l'invention de Brantôme. Si biscornue qu'on ait l'imagination, de quelque manière qu'on ait le cerveau fait, et quand même il y aurait quelque chose de monstrueux dans l'affaire, il est telles ignominies qu'on n'invente pas : il faut que la réalité les fournisse. Certes l'écrivain ne s'est pas fait faute d'arranger les choses et de les embellir; c'est

par là même qu'il est écrivain. D'autres fois, quoiqu'il ne s'en vante pas et qu'il s'ingénie au contraire à dissimuler ses emprunts, il a tout simplement puisé dans les bons auteurs. Il a mis à contribution Rabelais, Boccace, Guillaume Bouchet, Béroalde de Verville, Bonaventure Despériers, Noël du Fail. Car il a une bibliothèque, moins bien fournie sans doute et autrement composée que la librairie de Montaigne, mais présentable encore. Cet homme de guerre aime les livres, en a soin, les tient en bel ordre : cela lui fait singulièrement honneur. Mais enfin beaucoup des aventures que relate Brantôme sont du domaine des faits. Il en a été le témoin et il s'en porte garant : « J'ay veu... j'ay cogneu... j'ay ouy dire. » Ou encore il en a été le héros. Il se met en scène, en se cachant, avec une modestie toute gasconne, sous des périphrases où on le devine tout de suite : « Un fort honneste gentilhomme... un gentilhomme que l'on cognoist sans le nommer... un honneste gentilhomme et des moins déchirez de la cour... un gentilhomme qui n'estoit point des plus impertinens... » N'ayons donc garde d'en douter, ce sont choses arrivées et choses contemporaines : c'est de l'histoire. Par suite rien n'aurait été plus facile que de produire les noms. Cela même aurait pu piquer la curiosité et ajouter au récit quelque attrait de mauvais aloi. Mais c'est un procédé dont Brantôme ne supporte

même pas l'idée. Il a trop de scrupules. N'est-ce pas lui qui a composé tout un discours sur ce qu'il ne faut jamais mal parler des dames? « J'ai protesté de fuir en ce livre tout escandalle, car on ne me sçauroit reprocher d'aucune mesdisance. Et pour alléguer des contes et en taire les noms il n'y a nul mal, et j'en laisse à deviner au monde les personnes dont il est question : et bien souvent en penseront l'une qui en sera l'autre. » Cela est sans réplique; du moment qu'on ne désigne pas les gens, pas même par un pseudonyme, pas même par une initiale ou par un titre, il est de toute évidence qu'il n'y a pas d' « escandalle ».

Mais voici ce qui est capital. La grivoiserie anonyme de l'ancienne France s'était exercée presque exclusivement aux dépens des petites gens. Fruit de la verve bourgeoise ou populaire, ces anecdotes, qui couraient les ateliers, les échoppes, les chaumières, se sentaient des lieux où elles avaient pris naissance. Voulait-on rire un peu, et puiser au répertoire des drôleries consacrées, aussitôt on s'encanaillait. Cela pour le cercle de la cour était intolérable et, quand on y songe, absurde. Car les vilains qui n'ont pas accès dans l'antichambre de la reine ne doivent pas occuper l'esprit des déesses qui y tiennent leur assemblée. C'est ce que Brantôme a compris et tel est le point sur lequel porte la révolution qu'il a opérée dans ce genre de lit-

térature. Il en a conscience et veut que le lecteur n'en ignore. « Et si vous diray de plus, que ces contes que j'ay faits icy ne sont point contes menus de villes ne villages, mais viennent de bons et hauts lieux, et si ne sont de viles et basses personnes, ne m'estant voulu mesler que de coucher les grands et hauts sujets. » Lui arrive-t-il, contraint par quelque nécessité supérieure, de citer tel de ces contes de petites gens, il s'en excuse et on s'aperçoit aisément que son chagrin est sincère. « Je suis bien marry qu'il m'ait fallu apporter cest exemple et le mettre icy, d'autant qu'il est d'une personne privée et de basse condiction, pour ce que j'ai dellibéré de ne chaffourer mon papier de si petites personnes, mais de grandes et de hautes.» En effet on ne rencontre guère ici de manans, mais des rois et des reines, des gentilshommes, des bâtards, des filles d'honneur, toutes personnes de considération. Bien sûr, les choses s'y passent tout à fait de même qu'entre gens du commun. Mais c'est qu'elles ne sauraient se passer différemment. Tout le changement n'est qu'un changement de personnel. Au surplus, c'est ce qui importe. On veut se sentir en bonne compagnie. Tout est sain aux sains. Entre honnêtes gens il n'est rien que d'honnête.

Ces mots d'honnêteté et de vertu qui reviennent si souvent sous la plume de Brantôme, il est clair

qu'il ne faut pas leur donner le sens qu'ils ont aujourd'hui. Ils ne signifient pour lui qu'élégance. C'est la *virtù* des Italiens. D'ailleurs il est presque superflu de noter que cette élégance apparente n'enveloppe que la plus répugnante brutalité. Dans ce monde courtois l'usage est de battre les femmes : telle qui n'a pas reçu de coups n'a donc pas de raisons d'exercer contre son mari cette vengeance qu'une femme tient toujours prête. On les tue aussi de temps en temps. Et alors cette question se pose: une femme qui se sent menacée a-t-elle le droit de prévenir les fâcheux desseins de son mari et d'envoyer celui-ci devant « faire les logis en l'autre monde »? Brantôme est d'avis qu'elle peut même en avoir l'obligation et le devoir de piété, conformément à l'esprit de la religion qui nous impose de défendre et garder cette vie que Dieu nous a donnée. On doit aimer à la fois en plusieurs lieux, afin de se prémunir par avance contre les ennuis qu'une trahison apporte avec elle. On ne doit pas demander à une femme d'être trop fidèle; l'habitude de la fidélité donne aux femmes, avec un orgueil insupportable autant que ridicule, une figure revêche et une humeur acariâtre. On peut se vanter de ses bonnes fortunes, car de même qu'il ne servirait de rien à un capitaine d'avoir fait un bel exploit de guerre que personne ne connaîtrait, de même un amour secret ne vaut rien; c'était l'opinion de

M. de Nemours qui fut en son temps le parangon de toute chevalerie. Enfin un gentil cavalier qui reçoit de l'argent d'une femme n'est pas pour cela décrié. Pour sa part, Brantôme n'a pas usé de ce moyen de s'enrichir; mais il s'en admire; et il n'en suppute pas moins les sommes dont il s'est ainsi privé par libre volonté et complexion généreuse. « Si j'eusse voulu prendre d'elles ce qu'elles m'ont présenté et en arracher ce que j'eusse pu, je serais riche aujourd'hui, ou en bien, ou en argent, ou en meubles, de plus de trente mille escus que je ne suis. » Au reste, pourquoi parler ici de délicatesse de sentiment et de point d'honneur? Les aventures que conte Brantôme n'intéressent que les sens. La sensualité qui s'encadre dans ce brillant décor est de l'espèce la plus vulgaire. C'est l'honnête paillardise.

Il y a plus. Je crains qu'on ne fasse tort à Brantôme, quand on prétend, comme c'est l'opinion courante, que dans sa conception de « l'honnêteté » il n'entre aucune idée de morale et que l'honnêteté pour lui, relevant uniquement de l'esthétique, est en dehors de la morale. C'est n'avoir pas fait attention à tels passages significatifs et n'avoir pas vu le beau de la théorie, ce qui lui donne sa portée et en prépare les conséquences. En effet on a beau être né gaulois et avoir vécu dans un milieu demi-païen, après quinze siècles de christianisme il est

impossible de traiter des choses de la chair, sans faire acception d'aucune idée de morale. On attaque la morale, on la raille, on la fausse, on la rejette; on ne l'ignore pas. Pour lui, Brantôme ne conteste pas le juste pouvoir de la morale; il se borne à prétendre qu'il expire au seuil de certaines classes sociales. S'il note, en historien ami du vrai, que Jeanne II, reine de Naples, « laissa ung bruit de femme impudique », le moraliste qui est en lui se hâte de répondre que « pour cela c'est le vice le moins blasmable à une reine ». De fait, la pudicité ne fut le principal mérite ni des Catherine, ni des Élisabeth, ni de cette Marie Stuart dont il a si heureusement contribué à former la légende, ni de cette Marguerite de Valois, à laquelle il a voué un culte. Ce qui est permis aux reines doit l'être également aux princesses et grandes dames, tout en restant interdit aux personnes de condition moyenne. C'est, comme on voit, affaire de milieu. S'il est un peu difficile d'étayer cette doctrine de bonnes raisons, une comparaison y suppléera. Le soleil ne répand-il pas ses rayons sur tout le monde? « Tout de mesme doivent faire ces grandes et belles dames en prodiguant de leurs beautés et de leurs grâces à ceux qui en bruslent;... telles inconstances leurs sont belles et permises, mais non aux autres dames communes, soit de court, soit de ville, et soit de pays;... telles dames moyennes faut que soient

constantes et fermes comme les estoilles fixes et nullement erratiques. » La distinction est aussi catégorique qu'il est possible et d'une netteté qui ne laisse rien à désirer. On voit maintenant quel est le fond de la pensée de Brantôme et à quoi aboutit sa théorie de l'honnêteté. Cette théorie est trop commode pour n'avoir pas été maintes fois reprise. Afin de la mettre dans tout son jour, rendons aux mots leur sens complet. C'est que chasteté, fidélité, modestie sont sans doute des vertus, mais ce sont des vertus pour les petites gens, vertus à l'usage de ceux-là mêmes que méprise si fort le gentilhomme de la chambre, vertus triviales comme leurs amours. Quant aux personnes de la bonne société, un privilège de leur condition fait que pour elles le vice devient une élégance et l'élégance tient lieu de vertu.

L'œuvre de Brantôme eut un succès immédiat et durable. Si la première publication d'ailleurs incomplète n'en fut faite qu'en 1659, elle était connue bien avant cette date par les copies qui en circulaient. Elle était venue à son heure. A partir du XVIe siècle, la littérature, en France, ne cesse de s'éloigner du public populaire. Elle ne s'adresse plus qu'à une élite, et celle-ci n'accepte pas les grossières façons de rire dont s'accommodaient nos pères. La veine des « contes gras », qui était partie du peuple, se tarit et meurt dans la polissonnerie spi-

rituelle des Contes de La Fontaine et de Voltaire. Ce n'est pas à dire que la littérature licencieuse ait cessé de plaire, mais elle a renouvelé son cadre. Un genre nouveau s'est constitué qui commence en 1665 avec l'*Histoire amoureuse des Gaules* et se continue jusqu'à ces *Mémoires du chevalier de Grammont* (1713), dont la dernière partie semble interminable avec les fastidieux chapitres sur les intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre. Et ce sont, entre temps, les *Amours des dames illustres de notre siècle*, les *Intrigues amoureuses de la Cour de France*, la *France galante*, et tant de recueils analogues, toute la série des Mémoires apocryphes, tous les spécimens d'un genre où le roman confine au pamphlet. Au surplus, le temps a marché et il s'est fait des progrès de sortes diverses. Le goût s'est épuré ; les gros mots et les gravelures ont en grande partie disparu. On a perdu en même temps cette bonhomie, qui servait, vaille que vaille, d'excuse à Brantôme. Elle a été remplacée par un ton de persiflage, d'ironie perfide et de froid sarcasme. Désormais les noms des héroïnes, ou s'étalent en toutes lettres, ou ne se voilent que de pseudonymes transparents, car cet attrait du scandale contre lequel protestait l'auteur lui-même des *Dames* est désormais celui que l'on recherche. « C'est une terrible chose qu'un grand seigneur méchant homme, » dit le personnage de Molière. Et cette

littérature éclôt justement dans ce petit monde de seigneurs, hommes d'esprit et d'esprit méchant, les Bussy, les Saint-Évremond, les Grammont, libertins d'idées et de mœurs, ceux de la société de Ninon et ceux de la société du Temple, suspects au roi, disgraciés et tenus à l'écart, et qui nous mènent de proche en proche aux roués du XVIIIe siècle.

Aujourd'hui il n'y a plus de cour dans notre pays de France, il n'y a guère de grandes dames non plus, et si on se mêle encore de les diffamer, c'est une besogne à laquelle les écrivains répugnent assez ordinairement. Mais les « honnestes dames » n'ont pas cessé d'occuper la littérature et d'emplir les livres du récit d'exploits qui ne sont pas sans analogie avec ceux de leurs aïeules. Psychologues, moralistes, peintres des mœurs, les plus distingués entre les littérateurs se sont faits leurs historiographes scrupuleux, tandis que le vaudeville et la chanson de café-concert héritaient des vieilles trivialités. Riches mondaines, créatures aristocratiques, pécheresses d'élite, les plus délicats des romanciers analysent leurs faiblesses avec curiosité, avec attendrissement, mais surtout avec les démonstrations d'un infini respect. C'est le dernier mot de la théorie de l'honnêteté suivant Brantôme. A cette étude raffinée et quasiment pieuse de la dépravation élégante, il se peut que le bon goût ait gagné ; le bon sens y a perdu. Je ne songe guère à réclamer

en faveur des antiques genres gaulois. Mais il n'est que de ne pas brouiller les notions. Ni l'agrément du cadre, ni la politesse du style ne changent le fond des choses. Et peut-être la trivialité du milieu, la grossièreté des termes, le ton de mépris et de gouaillerie étaient-ils d'une exacte convenance dans un genre de littérature consacré à nous montrer la bête en train de s'ébattre.

15 mai 1897.

MADAME GEOFFRIN

On imagine volontiers qu'il y a du mystère dans la façon dont les réputations s'élaborent et que la disproportion qu'on observe entre le mérite des gens et leur célébrité doit tenir à de certaines causes enveloppées et obscures. C'est se mettre en frais d'imagination. Les choses se passent beaucoup plus simplement, grâce à la docilité merveilleuse de ce qu'on appelle : l'opinion. Le public, celui de la postérité comme celui des contemporains, est de complexion paresseuse et d'humeur confiante. Il croit sur leur parole tous ceux qui ont trouvé le moyen de se faire entendre de lui. Panégyristes ou calomniateurs, nous ne leur demandons que d'avoir un peu d'adresse avec un ton d'assurance, et d'enfler la voix. Le XVIIIe siècle est tout plein de ces réputations fabriquées par les intéressés. Celle de Mme Geoffrin est du nombre. Les encyclopédistes ont prodigué l'encens à leur bienfaitrice : ils l'ont payée de ses libéralités par leurs flagorneries. Nous ne songeons guère à les blâmer de n'avoir

pas été des ingrats. Mais il se trouve que leur témoignage a été reçu sans contrôle. On a répété d'après eux que le salon de la rue Saint-Honoré, éclipsant tous les autres, aurait, par un mélange unique du raffinement avec la hardiesse et des élégances mondaines avec la profondeur philosophique, offert pendant vingt-cinq années l'expression la plus achevée de l'esprit français. Tel est encore le point de vue auquel se place le dernier biographe de Mme Geoffrin, M. Pierre de Ségur, dans le volume qu'il publie sous ce titre significatif : *le Royaume de la rue Saint-Honoré*[1]. Le livre est d'une lecture tout à fait agréable, et il contient quelques renseignements nouveaux. Nous nous en servirons pour retrouver la réalité sous les hyperboles, et remettre les choses au point.

Certes, la brillante destinée de Mme Geoffrin soulève un problème; mais ce n'est pas celui qu'on a coutume de poser à son sujet. On s'étonne ordinairement et on admire qu'une femme qui n'avait ni une grande naissance, ni, au début du moins, une grande fortune, ni une intelligence au-dessus de la moyenne, ni affabilité, ni culture d'esprit, ni esprit, ait pu grouper autour d'elle et y retenir une élite d'artistes et d'écrivains. Or, le succès du salon

1. M. Pierre de Ségur, *le Royaume de la rue Saint-Honoré*, 1 vol. in-8° (Calmann Lévy). — Cf. Tornézy, *Un bureau d'esprit au XVIIIe siècle* (Lecène et Oudin), et le comte Ch. de Mouy, *Stanislas-Auguste et Mme Geoffrin* (Plon).

de Mme Geoffrin s'explique assez aisément et sans qu'il soit besoin de prêter à celle qui y présidait des dons exceptionnels et une virtuosité incomparable dans un art difficile. Ce qui a fait la force de Mme Geoffrin comme maîtresse de maison, c'est qu'elle s'est donnée tout entière à son salon, qu'il a été la grande affaire de sa vie et son unique passion. Elle n'a pas aimé : elle n'a eu pour son mari et pour sa fille qu'une affection calme et voisine de l'indifférence; on ne lui a pas connu d'amants. Elle n'a eu aucune espèce de coquetterie, elle ne s'est souciée ni de paraître belle, ni de paraître jeune, s'étant bien avant l'âge installée dans un rôle de vieille femme. Elle n'a pas prétendu à briller par ses bons mots. Elle n'a aimé ni le faste, ni la toilette, ni le jeu, ni les voyages, ni la campagne. Elle n'a eu pour la littérature même qu'un goût médiocre. Mais elle voulait réunir chez elle des littérateurs. Elle a déployé à cet effet toutes les ressources d'une nature active, énergique, bien pourvue des qualités proprement administratives. On sait quelles merveilles peut opérer la volonté dirigée avec méthode et tendue vers un but ardemment poursuivi.

Ce que Mme Geoffrin réservait d'ailleurs à ses hôtes, ce n'étaient pas seulement les vains plaisirs d'une causerie ailée. Ceux-ci trouvaient chez elle des avantages solides et de plus d'une sorte. D'abord

elle les soutenait amplement de sa bourse. Elle entretenait Marmontel, meublait Diderot, faisait des rentes à d'Alembert, à Thomas, à Morellet, à Mlle de Lespinasse. Les fonds venant à manquer pour la publication de l'Encyclopédie, Mme Geoffrin s'engage pour cent mille écus. Ce salon est une banque où l'on prête sans intérêts. Outre ces services matériels, Mme Geoffrin en a rendu d'autres à ses amis et qui ne sont pas moins appréciables. Au moment où s'ouvre son salon, ceux qui vont former l'armée des encyclopédistes sont encore isolés, étrangers ou hostiles les uns aux autres, peu connus ou peu appréciés du public. Ils se sont groupés chez Mme Geoffrin; ils ont trouvé chez elle un centre de réunion où ils ont appris à se rapprocher, à se supporter, à faire cause et œuvre communes. Ils s'y sont disciplinés. Amie de la décence et de la mesure, la maîtresse de maison les a empêchés de heurter trop brusquement le pouvoir et l'opinion, et elle les a préservés contre le danger de se perdre par leur impatience. Au moment où se ferme son salon, la grande bataille du siècle est livrée, l'armée peut se débander, comme elle le fit en effet, s'abandonner à ses instincts de violence et à son goût pour les propos licencieux. L'utilité que les philosophes retiraient des réunions de Mme Geoffrin saute aux yeux; aussi est-il oiseux de rechercher pourquoi ils fréquentaient chez elle.

Mais il y a une autre question qui par elle-même est plus piquante et dont l'étude est plus instructive : c'est la question de savoir comment il se fait que Mme Geoffrin ait échappé au ridicule qui atteint chez nous toute femme tenant bureau d'esprit. Ni la marquise de Rambouillet, ni la marquise de Lambert n'y ont échappé, en dépit de leurs mérites incontestables, pas plus que Mlle de Scudéry ou Mme Cornuel. Depuis le temps des *Précieuses ridicules* jusqu'à celui du *Monde où l'on s'ennuie*, une même tradition se continue en pays gaulois. Que ce soit affaire de préjugé et qu'il entre dans ce préjugé beaucoup de jalousie, de vulgarité et de bassesse d'âme, je ne le conteste pas, mais aussi n'ai-je pas à l'examiner. Il me suffit que le préjugé existe et qu'en dépit du changement des mœurs il ait conservé jusqu'aujourd'hui toute sa force. Comment se fait-il que ce préjugé épargne la seule Mme Geoffrin, alors que chez nulle autre ne s'accusent avec un relief plus frappant les travers dénoncés une fois pour toutes par la plaisanterie de Molière?

Sans doute Mme Geoffrin n'est pas une femme savante, étant réputée au contraire pour son ignorance, et elle ne s'embarrasse guère des règles de Vaugelas, n'ayant jamais réussi à posséder un minimum d'orthographe ; mais elle est bourgeoise comme Philaminte. Que la petite-fille de Mme Chemineau, la fille de Pierre Rodet, la femme de

M. Geoffrin ait eu les sentiments de sa condition, cela n'est pas surprenant. Le bourgeoisisme lui-même des sentiments n'est pas un défaut, pourvu qu'il ne dépasse pas certaines limites et qu'il admette quelque mélange. Mme Geoffrin a toutes les qualités, toutes les imperfections, toutes les manies d'une bourgeoise conforme au type et qui remplit sa définition. La raison, réduite au sens commun, est chez elle la faculté dominante, qui se subordonne toutes les autres et donne à ses vertus mêmes leur nuance spéciale ; en sorte qu'elle peut être bonne sans avoir de sensibilité, généreuse sans manquer à l'ordre et à l'économie. Elle a réglé sa vie d'avance et par étapes, et elle s'est assigné pour fin le bonheur. Ce désir du bonheur a chez elle la force et l'âpreté d'un besoin. Et je veux bien qu'il ne se confonde pas avec l'égoïsme, mais il arrive qu'il y ressemble. « Mme Geoffrin a le tic de détester tous les malheureux, écrit Galiani, car elle ne veut pas l'être, pas même par le spectacle du malheur d'autrui... » Ce bonheur, elle le fait résider dans la tranquillité : elle craint toutes les aventures, celles du cœur et celles de l'esprit ; elle redoute les opinions tranchées, a en horreur les mauvaises têtes et fuit le scandale. Elle entend qu'on ménage le gouvernement, qui reste le gouvernement et mérite donc d'être respecté, même quand il a tort. Tant pis pour ceux qui oublient que la Bastille est, elle

aussi, une institution établie. Marmontel est emprisonné pour des vers qui d'ailleurs ne sont pas de lui et il se voit retirer le privilège du *Mercure;* Mme Geoffrin lui en garde rancune. Mais voici qu'il se fait censurer pour son *Bélisaire :* il s'ensuivit plus qu'un refroidissement, presque une rupture, et une invitation à déloger de l'hôtel où il avait sa chambre.

Ce bon sens pratique donne à Mme Geoffrin de la clairvoyance, un juste sentiment de la réalité, de l'adresse à démêler les sentiments, de la décision dans le jugement des caractères. Elle le sait et même elle s'en vante: « Je ne troquerais pour rien au monde la connaissance profonde que j'ai des hommes. » Sans être aussi profonde que se l'imaginait Mme Geoffrin, cette clairvoyance était véritable, à condition toutefois de s'exercer dans un ordre d'idées et dans un cercle de personnes convenablement restreint. Le tort de Mme Geoffrin fut de regarder parfois fort au delà de son salon. C'est elle qui, écrivant au roi de Pologne, quelques années, il est vrai, avant le premier partage, résume ainsi son opinion sur Catherine II : « Réellement, c'est une femme charmante. » C'est sur le compte de Frédéric II qu'elle prononce cet arrêt sans appel: « On n'en parlera plus dans cinquante ans. » On cite d'elle des mots qui ont plus de justesse, mais qui sont tous pareillement dépourvus d'élégance et

de grâce. C'est même un cas intéressant et digne de remarque que celui d'une femme célèbre et bonne, et dont on ne cite pas une pensée délicate. En revanche, elle est fameuse par ses boutades et ses bourrades, par ses brusqueries jusque dans l'obligeance, par ses trivialités dans la bonne humeur, mais surtout, comme il est naturel, dans la mauvaise. Son goût de régenter les gens se complétait par le plaisir qu'elle trouvait à les gronder. Incapable de résister à cette « humeur grondeuse », elle grondait les souverains eux-mêmes, ce qui lui valut d'être rappelée au sentiment des distances. Curieuse des affaires d'autrui, elle s'en informe et s'en mêle avec un zèle qui va jusqu'à l'indiscrétion. Franche jusqu'à la brutalité, il lui arrive de manquer de tact, d'une façon qui étonne de la part d'une habile maîtresse de maison et qui aussi bien à ce degré est rare. Chargée auprès de Rulhière d'une négociation difficile, elle lui proposa aussitôt de l'argent, et, n'obtenant pas de réponse, se hâta d'ajouter : « En voulez-vous davantage ? » Elle dit à Suard : « Quand on n'a pas d'argent, on ne doit pas avoir de fierté. » Des mots de ce genre sont regrettables, attendu qu'ils ne dénotent pas seulement une dérogation aux convenances et usages du monde. Mais on ne les reprochait pas à Mme Geoffrin ; car, en dépit de sa rudesse à morigéner ses amis et de sa mollesse à les défendre, on la savait sans méchanceté. On ne

s'étonnait pas davantage que le commerce de la société polie n'eût pas chez elle atténué les saillies trop vives du caractère. Mme Geoffrin n'était pas de celles qui s'assimilent à un milieu nouveau. Quand la nature se marque en traits si fortement accentués, en essayant de la corriger on n'arriverait qu'à la gâter.

Pendant de longues années, Mme Geoffrin mena l'existence cossue et modeste des bourgeoises d'autrefois ; son mari lui savait gré du bonheur solide qu'il lui devait. Mais Mme Geoffrin n'aurait été ni la bourgeoise qu'elle était, ni une femme de son temps, si elle n'avait eu le désir de s'élever. Elle allait chez sa voisine Mme de Tencin, intrigante qui finissait en précieuse ; l'ambition lui vint de recueillir sa succession. C'est alors que l'intérieur de M. Geoffrin va devenir précisément celui du bonhomme Chrysale. Le pauvre homme essaya bien de s'opposer à l'invasion des beaux esprits. Il résista, mais avec plus de violence que de continuité. Finalement, ayant reconnu qu'il n'était pas le plus fort et que de son côté n'était pas la toute-puissance, il se résigna, sauva ce qu'il put en surveillant la dépense, assista aux dîners et se borna à ne pas desserrer les dents au milieu de conversations dont l'allure l'effarouchait et le bruit l'assourdissait. C'est jusqu'où alla l'effort de son mécontentement : il eut l'énergie de bouder. On tâche aujourd'hui de « ré-

habiliter » M. Geoffrin. On proteste contre la réputation de sottise que lui ont faite les hôtes de sa femme. On montre qu'il était non seulement très estimable, mais entendu en affaires, hardi même dans les spéculations et que c'est lui qui apporta la fortune. Tout cela est exact, et il n'est pas douteux que les philosophes ne se soient vengés de sa sourde hostilité en forgeant contre lui ces plaisanteries énormes qui depuis n'ont cessé de traîner partout. Et cependant on ne parviendra pas à ramener vers lui la sympathie que lui mériteraient ses vertus. C'est que nous n'admettons pas qu'un homme se réduise, dans sa propre maison, à ce rôle de comparse, disposant les menus pour des convives qu'il subit, faute de savoir les éloigner. Force nous est de laisser M. Geoffrin dans cette attitude humiliée à laquelle il s'est lui-même condamné. Nous voudrions le plaindre : nous n'arrivons qu'à le prendre en pitié.

Bourgeoise, Mme Geoffrin l'est encore à la manière, non pas du tout de Mme Jourdain, comme on l'a dit, mais de M. Jourdain lui-même, le bourgeois gentilhomme. Il se peut qu'elle ait, lors de son veuvage, refusé la main et la « belle jambe » d'un épouseur titré ; elle y eut peu de mérite : elle avait passé la cinquantaine, et elle était déjà célèbre. Les contemporains s'accordent à noter chez elle cette gloriole des relations aristocratiques. « Rien ne la flattait plus que son commerce avec

les grands [1]. » Grands seigneurs, étrangers de distinction, candidats au trône, roitelets, princes et principicules ont paru à ses réceptions, ou même sont de ses amis. Seul le roi de Prusse n'a pas trouvé le chemin de son cœur : elle lui reproche d'avoir des vices et une vilaine figure. Cela n'allait sans gêner un peu les habitués de son salon dont on sait « l'intérêt tendre » qu'ils prenaient « aux succès du roi de Prusse, consternés quand il avait fait quelque perte et radieux quand il avait battu les armées d'Autriche ». Ils en étaient quittes pour aller aux Tuileries s'asseoir au pied d'un arbre dans la grande allée et se livrer en plein air à l'enthousiasme que leur inspirait leur « cher Frédéric [2] ». A cette exception près, Mme Geoffrin professe pour les souverains étrangers justement le même culte que leur rendaient ses amis les philosophes. Nous avons un peu de peine aujourd'hui à comprendre ce plaisir dévot que goûtaient les Grimm, les Diderot, les Voltaire à contempler des personnes régnantes, à jouir de leur présence, à causer, à correspondre avec elles; la cause en est peut-être à la différence des temps ou peut-être à notre manque de philosophie. Mme Geoffrin est en correspondance avec Catherine II et prend au pied de la lettre

1. Marmontel, *Mémoires*, ch. VI.
2. Morellet, *Mémoires*, ch. IV.

le titre de « bonne amie » que lui donne la souveraine; elle s'en prévaut pour tracer à la tsarine un plan de conduite; c'était exagérer le zèle.

Pour ce qui est du roi de Pologne, elle est sa « maman » et éprouve réellement à son endroit tous les sentiments que comporte cette métaphore. Si l'on veut trouver chez Mme Geoffrin l'accent maternel, ce n'est pas dans ses tièdes rapports avec sa fille, Mme de la Ferté-Imbault, qu'il faut l'aller chercher, c'est dans les lettres qu'elle adresse à son « enfant » royal. Elle l'a connu tout jeune à Paris, a payé ses dettes et réglé le compte de ses fredaines. A la nouvelle de son élection, elle déborde de joie. Il n'est pas exact que Stanislas-Auguste lui ait écrit la phrase fameuse : « Maman, votre fils est roi; » pareil à tous les mots historiques, ce mot n'a jamais été prononcé. Mais c'est bien Mme Geoffrin qui écrit : « Mon cher fils, mon cher roi, mon cher Stanislas-Auguste, vous voilà trois personnes en une seule. Vous êtes ma Trinité. Imaginez, s'il vous est possible, mon transport de joie à la réception de cette divine lettre datée du 9 septembre. Je vous ai cru notre bon Henri IV, et moi, je me suis vue Sully. » L'expression, pour emphatique qu'elle puisse paraître, ne dépassait pas la pensée de Mme Geoffrin. Elle se voyait en effet dans le rôle d'une sorte de premier ministre, investie de la confiance du roi, le représentant à l'étranger, ayant

qualité pour donner des nouvelles sûres des choses de Pologne, recevant les hommages des nobles Polonais de passage à Paris. De là son courroux sitôt qu'on empiète sur les attributions qu'elle s'est elle-même octroyées. Un sieur de la Marche se présente au ministère des Affaires étrangères comme chargé d'une mission par le gouvernement polonais. Quel est cet intrus ? Un nommé Louis, architecte, se donne pour être l'agent de Stanislas-Auguste. Pour le coup, Mme Geoffrin se fâche tout net. « J'ennuierai Votre Majesté peut-être jusqu'à l'impatience; pour moi, je suis bien sûre que cela me ferait cet effet si je reparlais de cette *espèce*. J'ai vidé mon sac dans les premiers moments de ma colère et je ne le remplirai plus de cette *ordure*. » Louis est un ingrat, un intrigant, un insolent, c'est un coquin, c'est un faquin, quoi encore? Ce sont ainsi, au moindre déplaisir, d'aigres reproches, des allusions directes sous forme de maximes générales, une affectation de respect et l'emploi comique de formules cérémonieuses. On ne saurait trop admirer la bonhomie charmante avec laquelle le prince accueillait les incartades de cette maternité grondeuse.

Il fallait faire éclater aux yeux de l'Europe entière cette intimité d'une bourgeoise avec un roi. Ce fut la raison déterminante du fameux voyage en Pologne. L'idée première de ce voyage vint de

Mme Geoffrin, non du roi. Stanislas-Auguste se borne à ne pas s'opposer trop ouvertement à un projet qu'il devine cher au cœur de sa vieille amie ; mais il en souligne les inconvénients : le déplacement est considérable, Mme Geoffrin est âgée, elle n'est jamais sortie de Paris, elle est habituée au luxe; et d'ailleurs que de tristesses lui réserve le spectacle d'un royaume dont l'horizon est déjà si sombre ! Ce qui prouve bien les difficultés de l'entreprise, c'est que les préparatifs de la voyageuse n'occupèrent pas moins de dix-huit mois. Mais son parti était pris. Elle passa six semaines à Varsovie; comme le roi l'avait prévu, elle y trouva de grands sujets de mécontentement : elle s'en plaignait encore, deux ans après, dans certaine « lettre terrible ». Ce voyage avait été une déception. Pourquoi s'en être allée chercher une déception si loin ? — Cependant cette visite lointaine ne devait être inutile ni à Mme Geoffrin, ni à son salon. Elle avait été acclamée sur la route, elle avait reçu une hospitalité royale. De même que le nom de Voltaire n'eut tout son prestige dans l'Europe du XVIIIe siècle qu'après le séjour à la cour de Frédéric, de même c'est après le voyage en Pologne que la gloire de Mme Geoffrin atteint son apogée.

Il est temps de pénétrer dans le salon de la rue Saint-Honoré et de discerner le caractère des réunions qui s'y tiennent. Défendons-nous d'abord

d'un premier mouvement de surprise, si nous n'y rencontrons presque aucun des grands acteurs du siècle. Mme Geoffrin s'est brouillée avec Montesquieu; Voltaire ne songe à elle que lorsqu'il a un service à lui demander. Au surplus, elle appréciait peu Voltaire, qu'elle trouvait par trop fou, et quand il s'agit, en 1771, de lui élever une statue par souscription, elle fut d'avis qu'il suffisait bien d'un buste. Elle tient Diderot pour une pauvre tête et Rousseau pour une « âme très noire ». Restent les seconds emplois et les utilités. Ils y sont au complet. Ils s'appellent Thomas et Raynal, Bernard et l'abbé de Voisenon, Burigny et Dortous de Mairan, Helvétius et d'Holbach. Veut-on savoir quel était le ton de leurs entretiens et en croirons-nous Horace Walpole? « Vraiment, écrit-il en 1775, vous serez dégoûté de cette dernière maison dans laquelle se rendent tous les prétendus beaux esprits et faux savants et où l'on est en général très impertinent et dogmatique. » Mais Walpole est un témoin suspect, gagné à la concurrence et passé au parti de celle que Mme Geoffrin qualifie de « méchante bête ». Choqué de l'allure guindée de ces conversations, il leur fait tort de leur frivolité. N'apercevons-nous pas, pour les égayer, Marmontel en train de « sacrifier aux grâces », Galiani mimant ses contes avec une gesticulation d'arlequin, tantôt lançant sa perruque et tantôt rattrapant son

soulier, D'Alembert en veine de facéties bouffonnes, et divertissant le cercle par son talent pour les imitations, et enfin la seule muse admise à ces dîners d'où l'élément féminin était soigneusement exclu, Mlle de Lespinasse, « l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho [1] » ?

Quoi qu'il en soit, ce sont les littérateurs qui donnent le ton; et cela est fâcheux. Les gentilshommes ne sont ici que pour écouter et regarder : ils viennent voir, par manière de curiosité, des gens de lettres groupés en bouquet. Ce rôle de spectateurs est bien celui où les relègue un Morellet : « Les gens du monde... sentent trop bien le vide des conversations communes pour ne pas rechercher avec quelque empressement la société des hommes à talents et des hommes de lettres qui, ayant fait de la culture des arts ou des sciences l'occupation de leur vie, ont nécessairement un plus grand fonds d'idées et des principes de goût plus assurés... La maison de Mme Geoffrin leur offrait cette sorte de plaisir. » Et voilà, dans toute sa sottise, l'infatuation de l'homme de lettres tel que le XVIIIe siècle nous l'a fait, tel que le XIXe nous le conservera ! A de certains jours, on donne des représentations. « Il n'arrivait d'aucun pays ni prince, ni ministre, ni hommes ou femmes de nom qui, en allant voir Mme Geoffrin, n'eussent l'ambition d'être invités à l'un de nos dîners et ne se fissent un grand

1. Marmontel, *Mém.*, VI.

plaisir de nous voir réunis à table. C'était singulièrement ces jours-là que Mme Geoffrin déployait tous les charmes de son esprit et nous disait : Soyons aimables[1]. » C'est une troupe avec un impresario.

Et c'est une coterie. Une coterie est d'abord une association en vue de l'admiration mutuelle et de la congratulation réciproque. Aux compliments dont Mme Geoffrin régale la vanité de ses hôtes, ceux-ci ripostent par des louanges dont il semble que l'outrance aurait dû gâter la saveur. Marmontel, voulant expliquer « l'enthousiasme universel » que soulève le voyage en Pologne, loue Mme Geoffrin de son goût pour les lettres et les arts, des agréments qu'elle répand dans la société, et il ajoute : « Votre âme seule vous a rendue célèbre et respectable aux nations. Son activité bienfaisante, sa sensibilité, sa droiture, le sentiment délicat dont elle est douée pour saisir en toutes choses le vrai, le juste et l'honnête, voilà ce qu'on chérit, ce qu'on révère en vous. Les souverains ne se disputent les avantages de vous avoir pour amie que parce qu'ils trouvent en vous la vertu et la vérité ornées des grâces de la nature. » Une autre se fût divertie de ce pathos ; Mme Geoffrin remercia de la « lettre charmante ». Quand il s'agit de flatterie, c'est toujours à Voltaire que reste la palme. « Votre voyage, dit-il simplement, doit être en France une grande époque

1. Marmontel, *Mémoires*.

pour tous ceux qui pensent. » C'est la trouvaille du génie.

Le second trait où se reconnaît l'esprit de coterie est son intolérance. Un certain abbé de Guasco publie des lettres familières de Montesquieu qui contiennent des passages désobligeants à l'adresse de Mme Geoffrin. Elle fait supprimer l'édition. C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle les partisans de toutes les libertés comprenaient la liberté de la presse. Palissot fait représenter sa comédie des *Philosophes*. Pour notre part, nous n'aimons guère le genre de la comédie à clé et nous n'admettons en aucun cas les personnalités au théâtre : encore faut-il avouer que pour reconnaître Mme Geoffrin dans le personnage d'une femme auteur, il fallait quelque bonne volonté. Profitant de ses relations avec M. de Sartine, Mme Geoffrin fit, par la suite, interdire deux autres pièces du même auteur : *le Satirique* et *l'Homme dangereux*. C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle les ennemis de la tyrannie comprenaient les rapports de la littérature et de la police. — Aussi bien y aurait-il de l'injustice à reprocher à Mme Geoffrin l'intolérance de ses amis, puisque, elle-même, elle eut à en souffrir et qu'elle faillit en être la victime.

C'est à quoi se réduit en effet la « royauté » de Mme Geoffrin. Étrange royaume où la souveraine est prisonnière ! Sans doute le fameux : « Voilà qui est bien, » empêche les propos d'être trop libres,

les opinions d'être trop tranchées et les théories de s'étaler avec trop d'insistance ; mais c'est en cela seulement et de cette façon tout extérieure que Mme Geoffrin gouverne les conversations auxquelles elle assiste et dont au demeurant le sens et la portée lui échappent. A peine serait-il exagéré de soutenir qu'elle ne comprit rien à ce qui se disait chez elle. C'est que tout de même elle manquait un peu trop de préparation. Elle ne se douta jamais qu'on forgeât sous ses yeux et avec ses deniers une machîne de guerre contre tout ce qu'elle respectait. Elle ne soupçonna pas à quelle œuvre travaillaient les habitués de son salon. C'est qu'elle ne les avait pas choisis : elle les avait recueillis par voie de succession; après quoi, l'héritage s'était développé entre ses mains; peu à peu tous étaient venus, l'un amenant l'autre. Nous assistons alors à ce spectacle, qui n'est pas unique, mais qui est toujours curieux, d'une maîtresse de maison n'ayant pas une idée en commun avec les gens qu'elle reçoit. A défaut d'idées, et si l'on trouve le mot trop fort, Mme Geoffrin a des habitudes d'esprit qu'elle doit à ses origines, à son éducation, au premier milieu où elle a vécu : elle tient pour l'ordre, la paix, la tradition, l'autorité. Autant dire que sur tous les points essentiels elle est en opposition avec ses amis; donc elle cédera sur tous les points et battra en retraite devant « son monde ». Elle ne sait que

trop combien il est ombrageux et elle s'ingénie à des compromis pour ménager sa susceptibilité : « Pour être bien avec le ciel sans être mal avec son monde, elle s'était fait une espèce de dévotion clandestine : elle allait à la messe comme on va en bonne fortune ; elle avait un appartement dans un couvent de religieuses et une tribune à l'église des Capucins, mais avec autant de mystère que les femmes galantes de ce temps-là avaient des petites maisons[1]. » Si encore les philosophes avaient voilé de quelques formes leur mainmise et prise de possession ! Mais il faudrait ne pas les connaître. Ils disent « nos dîners » ; même, sur la fin, ce fut Mlle de Lespinasse qui dressa la liste des conviés, décidant qui on admettrait, qui on écarterait. Ce sont proprement les hôtes s'installant au lieu et place des gens de la maison, parlant en maîtres, et faisant la loi comme c'est l'usage en pays conquis.

Cette situation éclata dans les derniers temps de la vie de Mme Geoffrin et donna lieu à des scènes d'un comique révoltant. Sans être dévote, Mme Geoffrin mettait tout au moins au nombre des bienséances la soumission aux règles de l'Église. Elle avait fait confesser Fontenelle et Mairan ; elle entendait mourir de la même façon convenable ; ou peut-être les approches de la fin avaient-elles ravivé dans son

1. Marmontel.

âme des souvenirs de l'ancienne piété. Elle avait suivi les exercices du jubilé de 1776; elle prit froid dans l'église, et fut frappée au retour d'une attaque de paralysie à la suite de laquelle elle se remit à peu près et vécut encore une année. Ce n'était plus l'heure des dîners de philosophes; le temps était venu où des convives doivent s'effacer devant des parents, devant une fille. La fille de Mme Geoffrin a été terriblement calomniée, on devine par qui. Aussi faut-il savoir beaucoup de gré à M. de Ségur d'avoir remis en son jour cette figure de femme honnête et frivole à la mode du siècle dernier. Mme de la Ferté-Imbault s'installa dans la chambre de sa mère : elle y vit arriver d'Alembert et ses amis que l'accident de Mme Geoffrin avait mis en veine de propos contre la religion. Congédié une première fois, d'Alembert revint, ayant promis d'être décent. C'était pour ne plus bouger et garder la malade à vue. Il fallut le mettre à la porte. Il essaya de rentrer de force : on dut lui barrer le passage. De s'être assis à la table d'une maîtresse de maison et d'avoir puisé dans sa bourse, cela ne vous confère pas le droit d'assiéger son chevet de malade. C'est ce qu'on ne put jamais faire comprendre à ce mathématicien. Il lui sembla, au contraire, qu'on avait indignement porté atteinte aux plus sacrés de ses droits. Il fit retentir l'air de ses protestations. Tantôt il s'apitoyait avec un pathétique de mélo-

drame sur « cette femme mourante qui laissait vainement échapper des plaintes de l'avoir perdu »; ce qui d'ailleurs était tout à fait contraire à la vérité, Mme Geoffrin ayant pleinement approuvé la conduite de sa fille. Tantôt il se répandait en injures : « Mme de la Ferté-Imbault, *vendue* à la cabale dévote dont elle est la *servante*, a trouvé moyen d'écarter d'auprès de sa mère tous ses anciens et meilleurs amis, à commencer par moi. Elle m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne vaut pas celles du roi de Prusse, mais qui est une pièce rare pour l'*insolence* et la *bêtise*. » On reconnaît ce vocabulaire. Ce fut dans tout le parti un *tolle* contre cette « vilaine fille », ainsi que l'appelait le vénérable Turgot. Et le tapage que menèrent les philosophes prouva bien que la maison leur appartenait.

Au lendemain de la mort de Mme Geoffrin, les gens de lettres négligèrent pour la plupart d'assister au convoi de celle chez qui on ne dînait plus ; mais ils eurent soin d'arranger une réputation qui importait à la leur. Le reproche de pédantisme se murmurait : on l'étouffa sous la clameur des admirations. Morellet, Thomas, d'Alembert composèrent des oraisons funèbres. Ces trois panégyriques, auxquels il faut joindre celui que rédigea Marmontel au cours de ses *Mémoires*, sont restés la source de l'histoire de Mme Geoffrin. L article de Sainte-Beuve est écrit avec leurs expressions.

D'autres ont copié l'article de Sainte-Beuve. L'opinion s'est établie fortement, et l'on s'est fait un devoir d'appliquer dans une même matière deux poids et deux mesures. Si les grandes dames du XVIIe siècle accueillent chez elles des littérateurs, quand il y a quelque nouveauté à cela et quelque mérite, ce sont des précieuses et d'insupportables pédantes; mais si les bourgeoises du XVIIIe, dans une pensée d'ambition, installent chez elles une académie, ce sont des mères de l'Église et il faut célébrer leur culte sur les autels de l'esprit humain. Si Chrysale s'emporte contre les femmes qui s'occupent d'astronomie, c'est un interprète du bon sens; mais si M. Geoffrin désapprouve les femmes qui patronnent la philosophie, c'est un sot. Si Philaminte réclame contre la grossièreté du langage, Philaminte est une prude; mais elle mérite d'être louée si elle fait servir le bon ton de sa maison aux intérêts de l'Encyclopédie. Si Molière attaque la marquise de Rambouillet, il est un représentant de la tradition française; mais si Palissot raille Mme Geoffrin, c'est un calomniateur qu'il faut accabler de tous les mépris et mettre dans l'impossibilité de nuire... Il en sera ainsi tant que nous nous bornerons à souscrire aux opinions que les écrivains du dernier siècle nous ont livrées toutes faites. Mais pour peu qu'on y veuille regarder, c'est merveille comme on voit se dissiper le pres-

tige de tant de fanfaronnades. Ainsi pour ce salon tant vanté. De loin il semblait que ce fût un royaume : de près ce n'est qu'un bureau d'esprit, — ouvrant sur un bureau de bienfaisance.

15 juin 1897.

LE MARIAGE DE MADAME ROLAND

Il a été beaucoup question de Mme Roland dans ces derniers temps, et nous avons une fois de plus assisté au sourd travail de la légende faisant effort contre l'histoire. Maintenant que le livret d'opéra de MM. Bergerat et de Sainte-Croix a quitté l'affiche de la Comédie-Française, et que nous n'avons plus sous les yeux les grâces mièvres de la charmante et touchante Mme Barretta, le moment est bon pour rétablir en face de l'image conventionnelle et romanesque, le portrait véritable. L'occasion nous en est fournie par la publication que vient de faire M. Join-Lambert sous ce titre : *le Mariage de Madame Roland* [1]. Ce sont cent douze lettres échangées entre Marie Phlipon et Roland pendant les trois années où se prépara, se défit et se renoua, au milieu de toutes sortes d'incidents et de péripéties, le projet de leur union. Elles sont du plus haut intérêt. Elles nous renseignent d'abord élo-

1. *Le mariage de Madame Roland.* Trois années de correspondance amoureuse (1777-1780), publié avec une introduction et des notes, par A. Join-Lambert. 1 vol. in-8 (Plon).

quemment et abondamment sur l'état d'une âme héroïque, lyrique et romantique à la veille de la Révolution. Elles nous font ensuite pénétrer dans l'intimité de deux personnages dont nous voyons au jour le jour se modifier les sentiments et se dessiner la physionomie morale. Enfin elles prouvent une fois de plus avec quelle réserve il faut se servir du témoignage que les auteurs de Mémoires apportent dans leur propre cause. Lorsque nous revoyons à distance les événements qui ont fait date dans notre passé, nous les apercevons à travers les conséquences qu'ils ont développées dans le temps, et nous les modifions à notre insu en projetant sur eux l'éclairage de l'heure présente. Ainsi en a-t-il été pour Mme Roland. Lorsque la prisonnière de l'Abbaye écrit ses *Mémoires*, après douze années de vie conjugale et de désenchantement, tout entière à la passion brûlante qu'un autre lui inspire, ses dispositions actuelles à l'égard de son mari l'abusent sur celles qu'elle eut jadis, et elle croit en toute sincérité qu'elle n'a pas varié dans ses sentiments. Il lui semble avoir accepté, avec résignation et presque malgré elle, par raison, par esprit de renoncement et pour céder à de pressantes sollicitations, un mariage qu'elle n'avait pas souhaité, d'où elle n'espérait pas de bonheur pour elle et où elle se sacrifiait.

C'est le contraire qui est vrai. Ce mariage auquel

Roland n'avait pas songé d'abord, dont il ne se soucia jamais, auquel il essaya de se soustraire, dont il tenta vainement de rompre le projet, c'est elle qui l'a voulu, avec décision, avec continuité, avec âpreté. Ç'a été le triomphe d'une volonté de femme impétueuse et énergique sur la nature indécise et fuyante d'un pauvre homme.

Lorsque s'engage la correspondance, Roland a quarante-trois ans, Marie Phlipon en a vingt-trois. Ce qu'elle était à cette époque, où son caractère est entièrement formé, où ses idées sur les hommes et sur les choses sont nettement arrêtées, nous le savons par un témoignage dont la valeur est indiscutable : ce sont les lettres qu'elle adresse à ses amies de couvent, Sophie et Henriette Cannet. Rien n'y manque de ce que nous avons intérêt à connaître. Mlle Phlipon s'y exprime sur tous sujets avec une absolue franchise, avec le seul désir de s'expliquer elle-même et de se faire voir sous son vrai jour. Cela fait le prix de ces lettres. Elles sont un document d'espèce unique. Car il ne manque pas, dans notre littérature, de correspondances féminines; nous avons des lettres de femmes et des lettres de filles : nous n'avons presque pas de lettres de jeunes filles. Les lettres aux demoiselles Cannet ne sont pas sans doute les lettres de la jeune fille suivant le type convenu de l'ingénue de théâtre. Elles n'en sont que plus curieuses. Comment

vivait en cette fin du XVIIIe siècle une petite bourgeoise, fille d'un graveur de la rue de la Lanterne, comment elle partageait son temps entre la lecture et les soins du ménage, l'étude de la musique et de la peinture, les visites aux grands-parents, les promenades aux environs de Paris, les réunions où elle était invitée à pincer de la guitare, quel travail se faisait dans son esprit sous l'influence des scènes d'intérieur dont elle était le témoin et sous l'action des idées qu'elle trouvait dans les livres, ces lettres nous en instruisent avec la plus minutieuse précision. A travers ces confidences, et suivant les retouches du temps, la physionomie de la jeune fille se dégage, pour s'enlever enfin en traits vigoureusement accusés et en plein relief.

Ce qui frappe chez Marie Phlipon, c'est le débordement de l'activité intellectuelle, et ce sont les exigences de la vie cérébrale. Elle constate en elle cette « imagination vorace à laquelle il faut continuellement des aliments, et des aliments forts et substantiels ». Cette activité d'âme, quand elle reste sans emploi, devient pour elle un tourment et une souffrance. C'est elle qui la porte à raisonner et à écrire, qui lui fait, sous l'action du bouillonnement intérieur, un besoin de s'épancher en « conférences vocales » et dissertations épistolaires. De là sa passion pour la lecture et aussi l'empire que certaines lectures ont exercé sur son esprit. Laissée

à elle-même, ne trouvant auprès d'elle ni direction ni surveillance, elle lit au hasard tout ce qui lui tombe sous la main, n'opérant d'autre choix que celui où l'inclinent les tendances de son esprit. Ce qui est frivole, ne parle qu'à l'imagination et au cœur, ne la satisfait pas. Elle déteste les romans. Attirée d'abord vers l'histoire, elle déclare à dix-neuf ans qu'elle en est rassasiée, attendu que c'est toujours la même chose, et que désormais elle connaît suffisamment le monde civil et politique. Elle y préfère les sciences : « Je lis Maupertuis présentement, je suis dans l'astronomie, la physique, la géométrie ; je m'amuse infiniment... » Les ouvrages de morale et de philosophie sont pour elle son gibier en matière de livres. Plutarque, qu'à l'âge de neuf ans elle emportait à l'église en manière de semaine sainte, lui a fait une âme républicaine. Elle goûte les *Essais* et *Télémaque*. Elle s'exprime sur le compte de Voltaire en termes presque méprisants. « Nous l'admirons comme poète, comme homme de goût et d'esprit; mais nous ne lui donnons qu'une autorité très bornée en politique et en philosophie. » En revanche, elle est enthousiaste de Bayle, de Raynal, surtout du « divin » Jean-Jacques dont l'*Héloïse* est son bréviaire. L'esprit du siècle qui pénètre ainsi en elle a peu à peu désagrégé ses croyances religieuses et ne lui a laissé, à la place d'une piété d'abord fervente, qu'une vague

aspiration vers un Être suprême et un Rémunérateur. Tel est l'état où son intelligence est parvenue, tel le point de vue où elle s'est définitivement placée : elle entend, si on discute avec elle, que ce soit « de philosophe à philosophe ».

Cette éducation qu'elle s'est donnée à elle-même, où elle s'est fortifiée dans la solitude, a pour effet de rendre la fille du graveur Phlipon tout à fait étrangère au milieu où la destinée l'a fait naître. Elle a l'impression que les gens qui l'entourent, n'ayant pas les mêmes habitudes d'esprit, ne peuvent la comprendre et sont indignes d'elle. Ce sentiment devient plus douloureux à proportion que son intelligence se développe et du jour surtout où la tendresse de sa mère vient à lui manquer. Désormais elle ne cesse de se plaindre de la médiocrité de ceux qui composent son cercle habituel; elle exhale le mépris que lui inspirent ces êtres gauches et « dégoûtants » dont l'esprit est si court et si tortu que c'est une pitié. « O la cruelle chose que d'avoir affaire à des bêtes ! » Ces continuels froissements et ces mille dégoûts de la vie journalière la ramènent à une idée, toujours la même, celle de sa propre supériorité. Elle en conçoit un amour-propre qu'elle avoue bravement, un orgueil dont elle sent en elle une si forte dose qu'il la met en garde contre les mesquineries de la vanité. Viennent maintenant, pour faire saigner cet orgueil, telles

humiliations dont plus tard les années n'auront pas adouci le cuisant souvenir : une visite chez une grande dame aux airs protecteurs, un dîner où les dames Phlipon mangent à l'office, un séjour à Versailles où la lectrice de Plutarque a la révélation du « luxe asiatique de nos rois ». Il n'en faut pas tant pour faire comprendre que la jeune fille ait subi comme une torture l'humilité de sa condition.

Mais le moyen d'échapper à cette condition ? Le moyen d'échapper à son temps et à son sexe ? Pourquoi n'est-elle pas née Spartiate ou Romaine ? Ou pourquoi n'est-elle pas un homme ? Ah ! sans doute, si les âmes étaient préexistantes aux corps et qu'il leur fût permis de choisir celui qu'elles voudraient habiter, elle n'aurait pas « adopté un sexe faible et inepte ». Elle a de bonne heure réfléchi sur le rang que les femmes doivent occuper dans l'ordre de la nature et de la société. Et si elle les croit « susceptibles de ces fortes impressions qui font la grandeur d'âme et l'héroïsme et que d'ailleurs nous remarquons dans plusieurs d'elles illustrées par l'histoire », elle se rend compte néanmoins qu'elles sont réduites la plupart du temps à l'effacement et à l'inutilité. C'est ce qui la désespère. Elle sent en elle un trésor de facultés sans emploi. « Je suis comme ces animaux de la brûlante Afrique transportés dans nos ménageries... Mon esprit et mon cœur trouvent de toutes parts les entraves de l'opi-

nion, les fers des préjugés, et toute ma force s'épuise à secouer vainement mes chaînes. » Ses désirs s'avivent de toute l'intensité de ses regrets, ses rêves s'élargissent à l'infini jusqu'au souhait de travailler au bien public, d'amener le triomphe de la liberté, d'embrasser l'humanité tout entière dans un amour qui ne connaît plus les frontières des peuples : « Alexandre souhaitait d'autres mondes pour les conquérir, j'en souhaiterais d'autres pour les aimer. » Elle étouffe. Dans la certitude de son impuissance, le sentiment de la contrainte qui pèse sur elle et refoule dans son âme un flot de désirs sans issue y entretient la continuelle exaltation de l'esprit.

Cette ardeur intellectuelle ne se compense pas, comme il arrive, par quelque froideur physique. Sur ce chapitre comme sur tous les autres, Mlle Phlipon nous renseigne avec la complaisance dont elle est coutumière et avec une impudeur qui est le signe de l'époque. Elle parle à maintes reprises de la vigueur de sa constitution, des révoltes de son tempérament, du trouble de ses sens, de la fermentation qui travaille tout son être sous l'haleine tiède du printemps, de ses yeux gros et battus qui la trahissent, de certains airs de langueur qui sentent la privation, et enfin de ce que la sagesse peut à son âge avoir d'austère et de pénible. Au surplus elle n'ignore rien et n'a garde de se donner pour une Agnès. Nous savons par certaine page triste-

ment fameuse des *Mémoires* d'où lui vinrent les premiers avertissements. La littérature du temps a continué de l'éclairer. Elle a tout lu sans révolte, *Faublas*, qu'elle appelle « un joli roman », aussi bien que *Candide*. Elle aborde les sujets les plus scabreux et s'y appesantit avec un cynisme qui n'a d'excuse que dans son inconscience. Elle s'informe s'il est vrai qu'un abbé de dix-neuf ans ait prêté à Raynal le secours de sa plume pour les descriptions voluptueuses de son livre; elle médite sur l'impuissance des indigènes d'Amérique et les drogues que leur donnent leurs femmes à l'effet de remédier à l'indolence de la nature; elle plaisante sur certain accident arrivé à son père. Cette grande fille a des hardiesses qui nous choqueraient chez une femme. Mais aussi elle a trop d'orgueil, une volonté trop maîtresse d'elle-même pour avoir rien à craindre des suggestions de l'instinct et de la surprise des sens. Plus tard Mme Roland saura rester fidèle à un mari vieux et malade, et détourner vers l'activité politique des réserves de force qui avaient besoin de se dépenser.

Nous pouvons comprendre maintenant quelle conception Marie Phlipon se fait du mariage, et ce qu'elle en attend. Elle y a réfléchi de longue date, elle a pesé toutes les chances, elle a son opinion faite. Elle ne songe guère à poursuivre on ne sait quel idéal romanesque et à satisfaire des rêveries de

petite fille : elle se soucie du prince charmant tout juste autant que s'il n'existait pas. Elle se juge peu accessible à l'amour et incline à croire que l'amour est une invention des poètes. Elle en disserte à l'occasion avec un appareil logique et géométrique; ce qui prouverait assez bien qu'elle l'ignore. Une amitié délicate, fondée sur une conformité d'idées, c'est tout ce qu'elle souhaite. Et je ne nie pas que cette intimité intellectuelle ne puisse avoir son charme; c'est tout de même un peu sec. On s'étonne en lisant ce programme de jeune fille qu'elle ait si complètement oublié d'y inscrire la tendresse. De même, il serait injuste de dire qu'elle n'aspire pas à la maternité, mais c'est à condition d'être Cornélie, mère des Gracques. L'amour maternel lui apparaît sous le couvert d'une citation latine. A ce propos nous sommes bien obligés de nous souvenir qu'elle en voulut toujours à sa fille de n'avoir pas été une enfant de génie. « J'ai une fille aimable, dira-t-elle, mais que la nature a faite froide et indolente... jamais son âme stagnante et son esprit sans ressort ne donneront à mon cœur les douces jouissances qu'il s'était promises.» Aussi n'est-ce pas sans appréhension que Mlle Phlipon envisage la nécessité de faire son choix. Elle se rend compte qu'elle a peu de chances de rencontrer un candidat digne de sa main. Si en effet elle est prête à passer sur les avantages extérieurs, sur l'âge,

même sur l'argent, il est d'autres points sur lesquels elle est résolue à ne pas faire de concessions. L'homme qu'elle épousera sera jeune ou vieux, blond, brun ou chauve, mais il sera de bonne naissance, bien élevé, instruit, il aura une position qui se puisse avouer; or les épouseurs de cette espèce n'épousent guère les « filles d'artiste », surtout quand l'artiste se trouve n'être qu'un artisan. Mlle Phlipon ne se fait à cet égard aucune illusion. « La médiocrité de mon bien ne permet pas d'étendre loin mes prétentions qui se trouvent renfermées dans une classe où vraisemblablement elles ne trouveront pas qui puisse les remplir. » C'est le célibat probable : il ne lui fait pas peur.

Et voilà pourquoi Mlle Phlipon est encore fille, quoique les occasions ne lui aient pas manqué! Car Roland n'est pas le premier qui ait demandé sa main. Il est, — sauf omissions, — le dix-neuvième. Dix-neuf! c'est un chiffre, et qui autorisera plus tard Mme Roland à s'égayer de la « levée en masse » de ses prétendants. Elle s'amuse à les voir défiler devant elle en rangs serrés et à en faire le dénombrement. En tête s'avancent quelques comparses et fantoches qui forment une sorte d'avant-garde grotesque : Mignard, le maître de guitare, colosse aux mains velues, qui se donnait pour un « noble de Malaga, que des malheurs avaient obligé de faire ressource de son savoir en musique »; Mozon, le maître de danse,

qui, devenu veuf, songeant à prendre cabriolet et s'étant fait extirper une loupe qu'il avait à la joue gauche, se trouva bon pour se mettre sur les rangs; le boucher du quartier qui fait sa cour en envoyant les meilleurs morceaux de sa compétence; un capitaine de cipayes, Demontchéry, qu'on pria d'aller préalablement faire fortune aux Indes. Quand il revint, sept ans après, sa fortune n'était pas faite, mais Mlle Phlipon était mariée. D'autres demandes valurent tout au moins d'être discutées. Un M. Morizot de Rozain eut le tort de faire remarquer que son nom se trouvait dans le nobiliaire de sa province : cela déplut. Ce fut le tour d'un marchand bijoutier, veuf de deux femmes, passant pour avoir toujours bien vécu avec elles, et qui offrait donc des garanties. Il fut éconduit, ainsi que le courtier en diamants qui suivit incontinent. C'est que la fille de Phlipon a pour le commerce un éloignement insurmontable. « Il n'y a guère d'éducation, encore moins de délicatesse dans les hommes de cette classe. Élevés dès la jeunesse chez des maîtres qui ne leur ont appris qu'à travailler, leur âme reçoit peu de culture. Ils n'ont aucune de ces connaissances qui éclairent et forment l'esprit, élèvent les sentiments, adoucissent le caractère, améliorent les mœurs et polissent les manières : tous avantages d'une éducation choisie. » Un médecin du nom de Gardanne fut tout près de réussir; en dépit de sa perruque,

de son air doctoral, de son accent du Midi et de ses redoutables sourcils noirs, il ne tint qu'à lui. Mais il quitta la partie et disparut, laissant la jeune fille très dépitée de l'inconvenance du procédé. Les choses allèrent beaucoup plus loin avec le jeune Pahin de la Blancherie, garçon de bonne famille qui se destinait à la magistrature. On crut tout de bon qu'on l'aimait, on jura d'être à lui ou de n'être à personne. Peu à peu et d'elle-même la désillusion se fit : on s'aperçut qu'il avait moins de mérite qu'on n'avait cru ; on remarqua, ce qui avait échappé, qu'il était petit de taille; on le rencontra au Luxembourg, avec un plumet à son chapeau, et on ne put s'empêcher d'en rire ; on apprit qu'il avait mené concurremment une autre intrigue matrimoniale : ce fut le coup de grâce.

Viennent ensuite, par rang d'inscription : un homme de cinquante ans, refusé pour cause de protestantisme; un greffier des bâtiments, de caractère tranquille, de mœurs rangées, mais d'esprit borné ; un veuf avec enfant. Un marchand épicier fut repoussé avec indignation. Passe encore pour le commerce en gros ; mais que dire du commerce au détail? « Plus il est détaillé, plus il resserre les vues de l'esprit, plus il suppose une âme étroite. » Un jeune homme de vingt-quatre ans, fils unique, ayant de la fortune, ne fut pas même pris en considération : « Ce n'est qu'un joli enfant qui a tou-

jours vécu sous les ailes de sa mère. » M. de Sévelinges, veuf, cinquante ans, receveur en province fit une proposition qui ne déplut pas : celle d'un mariage blanc. Nouvelle présentation : celle d'un gros garçon réjoui, qui a bon cœur, bon estomac, ferait « une bonne pâte de mari », et n'a contre lui que son nom. Mais en vérité on ne s'appelle pas M. Coquin ! Un officier n'est pas mieux reçu : Mlle Phlipon n'aime pas les militaires. Elle leur reproche d'être ignorants et fats, de ne savoir que chasser, faire l'exercice et boire. Sa dernière conquête est celle d'un homme qui l'a rencontrée dans la rue : « Avec un peu de bonne volonté je devenais limonadière et je m'établissais glorieusement dans un café. » Si on eût représenté dans un tableau ces prétendants, chacun avec les attributs de sa profession, Mlle Phlipon est d'avis que cela eût fait un assemblage divertissant par la bigarrure. — Mais en outre la diversité de l'accueil fait à chaque prétendant ne laisse pas d'être instructive. Mlle Phlipon, écarte sans examen et discussion de leurs titres, ceux qui sont suspects d'appartenir au commerce ou à l'armée; elle encourage le médecin; son cœur s'émeut pour le magistrat. Son rêve est celui qui encore aujourd'hui n'a pas cessé de hanter la cervelle de nos petites bourgeoises : elles veulent un mari qui ait une « carrière libérale » ; elles ne se marieront pas, ou elles épouseront un *homme distingué*.

L'homme distingué se présenta sous les traits de M. Roland. Il n'était pas jeune, il n'était pas beau, il n'était pas séduisant, il n'avait pas un caractère aimable : négligé dans sa mise au point d'en être presque malpropre, emprunté dans ses manières, l'allure raide, la parole rude, il n'avait en lui rien de plaisant. Mais il s'appelait de la Platière. Il était d'une famille « née dans l'opulence ». Inspecteur des manufactures à Amiens, il était une manière de personnage. Il avait voyagé, il avait de la lecture, on pouvait causer. L'ami des demoiselles Cannet fut bien accueilli et, quand on se fut habitué à la disgrâce de son extérieur, reçu avec plaisir. Pour lui, bientôt conquis, il revint, il s'attarda, il se familiarisa ; même il poussa la familiarité jusqu'au point où elle cesse d'être une honnête familiarité. Si invraisemblable que le fait puisse paraître, il est certain. Une scène eut lieu qui nous étonne, moins parce qu'elle dément la réputation d'austérité de M. Roland, que parce que nous sommes peu habitués à l'imaginer dans le rôle de séducteur. Il est pourtant impossible de se tromper à certains passages tout à fait significatifs. Au lendemain de l'incident, la jeune fille se plaint de l'inquiétude où on l'a jetée. « Ne me faites pas penser que le trouble, la crainte et les dangers sont presque inséparables de l'amitié la plus sainte contractée entre les femmes et ceux de votre sexe...

Il me semble que l'amitié n'est pas si ardente dans ses caresses. » Elle revient ailleurs sur le même souvenir : « Ce premier et très doux baiser impétueusement ravi me fit un mal affreux. La répétition de ce délit trop faiblement évitée augmentait mon agitation et mes regrets. » Pour ce qui est de Roland, il n'est pas trop rassuré sur la façon dont on aura pris son incartade, attend avec impatience la lettre de pardon, s'empresse de répondre pour plaider sa cause et « justifier son délire ». L'honnête, le digne, le vertueux Roland a tenté de séduire Mlle Phlipon. Il a voulu faire d'elle non pas sa femme, mais sa maîtresse.—Ce n'était pas le compte de la jeune fille. Elle s'expliqua très catégoriquement : « Monsieur, je puis être la victime du sentiment, mais je ne serai jamais le jouet de personne... » On ne l'aurait qu'en justes noces ; il fallait épouser. Roland était encore sous le coup d'une émotion qui paraît avoir été vive. Il se posa en prétendant.

C'est alors que s'engage la correspondance, avec un caractère d'intimité dont témoigne assez l'emploi du tutoiement. D'ailleurs les lettres des deux futurs époux ne se ressemblent guère, et manifestent de la façon la plus éclatante la différence des sentiments avec lesquels l'un et l'autre envisagent le projet d'union. Marie Phlipon l'a adopté d'enthousiasme, et à mesure qu'elle y songe, elle s'y

attache avec plus de ferveur. Elle y trouve de quoi satisfaire tous ses vœux. C'est pour elle un moyen de se soustraire à un milieu qui lui devient chaque jour plus odieux, d'échapper aux tristesses d'un intérieur où s'installent maintenant la tristesse et la gêne, depuis que Phlipon, égayant son veuvage, s'est mis à chercher au dehors des distractions coûteuses. Et n'éprouve-t-elle pas pour Roland cette amitié passionnée qui lui semble pouvoir très bien jouer le personnage de l'amour? Aussi est-elle persuadée que leurs destinées ne peuvent plus être séparées, et elle répète sous toutes les formes et sur tous les tons que le sort en est jeté, qu'ils « doivent » être heureux l'un par l'autre. Il faut qu'ils s'épousent ou qu'ils meurent. Roland ou la mort!

Roland semble beaucoup moins convaincu. Depuis que la première émotion est calmée, des réflexions lui viennent en foule, qui le font repentir d'une impétuosité et promptitude à s'engager où il a peine à se reconnaître. Il se représente avec force les inconvénients d'une mésalliance, et, tout effrayé déjà d'avoir quelque jour à faire part aux siens d'un mariage tellement en dehors des convenances sociales, il insiste pour que le projet soit tenu secret, entouré d'un mystère impénétrable. Il se fiance, comme on conspire. D'autre part, et à mesure qu'il connaît mieux Mlle Phlipon, il conçoit des craintes. Il redoute cette nature impérieuse, cette imagination

dévorante, cette sensibilité exaltée, cette manie de se créer des tourments, ce besoin d'agitation, ce déchaînement de passion et d'éloquence. « Je t'avoue que je ne saurais me livrer aux extrêmes avec la même rapidité; d'autant plus que tu accompagnes tout cela d'amples dissertations sur la cause et les effets, les moyens et les résultats, le vraisemblable et le certain, le bien et le mal, le bon et le mauvais, le joli et le laid, le fort et le faible, le chaud et le froid, le grand et le petit, etc., etc., etc., etc., et de périodes non seulement carrées, mais à toutes faces, de rondes, de pointues, de longues et de brèves. » Il lui reproche en outre des détails de conduite, un art de prolonger des situations délicates, un manque de tact et de discrétion dans cette correspondance qu'elle a continué d'entretenir avec Sévelinges, enfin et surtout un excès d'indulgence pour certain « jeune homme » dont la présence lui paraît des plus fâcheuses. Ce « jeune homme », qui n'est pas autrement désigné dans les lettres, était l'apprenti de Phlipon. Sensible et « fougueux à l'excès », il s'était amouraché de la fille de son patron, la poursuivait de ses assiduités, faisait éclater sa passion en des scènes répétées et violentes dont il est vrai que l'échevèlement ne déplaisait pas à l'imagination romantique de la jeune fille, menaçait tantôt de se tuer et tantôt de tuer Roland. Cette perspective ne sourit guère à Ro-

land : « Je ne pense pas sans quelque horreur au dessein prémédité d'un assassinat; et je ne trouverais point du tout agréable de me voir gourmander par cette crainte. » Il songea à prévenir la police... Il songeait surtout aux moyens d'amener une rupture.

Il s'y prit avec maladresse et timidité, comme il faisait en toute circonstance. Il n'avait pas encore fait la demande officielle. Il adressa à Phlipon une lettre étrange par l'obscurité et le laconisme, et destinée de toute évidence à provoquer une réponse dont il pût se montrer offensé. Afin de mieux dissimuler sa retraite, il s'abrite derrière une excuse ingénieuse et inattendue. Il s'avise qu'il n'a pas le consentement de ses parents et s'attendrit en songeant qu'il pourrait leur faire de la peine. « Je dois à l'inquiète sensibilité et aux soins affectueux qu'ils ont pris de moi dans ma dernière maladie, je leur dois d'exister; et cette nouvelle vie, tout autre que celle que je tenais du hasard, qu'ils n'ont cessé d'orner de ce triomphe qu'un cœur qui sert l'humanité goûte dans le succès de ses soins, cette nouvelle vie, ne leur en dois-je pas aussi quelque compte? Identifié à eux par la nature, plus encore par les bienfaits, aliénerai-je leur cœur où je réside? et disposerai-je d'une partie d'eux-mêmes sans leur participation? » L'embarras de la phrase décèle une pensée qui malgré tout a honte d'elle-

même, et le pompeux de la phraséologie cache mal la platitude du sentiment. Tout cela est pitoyable.

Mais Roland est de ces timides incapables de prendre parti et de rien faire qu'à demi. Comme il s'est laissé engager presque à son insu, il ne sait pas se dégager entièrement. Il continue, quoique de la plus mauvaise grâce du monde, à entretenir la correspondance. Il écoute les plaintes de l'abandonnée. Il reçoit la confidence des sentiments tumultueux par où elle passe, tantôt pénétrée d'une sombre tristesse et tantôt « rugissant de douleur ». Cette idée qu'il faille renoncer définitivement à un projet où elle avait enfermé tous ses rêves d'avenir, c'est une idée qui ne peut s'installer dans son esprit. « Je ne puis cesser d'être ton amie qu'en cessant d'exister! Tu voudrais fuir, cruel! Eh! quoi que tu fasses ou deviennes, mon souvenir ne peut plus t'abandonner. Va, abandonne tes occupations, cours respirer un air étranger, renferme ton être au milieu des tiens, c'est toujours dans mon suffrage et dans mon cœur que restera le principe de ton repos. » Attachée à celui qu'elle s'est habituée à considérer comme lui appartenant, elle le poursuit des protestations d'une tendresse qui ne veut pas lâcher prise et à laquelle il n'arrive pas à échapper. Il se défend, il récrimine, il gémit, il épilogue, il ergote. La situation menaçait de s'éterniser. Un coup de théâtre vint brusquer le dénouement.

Dans les premiers jours de décembre 1779, Marie Phlipon se retire chez les Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, au faubourg Saint-Marcel. Ce fut la manœuvre décisive. La scène, le dialogue, l'attitude des personnages, tout est changé. Coupant court aux récriminations, Ariane se résigne. « Quelques larmes ont mouillé mes paupières, sans descendre plus loin ; j'ai perdu la faculté d'en répandre. Je parle et j'agis comme un automate monté pour ces fonctions; je porte sur moi, dans mes alentours et sur tout, un regard morne et tranquille; je ne vois rien qui mérite de m'intéresser vivement. Mon âme est flétrie, fermée; je ne daigne pas même haïr la vie : je ne sens plus rien. » Elle fait mieux : elle conseille à son ami de contracter un autre mariage : elle accepte qu'il soit heureux loin d'elle et sans elle. Même changement dans le ton des lettres de Roland. Il est très impressionné par ces démonstrations de grande lassitude et d'universel « plus ne m'est rien». D'ailleurs il est lui-même en proie à un chagrin noir qui le mine et le tue. Depuis le temps de la rupture, il n'a pas trouvé le calme qu'il espérait et n'a pas repris possession de soi. Au contraire, il se sent tout désemparé. Il ne fait plus rien. Sa besogne n'avance pas. Il est mécontent de tout et prend la vie en dégoût. « Si cela dure, je jetterai le manche après la cognée et je me retirerai loin

de ces farouches humains qui ne caressent que pour mordre et qui finissent par empoisonner. » Ainsi s'exprime son dépit avec une outrance qui prête à rire. Il n'est pas jusqu'à sa santé qui ne soit en train de se délabrer : « Tes lettres m'ont trouvé dans la situation que je t'ai peinte, augmentée d'une révolution de bile telle que je n'en ai jamais éprouvée, puisque je l'ai vomie toute pure, sans avoir rien pris pour cela... J'ai le dévoiement, je digère fort mal, je suis très jaune... » Telle est la posture, digne du comique de Molière, où nous apparaît ce héros d'un drame d'amour. Sans s'en apercevoir, Roland s'est laissé pénétrer par l'ascendant de Marie Phlipon. L'âme de celle-ci est devenue son âme et le principe de sa vie. Il ne s'appartient plus et il faut, quoi qu'il en ait, qu'il subisse la domination d'une volonté supérieure. Il revoit la jeune fille à la grille du couvent. Il retrouve son émotion de jadis. Il n'essaie plus de résister à sa destinée.

Marie Phlipon est devenue la femme de Roland. Nous n'avons pas à la suivre dans sa situation nouvelle. Il nous suffit que, dans les préliminaires de ce mariage, l'annonce de ses dernières conséquences soit déjà inscrite en caractères lisibles. Si plus tard la nature se venge et réclame pour ses droits méconnus, Mme Roland n'aura donc à s'en prendre qu'à elle-même de déceptions auxquelles elle s'est

exposée volontairement. Si quelque jour la médiocrité intellectuelle de son mari lui apparaît dans une évidence cruelle, c'est à elle seule qu'elle devra reprocher les illusions qu'elle s'est forgées jadis en se tenant serré sur les yeux un bandeau qui n'était pas celui de l'amour. Les lettres de Roland le peignent au vif : sa conduite, son langage, ses tergiversations, ses récriminations, ses terreurs et ses pleurnicheries ne laissent aucun doute sur le personnage : c'est un pleutre. Marie Phlipon n'a rien voulu voir, et véritablement elle n'a rien vu. Elle a subi le prestige du nom, de l'éducation, du rang. Elle a été aveuglée par ses propres désirs, éblouie par les perspectives qui s'ouvraient devant elle. Dans les longues et pénibles négociations que raconte sa correspondance, un double sentiment se fait jour : la haine de la condition où elle est née, l'ambition de s'élever à une classe sociale supérieure. Par là encore s'explique le rôle politique qu'elle va jouer et se limite la part qu'elle prendra dans le mouvement révolutionnaire. Elle salue avec l'explosion d'une joie faite de rancunes longuement accumulées et de haines qui trouvent enfin à se satisfaire, cette Révolution qui venge son orgueil et supprime d'un coup tout ce qui est au-dessus d'elle. A vingt ans, au lendemain d'un séjour à Versailles, elle se montrait effrayée elle-même des colères qu'elle découvrait au fond de son cœur, et du mal

qu'elle pourrait faire à l'occasion, si les circonstances lui en donnaient le moyen. « Ce sentiment, dit-elle, se fonde sur la connaissance que j'ai de mon caractère, qui serait très nuisible à moi et à l'État, si j'étais placée à quelque distance du trône. » C'était se bien connaître, et apercevoir dans un éclair d'intuition ses futures violences. Mais un jour viendra où Mme Roland trouvera qu'on est allé assez loin, et qu'il est temps d'arrêter le mouvement : c'est le jour où elle le verra menacer sa propre situation, le rang qu'elle a si chèrement acquis, où elle s'est haussée si péniblement. Cette petite bourgeoise, qui a si furieusement désiré devenir une grande bourgeoise, n'a pas l'instinct plébéien et niveleur. Elle déteste les petites gens, d'esprit, de langage et de mœurs vulgaires, les gens de ce peuple sur les confins duquel sa naissance l'avait placée, et dont elle a si impatiemment supporté le voisinage. Elle ne veut rien niveler, hors ce qui dépasse le niveau où elle est elle-même parvenue. C'est en ce sens qu'elle représente la politique du parti dont elle s'est faite l'Égérie. On s'est demandé maintes fois quelle est la nuance exacte qui sépare les Girondins de leurs adversaires jacobins; et on est tenté de conclure avec leur dernier historien, M. Edmond Biré, que toute la différence a été celle du succès. Il y en a une autre. Dans les révolutions ou dans les transformations

sociales, ceux-là seuls sont tout à fait dangereux, qui n'ont rien à perdre à l'universel bouleversement. On a moins à redouter de ceux qui ont des raisons personnelles pour souhaiter le maintien de la hiérarchie sociale. Les Girondins sont dans ce dernier cas : ils ont des intérêts à ménager, une situation à conserver; de là leur viennent des conseils de modération relative. Ils personnifient les tendances d'une bourgeoisie besoigneuse et ambitieuse, jalouse de s'élever, de passer de l'arrière-plan au premier plan, — de l'atelier du bonhomme Phlipon au salon de Mme Roland.

15 juillet 1896.

LA MARQUISE DE CONDORCET

C'est par les salons que s'est propagée la doctrine philosophique du XVIIIe siècle ; les théories les plus audacieuses, avant de faire leur chemin dans la nation, ont été d'abord essayées et ont pris forme chez une marquise de Lambert et chez une marquise du Deffand, chez les Tencin, chez les Geoffrin, chez les Lespinasse. C'est dans l'élite féminine que les philosophes ont trouvé pour la diffusion de leurs idées les plus précieux auxiliaires. En tout temps, en effet, ce sont les femmes qui lisent le plus, même de livres sérieux ; elles ont le goût des nouveautés ; elles ont un besoin naturel de logique, qui, n'étant contrarié ni par la variété des connaissances, ni par les démentis d'une expérience qu'elles n'ont pas, les pousse à aller jusqu'au bout de leurs idées, et à conformer leur conduite aux principe une fois acceptés. Ainsi en a-t-il été, et les exemples abondent qui témoignent de ce travail accompli par les idées nouvelles en des âmes dociles. Mais il y a dans la philosophie du XVIIIe siècle plus d'un

courant. Il est convenu de dire que, dès l'apparition des livres essentiels de Rousseau, il se fit un brusque changement dans la direction des esprits; l'influence aurait été aussi profonde que le succès fut retentissant; au lendemain de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Émile* toutes les femmes auraient été conquises par l'éloquence de l'écrivain passionné et converties à ses doctrines. Cela surprend, quand on y songe; les idées n'ont pas coutume d'opérer avec cette soudaineté; leur œuvre, d'autant plus sûre, se fait lentement, par insinuation et par infiltration. Parmi les élèves les plus enthousiastes du philosophe genevois, et parmi ses dévotes les plus ferventes, plusieurs restèrent, sans s'en apercevoir, fidèles aux idées qui les avaient pénétrées et qui leur étaient venues de Voltaire, de Condillac, d'Helvétius, des Encyclopédistes. Elles avaient bien pu changer de culte, elles avaient gardé le dogme. La marquise de Condorcet est l'une d'elles. Son cas est instructif, parce qu'il nous fournit, sur la fin du siècle, l'exemple d'un esprit de femme façonné par la pure doctrine de l'Encyclopédie. Par quel chemin cette doctrine est-elle arrivée jusqu'à la jeune fille, à travers quelles influences, quelles lectures, quels milieux? Comment les principes abstraits ont-ils dans la vie réelle déterminé les actes de la femme? Comment enfin la veuve de Condorcet a-t-elle, par sa propagande personnelle, par ses

écrits, par ses relations, contribué à maintenir et fait passer jusqu'à nous une partie de l'héritage du XVIIIe siècle ? Tel est, pour l'histoire même des idées, l'intérêt que présente la biographie d'une femme qui a été jusqu'ici célébrée et vantée plutôt qu'elle n'a été sérieusement étudiée.

A vrai dire ce point de vue n'est pas tout à fait celui auquel se place l'auteur d'un livre nouveau sur *la Marquise de Condorcet, sa famille, son salon, ses amis* [1], M. Antoine Guillois. La femme de Condorcet fut belle ; il n'est qu'une voix parmi les contemporains pour le reconnaître. Et nous, sensibles à l'agrément d'un portrait qu'elle a peint elle-même, charmés par la vivacité de la physionomie, par le pétillement du regard, par la malice et la gaieté du sourire, nous croirions volontiers qu'elle fut surtout jolie. Telle est la séduction de la beauté qu'elle nous enlève la liberté de notre jugement. Victor Cousin s'était fait naguère le champion des belles héroïnes de la Fronde : on en jasa. C'est ainsi que M. Guillois est pour Mme de Condorcet moins un biographe qu'un panégyriste. Un détail, choisi entre plusieurs, fera assez bien ressortir le parti pris d'admiration qui est le sien. M. Guillois s'élève avec force contre certains « pamphlétaires », d'après

1. 1 vol. in-8° (Ollendorff). — Cf. A. Guillois, *le Salon de madame Helvétius*, 1 vol. in-18 (Calmann-Lévy). — F. Picavet, *les Idéologues*, 1 vol. in-8° (Alcan).

qui Mme de Condorcet aurait épousé son mari sans l'aimer, et en le prévenant qu'elle ne l'aimait pas. « Qu'on dise si Condorcet aurait été homme à supporter de pareilles conditions ! » Qu'on le dise! Mais M. Guillois oublie que, dans une étude récente sur le *Salon de Mme Helvétius*, il admettait l'hypothèse des « pamphlétaires » et n'y trouvait rien de désobligeant. « Mlle de Grouchy avait très loyalement prévenu son mari que son cœur n'était pas libre... L'amour, pour ce mari plus âgé qu'elle, ne vint à la jeune femme qu'au bout de deux années; jusque-là elle n'avait été pour lui qu'une fille chérie... Quand la Révolution éclata et qu'elle comprit la place considérable que Condorcet s'était faite dans le monde nouveau, elle s'enthousiasma pour lui, elle l'aima à son tour et, moins d'un an après la prise de la Bastille, elle lui donna une fille [1]. » M. Guillois s'est ravisé depuis; mais alors, la loyauté de l'aveu, l'amour cornélien venant à la suite de l'enthousiasme, et la prise de la Bastille ayant pour conséquence directe une prompte paternité, tout cela lui paraissait admirable. Il n'est que de savoir interpréter les choses. Peu importe d'ailleurs. Ce n'est pas nous qui regretterons que les sentiments chevaleresques n'aient pas cessé de fleurir sur notre terre de France. Il nous suffit qu'on

1. Guillois, *le Salon de Mme Helvétius*, pp. 68 et 69.

ait rassemblé pour nous les matériaux à l'aide desquels il n'est pas impossible de recomposer un portrait plus ressemblant.

L'enfance et la première jeunesse de Sophie de Grouchy s'encadrent dans un intérieur de petite noblesse ; nous y surprenons la vie telle qu'elle était dans beaucoup de familles de l'aristocratie peu aisée, surtout en province, à la veille de la Révolution. C'est un charme d'y pénétrer. On passe la plus grande partie de l'année à la campagne, au château de Villette. Des habitudes simples, une atmosphère de confiance et de tendresse. Un père attentif, une mère pieuse, qui rapportent tout à l'éducation des enfants. C'est la vie patriarcale. Sophie annonce de bonne heure une intelligence remarquable ; elle s'en sert surtout pour aider aux progrès de ses frères dans leurs études ; elle est une sœur dévouée et elle a naturellement le goût de la pédagogie. Elle consacre volontiers aux pratiques de la charité ses heures de récréation ; elle s'en va porter aux pauvres des fagots de bois qu'elle a faits avec sa sœur Charlotte, ou, d'autres fois, de certains pains économiques et nourrissants, confectionnés avec beaucoup de pomme de terre. Elle n'a encore lu, outre les ouvrages classiques, que des livres de piété, *Télémaque* et les *Pensées* de Marc-Aurèle. L'esprit du siècle n'a guère soufflé par là, et ces débuts ne

laissent pas prévoir ce qui suivra. Mais la jeune fille touche à ses vingt ans ; il faut lui assurer une situation pour le cas où elle ne trouverait pas à se marier, car elle n'aura guère de dot, la fortune devant revenir à l'aîné des fils. On l'envoie au chapitre des dames nobles de Neuville pour être chanoinesse. Aussitôt tout change.

Nous connaissons par de nombreux témoignages l'existence qu'on menait dans ces couvents mondains. On y dansait beaucoup. Sophie dansa tant et si bien qu'elle tomba malade. Ce qui rendit son rétablissement difficile, c'est qu'elle joignait à une furie de distractions une furie de travail. C'est un mélange de frivolité et d'occupations sérieuses. Il faut envoyer à Neuville, tantôt des objets de parure, velours noir, boucles, gants en tricot blanc fourré, anneaux d'oreilles faits de perles enfilées dans un fil d'or, ou bottines de peau verte dont c'était alors la mode, et tantôt un volume dont il était question dans le dernier *Mercure*. Sophie, séparée des siens, souffrant de la solitude et se sentant l'âme très vide au milieu de toute cette dissipation, se réfugie dans la lecture. Les livres qu'elle va lire, ce sont ceux qui se trouvent autour d'elle dans toutes les mains ; on a beau ne pas nous en donner la liste, nous indiquerions à coup sûr les principaux. On suivait la mode à Neuville pour les livres, comme pour les bottines et les perles.

Le cas de Sophie de Grouchy n'est pas isolé et les lettres du temps nous renseignent sur cet « état d'âme » voltairien qui fut celui de beaucoup de femmes dans la période même de la plus grande vogue des livres de Rousseau. Une des correspondantes de Bernardin de Saint-Pierre, Mlle Girault, lui écrit en 1769 cette lettre curieuse, tout imprégnée de la philosophie la plus audacieuse du siècle et qui atteste le succès de la campagne entreprise contre les idées de Providence, de libre arbitre, de sanction morale : « Je voudrais bien qu'il me soit possible d'admettre cette Providence que vous supposez actuellement parce que vous en avez besoin. Mais je crains bien que le malheur vous rende faible. Consultez vos sens, les seuls auteurs et à la fois juges de vos idées. Quel témoignage vous rendent-ils de la divinité ? Quel de l'existence de votre âme? En quel lieu fixerez-vous la demeure de l'une ou de l'autre? Ah! mon ami, s'il y avait un Dieu, nous ne pourrions qu'admirer sa grandeur, mais sans l'aimer, ni le craindre, ni lui plaire, ni l'offenser, enchaînés par les lois éternelles et universelles qui gouvernent l'univers. Soumis malgré vous aux impressions des objets et aux modifications produites par toutes les situations et les circonstances de la vie, vous ne pouvez produire un geste, un son, avoir une idée qui ne soient une suite nécessaire de cet enchaînement et de ces rap-

ports. Quelle peine ou quel prix pouvez-vous attendre pour des actions dont la plus indifférente n'aura pas dépendu de vous[1] ? » Il n'y a d'ailleurs, chez cette ennemie de la Providence, ni révolte, ni angoisse; c'est au contraire la sérénité et la gaieté; c'est l'athéisme paisible. De Paris la mode s'est enfoncée dans les provinces. Lorsque l'avocat Linguet est envoyé en exil à Nogent-le-Rotrou, la tendre Mme Buttet lui envoie des lettres où les déclarations philosophiques alternent avec les déclarations amoureuses. Elle vient de lire le *Système de la Nature* et il est aisé de voir qu'elle y a profité. « Les opinions religieuses, écrit-elle, n'ont servi qu'à flétrir l'âme, engourdir l'esprit des humains, affliger les sociétés, dévaster les nations, ensanglanter la terre, et, au nom du ciel, placer l'enfer sur le globe. » Elle appelle Dieu « le produit informe de l'imposture » et compte que les hommes, une fois affranchis de « l'hypothèse Dieu », iront d'une marche ferme dans la voie de l'infini progrès (2). Tel est le jargon du temps; telles sont les idées régnantes, celles dont l'air est saturé, qu'on respire sans s'en apercevoir. Les lettres que la fille du graveur Phlipon adresse à ses amies de pension,

1. Cité par Fernand Maury : *Étude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*, 1 vol. in-8° (Hachette).

2. Cf. Jean Cruppi, *Un avocat journaliste au XVIIIe siècle* : 1 vol. in-16 (Hachette).

les demoiselles Cannet, sont toutes pleines de l'expression des mêmes théories. Elle écrit à la date de 1776: « Je t'assure que pour avoir la foi il ne faut ni connaître les prêtres, ni les entendre; ce Jean-Jacques, qu'ils ont tant décrié, me ramènerait plutôt au christianisme que tout le clergé de l'univers; heureusement j'ai mes principes faits... » Ces principes sont justement ceux que va adopter Sophie de Grouchy, et on peut comprendre maintenant quelle direction sa pensée reçoit de l'air du temps, des lectures, des conversations. Elle aussi, elle fait ses objections à Dieu; elle se plaint du grand nombre des damnés et du petit nombre des élus, ce qui est inconciliable avec l'existence d'un être souverainement bon. Quand elle eut quitté Neuville, on eut beau jeter au feu les livres qu'elle en rapporta: il était trop tard. Un tel changement s'était fait, jusque dans la physionomie de la jeune fille, que sa mère eut peine à la reconnaître.

Mais ce sont les traits essentiels de sa physionomie morale qui, dès cette époque, sont fortement accusés. Ces dix-huit mois passés à réfléchir et prendre conscience de soi ont été décisifs pour Sophie. Il ne faut lui demander ni les effusions de la sensibilité, ni les élans d'une nature inquiète, ni les aspirations d'une âme inassouvie. C'est la raison qui chez elle est la faculté dominante. « J'ai revu ta nièce, plus intéressante que jamais, écrit en 1785 le

président Dupaty. Il n'y a rien à ajouter à sa raison, que peut-être d'en retrancher quelque chose... » Il est frappé de la fermeté et de l'indépendance absolue de son caractère. Rien de plus curieux que les sentiments de Dupaty pour sa nièce; l'ascendant que la jeune fille prend sur ce magistrat d'un esprit libre et hardi explique celui qu'elle exercera plus tard sur tout son entourage. Désormais aussi les points les plus importants de son *credo* philosophique sont arrêtés: c'est à savoir que toutes nos idées nous viennent des sens, que l'analyse est le seul procédé de connaissance et l'évidence rationnelle le seul *criterium* de vérité, que l'espèce humaine est indéfiniment perfectible, qu'en modifiant les institutions et réformant l'éducation on réformera le cœur humain lui-même, enfin que les rois sont des tyrans et les prêtres des imposteurs. Le trait principal est l'irréligion, une irréligion complète et sûre de soi, qui se manifeste à tous les yeux, s'affirme en des circonstances décisives et que le temps n'entamera pas. Le président Dupaty avait en mourant légué tous ses papiers à Mme de Condorcet; non seulement le legs ne fut pas exécuté, mais la présidente se hâta de rappeler auprès d'elle sa fille Éléonore, que Dupaty avait confiée à la direction des Condorcet. Nous savons quelles étaient les habitudes pieuses de la marquise de Grouchy. Elle meurt le 10 juin 1793. On interdit

au prêtre l'approche de la mourante. S'appliquant ses principes à elle-même, Mme de Condorcet écartera de ses obsèques tout appareil sacré. On ne voit pas d'ailleurs que l'impiété chez elle ait jamais été douloureuse, qu'elle l'ait fait souffrir et lui ait laissé un vide au cœur. C'est l'exemple frappant et exceptionnel d'une femme totalement dénuée de l'idée et du sentiment religieux.

Sophie de Grouchy devient en 1786 la marquise de Condorcet; elle avait vingt-deux ans, son mari en avait quarante-trois. Condorcet avait rencontré la jeune fille à Paris dans le salon de la rue Gaillon, où Dupaty aimait à réunir les littérateurs, les savants, les philosophes. Il était attiré, mais il hésitait. Il fut témoin à Villette d'un acte de courage de Sophie voulant éloigner un chien enragé : il fit sa demande. Ce mariage étonna fort les contemporains ; ce qui les surprit, ce fut d'ailleurs moins la passion de Condorcet que la résignation de Sophie acceptant ce vieux mari. Mais c'est le temps où Manon Phlipon met si impérieusement la main sur M. Roland, qui n'avait rien de l'air d'un jeune premier, où les demoiselles Cannet concluent des mariages aussi peu assortis. Il avait été déjà question pour Sophie de Grouchy qu'elle épousât un quinquagénaire ; la proposition lui avait paru valoir la peine d'être discutée. Évidemment tout dépend du genre de satisfactions qu'on attend du

mariage. Sophie a l'ambition de paraître sur la scène et de jouer un rôle : les avantages solides font qu'elle passe volontiers sur les autres. Elle est d'ailleurs en accord d'esprit avec son mari, elle trouve dans ses idées la confirmation des siennes, elle se sent à l'aise dans le cercle d'amis où celui-ci fréquente. Condorcet avait été depuis longtemps introduit par Turgot chez Mme Helvétius. La veuve du fermier général était devenue l'âme d'une société dont les tendances sont nettement définies. Elle logeait dans sa maison d'Auteuil Morellet, dont elle se séparera lors de la Révolution, l'abbé de la Roche, et Cabanis qu'épousera Charlotte de Grouchy. Les hôtes sont d'Alembert, Condillac, Malesherbes, d'Holbach, Chamfort, Volney, Garat. C'est le petit monde de ceux qu'on appellera plus tard les idéologues, monde étroit, en quelque sens qu'on veuille prendre ce terme, monde fermé où les liens de la parenté s'ajoutent pour les consacrer aux affinités de l'esprit. C'est dans ce monde que Sophie est introduite par son mariage, et les amis de Mme Helvétius sont aussi bien ceux qu'elle va accueillir dans son salon à l'hôtel des Monnaies, puis rue de Lille. Elle a trouvé le milieu qui lui convient ; elle va y exercer une réelle action.

L'influence que prit aussitôt la marquise de Condorcet sur son mari fut d'autant plus profonde que

celui-ci peut bien avoir eu un grand esprit, c'était un caractère faible. Il était timide et sauvage; Sophie lui donna le goût du monde et des fêtes. On venait de fonder le Lycée où La Harpe enseignait la littérature, Garat l'histoire, Condorcet les mathématiques. Sophie, qu'un de ses admirateurs, Anacharsis Clootz, surnommait la Vénus Lycéenne, en fut l'une des auditrices les plus assidues. Elle venait écouter son mari proclamant à l'ouverture de son cours que « toutes les prétentions naissent également de l'ignorance de l'homme et de l'ignorance plus grande qu'il suppose à ceux devant lesquels il les montre. » C'est surtout pour la direction de sa conduite politique que Condorcet trouve en sa femme une Égérie. Apparemment il s'en rendait compte, puisqu'il réclamait déjà pour les femmes l'admission aux droits politiques. Sophie est une républicaine de la première heure. C'est dans ce sens qu'elle va exciter le zèle de Condorcet, en le poussant toujours aux opinions les plus avancées. Bien qu'il ne soit pas député à l'Assemblée constituante, Condorcet y passe de longues heures dans les couloirs; sa femme assiste dans une loge aux séances intéressantes. Élu par les Parisiens à l'Assemblée législative, Condorcet y joue un rôle important; c'est lui qui dépose sur le bureau de l'Assemblée le fameux rapport sur l'instruction publique, c'est lui qui s'emploie à faire nommer Danton

ministre. Il est envoyé à la Convention. Dans le procès de Louis XVI il vote « la peine la plus forte après la mort », non par esprit de modération, mais parce qu'il est l'ennemi de la peine de mort, cette peine dût-elle frapper même un tyran.

Il est curieux de comparer Mme de Condorcet avec les deux femmes qui tiennent le plus de place dans l'histoire des premières années de la Révolution : Mme Roland et Mme de Staël. C'est avec Mme Roland que les analogies sont le plus frappantes. Les différences tiennent surtout à la différence des origines. « La marquise de Condorcet, écrit le conventionnel Pierre Choudieu, beaucoup plus modeste que Mme Roland, avait le bon esprit de ne pas chercher à amoindrir le mérite de son mari : sans paraître avoir aucune prétention, elle a eu peut-être plus d'influence qu'aucune autre femme sur les Girondins. » Amoindrir le mérite de Roland est une de ces expressions qui arrêtent par un air de hardiesse tranquille. Mais il est bien vrai que Manon manqua toujours de discrétion et de réserve. Ce n'est pas dans la boutique paternelle qu'elle avait pu faire l'apprentissage des délicatesses et des convenances, et apprendre l'art difficile de s'effacer. Elle est peuple ; elle a les rancunes, les colères, les violences de langage du peuple. La fille des Grouchy est née dans les rangs de l'aristocra-

tie; elle a la finesse de nature et l'élégance de manières de la bonne société du XVIIIe siècle, comme elle en aura la facilité de mœurs; elle n'a pas l'âpreté brutale de Manon, comme elle n'en a d'ailleurs ni les élans généreux, ni les rêves enthousiastes, ni l'héroïsme à l'antique, ni la vertu farouche, ou simplement et d'un mot : la vertu.

Mme de Staël ne pouvait pardonner à Condorcet l'hostilité méprisante qu'il avait témoignée à Necker. C'est lui qui écrivait à Voltaire : « Necker succède à M. Turgot. C'est l'abbé Dubois qui remplace Fénelon. » Néanmoins elle est en bons termes avec Mme de Condorcet. Au lendemain de la publication des *Lettres sur la sympathie*, elle lui adresse ses compliments et marque bien en quelques mots l'opposition de leurs natures : « Il y a dans ces lettres une autorité de raison, une sensibilité vraie mais dominée, qui fait de vous une femme à part. Je me crois du talent et de l'esprit, mais je ne gouverne rien de ce que je possède. J'appartiens à mes facultés, mais je n'en puis garder l'usage. » L'emportement et la fougue qui distinguent Mme de Staël font contraste avec cette maîtrise de soi que ne perd jamais Mme de Condorcet. En fait, tout contribuait à séparer profondément ces deux femmes : les idées religieuses auxquelles Mme de Staël resta toujours attachée, les idées politiques qui, chez la fille de Necker, s'arrêtaient à la conception d'une monarchie parlemen-

taire et firent de son salon le centre d'une opposition à la fois libérale et royaliste.

Cependant Condorcet est proscrit : il va rester caché pendant dix mois dans une maison de la rue Servandoni, appartenant à Mme Vernet. Cette période de la vie de Mme de Condorcet est celle qui lui fait le plus d'honneur : on ne saurait montrer plus de fermeté d'âme et de simplicité dans le courage. Deux fois par semaine, déguisée en paysanne, elle vient d'Auteuil à Paris; pour franchir la barrière elle se mêle à la foule qui va voir la guillotine et l'accompagne jusqu'à la place de la Révolution. Puis elle se rend auprès de son mari, à qui elle s'efforce de prêter un peu de son énergie. Comme il s'épuise à rédiger une justification de sa conduite politique, Sophie, n'aimant pas les choses inutiles, lui fait entreprendre cette *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, qui va être comme le testament philosophique du siècle. Le 25 mars, craignant une visite domiciliaire, Condorcet prend la fuite : on reste sans nouvelles de lui; on ne saura que beaucoup plus tard qu'il est mort empoisonné. Sophie est ruinée; elle reste seule pour subvenir aux besoins de trois personnes, sa fille Élisa, âgée de trois ans, Charlotte de Grouchy sa sœur, et sa vieille gouvernante, Mme Beauvais. Du peu d'argent qui lui reste, elle achète rue Saint-Honoré une petite boutique de lingerie. A l'entresol elle a un ate-

lier où elle peint des tableaux, des miniatures et des camées. Quelquefois elle pénètre dans les cachots pour reproduire les traits des condamnés qui veulent laisser un dernier souvenir à leur famille : elle fait par surcroît le portrait des geôliers. Jusqu'au 9 thermidor, elle crut, chaque jour, qu'elle serait arrêtée. Elle subit de fréquentes visites du comité révolutionnaire d'Auteuil. Un jour il y eut une perquisition chez elle; on lui dit même de préparer son paquet pour aller en prison. Elle s'en tira encore une fois en faisant le portrait de chacun des membres du comité. C'est alors qu'elle dut s'applaudir de s'être jadis amusée à peindre, au château de Villette, chez ses bons parents!

Mais c'est un trait de la constitution intellectuelle de Sophie que sa docilité à accepter les événements. A quoi bon les révoltes impuissantes? Idéologue convaincue, elle fait mieux que de professer la doctrine de la soumission aux faits, elle l'applique. Elle a, plus que ses amis, le sens du réel, et s'incline devant les circonstances. C'est ainsi que nous la voyons, non sans quelque surprise et gêne de notre part, se présenter devant la municipalité d'Auteuil, le 14 janvier 1794, pour lui faire connaître son intention de divorcer et de continuer à vivre dans la commune en « artiste qui cherche à subsister paisiblement de ses travaux ». On ne peut nier que cette démarche ne partît d'un instinct de pru-

dence qui se comprend de reste; mais aussi ne pouvons-nous oublier que d'autres eurent davantage le respect du nom qu'elles portaient.

Condorcet était mort depuis six semaines quand le divorce fut prononcé. Nous sommes au lendemain du long cauchemar de la Terreur, les prisons se rouvrent, la société est prise d'un furieux besoin de jouissances. Mme de Condorcet, ennemie de l'emphase, refuse de se draper dans des attitudes de veuve inconsolable. Elle se prête aux distractions de la vie mondaine qui recommence. Des journées passées chez Mme de Boufflers, voisine de Mme Helvétius, des courses au bord de la Seine pour assister aux fêtes données par les enfants de l'École de Mars, des promenades au Ranelagh, tout cela n'est pas très coupable, mais n'est pas non plus d'une recluse. Rentrée en possession de ses biens, Mme de Condorcet acquiert près de Meulan une propriété qu'on appelle la Maisonnette et où elle se promet de connaître d'autres joies que celles de la philosophie. Car elle a passé la trentaine et elle songe non sans tristesse que pour elle l'hiver approche à grands pas, puisqu'elle appartient « à ce sexe comblé un moment des dons les plus brillants de la nature et pour lequel elle est ensuite si longtemps marâtre ». Certes, les consolations attachées à la paix et aux vertus cachées aident à passer la seconde moitié de la vie, mais la belle veuve ne compte pas plus qu'il

ne faut sur elles pour lui faire oublier « cette coupe enchantée que la main du temps renverse au milieu de la carrière ».

C'est à la fin des *Lettres sur la sympathie* que se lit cette phrase mélancolique et imagée. L'auteur nous renseigne, au cours du même ouvrage, sur ses idées concernant le mariage, le divorce, l'amour : ce sont aussi bien les idées de son temps. D'après elle, c'est uniquement au vice des institutions que l'on doit imputer les actions coupables dont l'amour est le motif. Le remède consiste à relâcher les liens et à les rendre assez larges et assez souples pour qu'ils cessent de contrarier notre naturel besoin de changement. « Supposons que l'homme cesse d'imposer à son cœur si inconstant et à sa volonté plus variable encore des liens indissolubles et dès lors incompatibles avec sa nature ; supposons que le divorce soit permis chez tous les peuples ; supposons même qu'en faveur de la faiblesse humaine et des besoins plus durables d'un sexe, il soit possible, comme à Rome, de former des unions passagères que la loi ne flétrisse pas ;... l'amour perdrait par la facilité de se satisfaire la force dangereuse que cette passion recevait des obstacles mêmes. » Telle est cette conception de l'amour d'où Mme de Condorcet écarte soigneusement les orages de la passion ; telles sont ces unions passagères, où nous la verrons s'engager, qui se dénouent sans

rupture et s'enchaînent, sans qu'il soit besoin de marquer les transitions, de l'une à l'autre.

C'est d'abord un prêtre défroqué, devenu voltairien, Baudelaire, qui inspire à Mme de Condorcet de « tendres sentiments », pour emprunter à M. Guillois un de ces euphémismes où il excelle. Le tribun Maillat-Garat, neveu de Dominique Garat, semble avoir tenu plus de place dans son cœur. C'est pour vivre avec lui qu'elle fait aménager la Maisonnette, et elle se représente sous des couleurs d'idylle le bonheur qui ne peut manquer de les y attendre. En songeant à lui elle rêve aux étoiles : « Puisses-tu, en jouissant cette nuit de la beauté de ce ciel prêt à se parer de mille feux, en regardant cette lune argentine, en respirant cet air frais qui s'élève pour moi des bords de la Seine, penser à ta Sophie!... Je t'écris à cette fenêtre d'où la Seine se découvre, parée des fraîches saulaies de l'Ile-Belle ; en voyant couler paisiblement les eaux dont les bords suivent des courbes si douces au regard, j'espère que notre vie coulera paisiblement ici comme ces eaux, et que le charme de cette nature, si riante et si belle, s'unira toujours à toutes les impressions heureuses et faciles que nous éprouverons dans ce séjour... » Une autre fois elle lui annonce que les prairies verdissent, que les arbustes promettent des fleurs, que l'air est plein de parfums. Cette façon de donner à l'amour un cadre de

campagne et d'en associer les émotions à celles qui viennent du spectacle de la nature est la marque des temps nouveaux et annonce la poésie de demain; c'est peut-être tout ce que Mme de Condorcet doit à Rousseau. Encore faut-il remarquer qu'à Villette, à Neuville, à Auteuil, elle a toujours habité la campagne et qu'elle y retrouve ces impressions de l'enfance dont rien n'égale et rien n'efface le charme de fraîcheur. L'accent de ces lettres est celui du véritable amour. « Adieu, mon ami; je vais m'endormir en pensant à toi aussi tendrement que si tu pensais beaucoup à moi à Villiers. Tu devrais bien prononcer mon nom aux hôtes du lieu, afin que ta petite femme ne soit pas un être inconnu aux personnes pour lesquelles tu peux la quitter quelques moments. Adieu, être attirant... » L'être attirant était un fat; il préférait aux ballades à la lune les divertissements, les plaisirs mondains et les fêtes; il y oubliait sa « petite femme », d'ailleurs plus âgée que lui; même il l'oublia tout à fait auprès de Mme de Coigny, la « jeune captive ». Mme de Condorcet, apprenant l'infidélité, ne se fâcha pas. Est-ce une raison, parce qu'on s'est aimé, pour se haïr? Et l'amitié ne peut-elle survivre, comme un souvenir, à un cher passé? « Mon tendre ami, tu me garderas la petite part que la tendresse peut avoir à côté de l'amour Puisses-tu être heureux! Ménage ta santé... » Elle

trouve seulement que cet extraordinaire Maillat-Garat dépasse un peu la mesure quand il exige qu'elle s'intéresse pareillement à Mme de Coigny.

Quant à elle, l'année même où cette liaison lui échappait, elle fut quitte pour en nouer une autre. La mode n'était plus d'aller au Lycée. Les jeunes filles, les jeunes femmes, les savants, les oisifs se rencontraient maintenant aux leçons de botanique du Muséum et aux herborisations de la plaine de Gentilly. C'est au Muséum qu'un matin de l'automne de 1801 Mme de Condorcet rencontra l'ancien oratorien Fauriel. Elle va reprendre avec lui le « rêve ébauché » avec un autre : il n'y a que substitution de personne. « Bientôt s'établit entre eux une de ces liaisons discrètes que le XVIIIe siècle admettait sans penser à les critiquer. On les considérait comme une sorte de mariage morganatique... » Le biographe de Mme de Condorcet est admirable pour sauver par la délicatesse des termes ce que certaines situations peuvent avoir de scabreux. Mais je crois bien qu'en outre il a raison et qu'il nous donne ici la note juste. Mme de Condorcet était tout à fait sans préjugés. Elle n'entendait pas malice aux choses, et si on se fût avisé de lui reprocher l'immoralité de sa conduite, le reproche lui eût semblé tout à fait dépourvu de signification; ce qui est spécial dans son cas, c'est justement l'absence en elle de l'idée même de la moralité.

La marquise de Condorcet a vécu jusqu'en 1822. En réunissant autour d'elle les débris de la société d'Auteuil, elle a fait au Consulat et à l'Empire une opposition discrète. Elle règne sans bruit, avec sa grâce de femme et son élégance d'aristocrate, sur ce groupe des idéologues qu'elle empêche de se dissoudre. C'est de là que partent les objections timides faites au projet de Concordat, et là que s'organise la résistance contre les idées de Chateaubriand et le mouvement dont la publication du *Génie du Christianisme* est le signal. Des *Lettres anglaises*, de la *Lettre sur les aveugles* et du *Traité des sensations*, du livre de l'*Esprit* et de l'*Esquisse*, jusqu'aux *Rapports du physique et du moral* et au *Traité d'idéologie*, une même doctrine se poursuit et se conserve. C'est un filon, étroit et non troublé, qui reste imperméable aux influences nouvelles sous lesquelles se reconstitue la société. C'est l'esprit lui-même du XVIIIe siècle, continuant sa lutte contre la tradition qu'il confond avec ses abus, contre la religion qu'il confond avec la superstition, contre les lois de la morale où il ne voit que des inventions de l'hypocrisie, et enfin contre tous les « préjugés » dont s'était une fois pour toutes débarrassée la jolie chanoinesse de Neuville.

15 février 1897.

LA CRITIQUE ADMIRATIVE

A PROPOS DE CHATEAUBRIAND [1]

Une méthode jadis adoptée et restée longtemps en faveur consistait à orner le bas des pages des livres classiques de notes admiratives : « Belle pensée... Expression saisissante... C'est ici le dernier effort de l'éloquence... » Elle est aujourd'hui tout à fait démodée. Les livres de nos écoliers s'enflent de commentaires qui ont toute l'aridité, toute la subtilité, et toute l'incertitude de l'érudition. Ce nouveau système a aussitôt porté ses fruits. Il contribue puissamment à mettre les jeunes gens en garde contre ces textes qu'on hérisse d'explications, au lieu d'en souligner l'intérêt et d'en faire ressortir les « beautés » propres à séduire l'imagination et qui parlent au cœur. Ce qu'on devrait éveiller d'abord chez les jeunes gens, ce sont les facultés d'enthousiasme : ce langage de l'admiration est celui qu'ils sont faits pour comprendre et s'harmo-

1. *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, par M. G. Pailhès. 1 vol. in-8°; chez Féret (Bordeaux).

nise avec la nature de leurs sentiments. Mais nous ne nous adressons qu'à leur intelligence, nous ne développons chez eux que l'esprit critique; après quoi, et lorsque nous en avons fait d'arides raisonneurs, incapables d'élan et rebelles à l'idéal, nous nous affligeons. Triste jeunesse, soupirons-nous, si peu jeune, sans ardeur et sans foi, qui ergote, qui chicane quand elle devrait se laisser prendre par les entrailles! Nous avons raison. Nous oublions seulement de prendre pour nous la part de responsabilité qui nous revient. Ce n'est pas la jeunesse qui change : elle a toujours le même âge. Ce qui change ce sont les leçons qu'on lui donne. Il y a des éducateurs maladroits. Et il y en a de funestes.

Mais cette méthode, que nous regrettons de voir bannir de l'enseignement, est-elle recevable en critique? Ou n'est-elle pas au contraire exclusive de l'idée elle-même de la critique? La « critique admirative » compte chez nous plus de partisans qu'on ne croit. Elle en a parmi les auteurs, très persuadés que devant eux les attitudes les plus prosternées sont aussi les plus convenables et que le rôle de donneur d'encens est précisément celui qui sied au critique. Elle en a dans le public, dont la paresse se plaît aux opinions sans nuances, et qui n'aime ni qu'on rabatte ses engouements ni qu'on le dérange dans la célébration du culte. Il y a d'ail-

leurs dans le parti pris de l'admiration une apparence de noblesse, un semblant de largeur, un je ne sais quoi de généreux qui ne sent pas son pédant. On se refuse à ramener à la mesure commune ceux qui, par leur génie, échappent à cette mesure. On se ferme les yeux, afin de ne pas voir les faiblesses, les lacunes, les défauts chez ceux de qui les belles qualités nous ravissent; et peut-être, en effet, ne les voit-on pas, car l'enthousiasme est un état violent.

En revanche le critique qui continue de se posséder, qui n'abdique ni sa raison ni son goût, celui-là donne de lui-même une opinion défavorable : il est mal vu. Ses meilleurs amis croient devoir l'avertir. « Libre à vous, si cela vous amuse, de vous empêcher d'avoir du plaisir. Mais pourquoi nous retirer nos admirations? A quoi bon nous montrer que la statue a des pieds d'argile? Quand nous sommes transportés d'aise et ravis hors de nous-mêmes, de quelle matière êtes-vous donc fait pour rester de sang-froid? Cette froideur c'est ce qu'il n'y a pas moyen de vous pardonner. Vous ne vous échauffez jamais. Vous ne laissez jamais paraître d'émotion. Vous ne vibrez pas. Vous tenez à rester maître de vous et à conserver ce que vous prenez pour la netteté et la justesse de l'esprit et qui n'en est que la sécheresse. La sécheresse! voilà votre défaut. C'est un défaut plus grave que vous ne pensez, car il vous empêche de

comprendre ce qui est vraiment grand. Involontairement vous rapetissez les œuvres et les hommes N'y aurait-il pas dans votre cas un peu d'envie?... » Nous essaierons de montrer par l'exemple d'un livre, qui n'est d'ailleurs pas sans mérite, ce que vaut en soi la critique admirative, et à quels résultats aboutit une critique dont l'admiration est le principe et le moyen.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Chateaubriand connaissent l'excellent travail que M. l'abbé Pailhès consacrait naguère à Mme de Chateaubriand. M. Pailhès nous a remis en mémoire ce fait, généralement oublié, qu'il y a eu une Mme de Châteaubriand. Il s'est fait l'éditeur de ses notes et de ses lettres; il nous a fourni des documents qui nous permettent de retrouver ou de deviner sa physionomie; c'en est assez pour qu'il ait droit à notre reconnaissance. Introduit par Mme de Chateaubriand dans la société du grand écrivain, M. Pailhès en est devenu l'un des familiers. Mais le moyen d'entrer dans l'intimité de l'auteur du *Génie du Christianisme* sans en subir la séduction et sans être entraîné dans le rayonnement de sa gloire? C'est quand il s'agit de Chateaubriand que l'admiration devient une religion. M. Pailhès en est l'un des dévots. Il a la foi. Il la confesse dans son nouveau volume: *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. Ce livre est un acte d'adoration; c'est, par ailleurs,

une œuvre de représailles. Il s'y exhale une de ces colères impétueuses et vigoureuses qui ne s'épuisent pas en s'exprimant, mais que cinq cents pages aident seulement à prendre une plus complète conscience d'elles-mêmes. Car un sacrilège a été commis. Un impie a profané le temple. Un homme s'est rencontré qui a porté sur l'idole ses mains profanes. C'est Sainte-Beuve, pour l'appeler par son nom. Depuis plus de quarante ans qu'il a publié son livre de diffamation et de scandale, aucune réclamation sérieuse ne s'est élevée. Même on a lâchement adopté ses conclusions, et on a pris l'habitude de voir Chateaubriand à travers l'image qu'il en a tracée. Il était temps que M. Pailhès vînt faire entendre sa protestation indignée et crier, comme il le fait en propres termes: « Honte à Sainte-Beuve! » Encore craint-il de n'avoir pas trouvé des expressions assez fortes, et d'être resté inférieur à sa tâche. Ce n'est pas qu'il ait manqué de bonne volonté, mais plutôt peut-être du talent nécessaire. Il y eût fallu la touche du maître. Chateaubriand était seul capable de venger Chateaubriand. Ah! s'il avait pu sortir de sa tombe! « A quelle immortalité de mépris, à quelle sublimité d'infamie, par un de ces mots puissants dont il avait le secret, il eût voué, il eût cloué Sainte-Beuve! » A la violence des termes on reconnaît l'exaltation du dévot: les colères pieuses ont volontiers recours à ce vocabulaire enflammé.

A quoi se réduit pourtant l'infamie de Sainte-Beuve? Il avait connu personnellement Chateaubriand; il avait surtout recueilli sur lui beaucoup de témoignages; il avait beaucoup de choses à dire. Néanmoins Chateaubriand vieillissait, oublié des générations nouvelles, qui sont ingrates par nature; quelques amis, s'associant à l'œuvre menée avec tant de délicatesse et de dévouement par Mme Récamier, s'ingéniaient à lui masquer la vérité et entretenaient autour de lui l'illusion d'une gloire toujours jeune. Sainte-Beuve ne voulut pas déjouer cette conspiration. Il attendit la mort de Chateaubriand. Mais alors il lui sembla qu'il avait repris ses droits et que l'auteur de tant de beaux livres appartenant sans doute à l'histoire, il pouvait le discuter librement. Il s'appliqua à détacher le masque du grand acteur, à découvrir la physionomie véritable, à retrouver dans l'œuvre les traits du caractère de l'homme. A-t-il d'ailleurs apporté dans cette enquête quelque malice, et, si l'on y tient, quelque malignité? L'important est qu'il ait vu juste. Or on s'est beaucoup occupé de Chateaubriand en ces dernières années. Les études biographiques ou littéraires se sont multipliées. Il se peut qu'elles diffèrent par le ton et par l'accent de celle de Sainte-Beuve. Elles n'ont sur aucun point essentiel réformé son jugement.

Il y a des chances pour que le Chateaubriand de

Sainte-Beuve continue de prévaloir contre celui de M. Pailhès. Au reste voici ce portrait vraiment inédit. L'idée qui en a dirigé la composition est fort simple: c'est que tous les reproches qu'on a coutume d'adresser à Chateaubriand sont inventions pures et calomnies noires. On se le représente, comme les héros de ses livres, en proie aux extrémités d'une nature ardente et insatiable, inassouvie et lasse, dévoré par un ennui continuel, cherchant dans les orages de la passion, dans l'agitation des voyages ou dans celle de la politique, une distraction qui lui échappe sans cesse, à charge à lui-même et aux autres. On l'imagine encore infatué de lui-même, soucieux de l'effet qu'il produit, les yeux fixés sur la galerie, avide de l'adulation et gâté par elle. Légende que tout cela! Le Chateaubriand de la réalité vécue, celui auquel il faut revenir est tout différent. Il est essentiellement bon enfant, bon garçon, aimant à rire, d'un commerce agréable et facile. Tels sont les traits sous lesquels nous le dépeint à plusieurs reprises le « bon » Joubert. « Je serais fort aise, écrit celui-ci en 1804, que vous le voyiez ici pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs, et au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable... Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément.

Quant à lui sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation; elle m'offre vraiment un modèle... Ce sont deux aimables enfants, sans compter que le garçon est en outre un homme de génie. » Il y a plusieurs remarques dont le nouveau biographe ne s'est pas avisé: c'est que Chateaubriand n'a pas trouvé tout de suite l'attitude où il devait se figer et qu'on n'atteint pas du premier coup à la perfection d'un genre; c'est qu'il n'est pas d'existence si concertée qui n'ait ses heures de détente; et c'est aussi que le « bon » Joubert était à un rare degré dépourvu de pénétration morale, comme d'ailleurs ses maximes le prouvent surabondamment.

Mais Chateaubriand ne peut avoir de défauts; il ne peut avoir commis de fautes; c'est encore le « bon » Joubert qui en témoigne: « Il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse des étourderies; il ne me paraît pas possible qu'il fasse des fautes graves. » Chateaubriand n'est pas poseur; il n'est pas égoïste, il n'est pas orgueilleux, du moins au sens vulgaire de ces mots; tout au plus peut-on noter chez lui une fierté légitime et une juste préoccupation de lui-même. Et je crois bien que personne encore ne s'était avisé de célébrer les vertus conjugales de René. M. Pailhès va jusque-là. C'est même où tend l'effort principal de sa démonstration, et c'est la thèse de son livre. Si ses amis adorèrent ce bon garçon, d'autre part il rendit sa femme fort

heureuse. Les années les plus brillantes, qui vont de la publication du *Génie* à celle de l'*Itinéraire*, années où l'écrivain est en pleine possession de lui-même, où il multiplie les chefs-d'œuvre, où sa célébrité qui ne cesse de grandir lui est attestée par toutes les formes du succès, sont aussi des années de pures joies domestiques que ne trouble aucun orage et qu'aucune ombre n'effarouche. Le ménage s'est installé à la Vallée-aux-Loups. « Aulnay, c'était le bon temps ! » On travaille, on reçoit quelques amis, on jardine, on fait ensemble des visites dans les châteaux voisins. « Je voudrais mettre dans une lumière d'évidence, écrit M. Pailhès, ces années de retraite, de travail, de vie intérieure, de paix et de bonheur. » Plus tard les liens ne firent que se resserrer et l'entente ne devint que plus harmonieuse. M. de Chateaubriand a passé décidément personnage politique ; les dangers plus ou moins imaginaires auxquels l'expose son humeur batailleuse font éprouver à la vicomtesse toutes sortes d'émotions : en revanche il lui prodigue les soins de la plus attentive sollicitude : « Le bon Chat est à la messe : j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel; car, en vérité, il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre et trop pur pour être atteint par la mort. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie ! Quelle patience ! quelle douceur ! » C'est aussi bien ce Cha-

teaubriand prêt à s'envoler vers le ciel et mûr pour la béatification, que nous présente M. Pailhès. — Les saints dont on confectionne les statues dans la rue Saint-Sulpice ont un air bien sage, un teint rosé, des cheveux peignés avec soin. Mais on ne les a jamais donnés ni pour faire l'illusion de la vie ni pour être ressemblants.

Vous demandez-vous ce que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* eût pensé de ce portrait, et s'il se fût reconnu dans ce Chateaubriand bon enfant, bon jeune homme et bon homme ? S'il revenait parmi nous, comme se plaît à l'imaginer M. Pailhès, pour surveiller sa gloire et soigner sa bibliographie, je craindrais qu'il ne trouvât « un de ces mots puissants dont il avait le secret », pour en accabler son panégyriste trop bien intentionné. Il aurait horreur de tant de vertus dans lesquelles on embourgeoise le sire de Combourg. C'était bien la peine d'avoir fait jadis sa confession publique ! Car il est pourtant difficile d'oublier que Chateaubriand a parlé de lui-même avec une certaine abondance. Il s'est gardé d'apporter dans ses aveux le cynisme d'un Rousseau ; il a apprêté l'attitude dans laquelle il voulait paraître aux yeux de la postérité ; néanmoins il a été véridique, il nous a fourni tous les éléments d'un portrait définitif ; il a dit tout ce que nous avions besoin de savoir, et un peu plus que nous ne lui en demandions. « J'ai peur d'avoir

eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée. » Cette âme de Chateaubriand est devenue l'âme de plusieurs générations d'hommes. Cette maladie sacrée a été celle de toute une époque et s'est communiquée à une grande littérature. C'est pourquoi il n'est pas inutile d'en rechercher les origines. Chateaubriand a été pour la religion chrétienne un apologiste assez différent de celui que Pascal méditait d'être en son temps. C'est cette différence qu'il importe d'expliquer, et non pas seulement par la différence des temps, mais par les traits du caractère d'un individu.

Le premier trait est celui qui, au surplus, a frappé tous les biographes et qu'ils se sont appliqués à faire saillir, depuis Sainte-Beuve, qui appelle René, d'une expression si heureuse, « un épicurien à l'imagination catholique, » jusqu'à M. de Voguë qui analyse, avec autant de pénétration que d'éloquence, cette « âme de désir ». C'est à l'époque de l'éveil des sens et sous cette influence que Chateaubriand crée la sylphide irréelle qu'il pare des charmes de toutes les femmes de chair qu'il a pu entrevoir. « Tout devint passion chez moi en attendant l'âge des passions. » Cet âge pour lui s'est prolongé fort tard. A la date de 1832, par un soir d'orage, se trouvant dans une chambre d'auberge à Altorf, il gémit ou il halette : « Jamais

quand le sang le plus ardent coulait de mon cœur dans mes veines, je n'ai parlé le langage des passions avec autant d'énergie que je le pourrais faire en ce moment. Il me semble que je vois sortir du Saint-Gothard ma sylphide des bois de Combourg. Me viens tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse? As-tu pitié de moi?... Viens t'asseoir sur mes genoux; n'aie pas peur de mes cheveux; caresse-les de tes doigts de fée ou d'ombre. Qu'ils rembrunissent sous tes baisers... » C'est là un genre de confidences dont nous nous serions bien passés, mais dont nous sommes tout de même forcés de tenir compte. Il y a dans René du don Juan: cela explique en partie sa séduction, mais aussi l'espèce particulière de sa tristesse.

Cette tristesse que Chateaubriand a fait rentrer dans la littérature, c'est par elle qu'il a élargi l'âme moderne, renouvelé la sensibilité, rouvert les sources de la poésie. Suivant sa belle expression, la vie, sans le chagrin qui la rend grave, n'est qu'un hochet d'enfant; et de même une œuvre littéraire qui ne sonne pas douloureusement n'est qu'un jeu puéril. Mais il y a bien des sortes de tristesse. Celle de Chateaubriand n'est le résultat ni d'une conception générale, ni d'une déduction logique, ni d'aucun raisonnement. Elle n'a pas la sérénité qu'y apportent les vrais croyants, résignés à ne demander à ce monde aucune de ses joies ; elle n'a

pas l'âpreté qui vient de ce qu'on a jugé la vie mauvaise, les cieux fermés et qu'on jette l'anathème à toute la nature; elle n'est pas faite de pitié et ne s'attendrit pas sur l'universelle misère. Elle n'est que la conséquence d'une sorte de continuelle déception. C'est la condition elle-même du désir que l'intensité avec laquelle il aspire à son objet lui soit une souffrance, et que cet objet à peine possédé ne lui laisse que la lassitude et le dégoût. Il est mobile et changeant, enfiévré encore par la sensation de la fuite irrémédiable du temps. Car il n'éclaire que quelques années, laissant les autres décolorées et vides de tout ce qui n'est pas le regret. Ce regret s'avive de la pensée que le festin auquel vous n'êtes plus convié reste servi pour de plus jeunes. « De pareils charmes, vous les sentez encore, mais ils ne sont plus pour vous : la jeunesse qui les goûte à vos côtés et qui vous regarde dédaigneusement vous rend jaloux et vous fait mieux comprendre la profondeur de votre abandon. » Telle est cette tristesse, rançon du plaisir, née de l'impossibilité de prolonger et de fixer de courtes joies.

L'égoïsme n'est pas moins essentiel à cette âme; et force est bien de prendre le mot dans son sens vulgaire, attendu qu'on ne lui en connaît pas d'autre. René ne rapporte tout qu'à lui seul: dans la gloire, dans l'art, dans l'action, dans l'amour il ne recherche que sa propre satisfaction; il est incapable de se

détacher de lui-même, de s'oublier et de se donner. Mme de Duras disait: « M. de Chateaubriand ne gâte pas ses amis. J'ai peur qu'il ne soit un peu gâté par leur dévouement. » Ceux qui lui étaient le plus passionnément attachés, il les désolait par des caprices et des violences dont il ne se repentait que quand il n'en était plus temps. « Je n'ai cessé, avoue-t-il, de me reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger des cœurs qui m'étaient dévoués. » Il a souhaité non pas tant d'aimer que d'être aimé: source nouvelle de doute et de tourment. « Quant à l'intérêt dont j'ai paru être l'objet, je n'ai jamais pu démêler si des causes extérieures, si le fracas de la renommée, la parure des partis, l'éclat des hautes positions littéraires ou politiques n'était pas l'enveloppe qui m'attirait des empressements. » Non plus que les gens, il n'aime pas les choses pour elles-mêmes. « Je ne m'intéresse à quoi que ce soit de ce qui intéresse les autres... Mon grand défaut, c'est de n'être enivré de rien; je serais meilleur si je pouvais me prendre à quelque chose. » Pour n'avoir pas su se déprendre de soi, il n'a pu atteindre ce qui fait le prix de la vie. C'est dans le sacrifice de soi qu'on trouve le repos, dans le dévouement à un être ou à une idée.

Ajoutez une vanité qui, poussée à ce degré d'exaspération, devient une torture intolérable. On parle de l'orgueil de Chateaubriand. Mais l'orgueil est

une force et un gage de sécurité. Il est une certitude, et, dans la conscience que nous avons de la valeur de notre œuvre et de l'efficacité de notre effort, il nous garantit contre l'indifférence ou l'injustice de ceux qui n'en aperçoivent pas d'abord la portée. La vanité est tout le contraire; elle nous réduit à attendre de l'approbation d'autrui le secours que nous ne trouvons pas en nous-mêmes. Chateaubriand a toujours douté de lui, non par modestie, mais plutôt par coquetterie. Il doute de son talent et partant de sa gloire. « Vous me dites des choses charmantes sur ma gloire. Vous savez que je voudrais bien y croire, mais qu'au fond je n'y crois pas, et c'est là mon mal : car si une fois il pouvait m'entrer dans l'esprit que je suis un chef-d'œuvre de la nature, je passerais mes vieux jours en contemplation de moi-même. » Cela fait qu'il a eu, plus qu'aucun autre, besoin de l'amitié. Il lui doit un peu de son talent, puisqu'il a, sur les conseils de Fontanes, recommencé et corrigé des chapitres entiers de ses livres; il lui doit surtout de n'avoir pas connu toutes les amertumes du déclin.

Ce qu'il y a de puéril dans cette vanité n'apparaît pas, si on n'envisage dans Chateaubriand que l'écrivain; il a rendu à la littérature de ce siècle tant de services et il y tient par sa durable influence une si grande place qu'il ne peut s'en être exagéré lui-même l'importance. Tout change, si on considère

son rôle politique, dont le défaut et le vice secret est d'avoir été trop continûment un rôle. Je n'ignore pas la noblesse qu'il y a dans cette attitude de courtisan du malheur. Je ne nie pas la sincérité des sentiments d'honneur qui ont dicté sa conduite. Mais que d'apprêt mêlé à cette sincérité, que de pompe théâtrale, quel souci de l'effet! C'est le brusque retour, à la nouvelle de la fuite de Louis XVI; c'est la démission, après l'assassinat du duc d'Enghien; c'est la retraite au moment où la royauté légitime prenant le chemin de l'exil, le conseiller mal écouté ne cesse d'en être l'inutile Cassandre que pour en devenir le Jérémie. Surtout quelle disproportion entre la valeur qu'il prête à ses paroles ou à ses actes et leur efficacité réelle! Au temps de l'Empire, il est à peu près seul à prendre au sérieux son opposition; mais il est vrai qu'il la prend au tragique. Lorsqu'il vient d'envoyer sa démission de chargé d'affaires dans le Valais, il s'attend avec ses amis à être pour le moins fusillé. « La chose cependant se passa le plus tranquillement du monde, et lorsque M. de Talleyrand crut enfin devoir remettre la démission à Bonaparte, celui-ci se contenta de dire: C'est bon! » Après le fameux article : « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire... » l'audace du journaliste est punie d'un exil à quelques lieues de Paris; on lui laissa tout le temps de s'installer : ce n'était qu'une villégiature.

Celui qui persécuta avec tant de brutalité Mme de Staël se contentait de sourire des velléités belliqueuses du paladin. Au Salon de peinture, devant le portrait peint par Girodet, « Chateaubriand, remarque-t-il, a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée. » Il sollicite pour lui les faveurs de l'Institut qui avait oublié, dans son rapport sur les prix décennaux, le *Génie du Christianisme*, « ouvrage dont on a beaucoup parlé et qui est à la septième ou huitième édition ». Non seulement il ne s'oppose pas à son élection à l'Académie, mais il la patronne. Le nouvel académicien l'en remercie de la façon qu'on sait. « M. Daru porta à Saint-Cloud le discours, est-il dit dans les *Mémoires*. Bonaparte déclara que, s'il eût été prononcé, il aurait fait fermer les portes de l'Institut et m'aurait jeté dans un cul-de-basse-fosse pour le reste de ma vie. » Il se contenta d'interdire la lecture d'un discours composé avec l'intention évidente de le braver. Cependant Chateaubriand composait sa fameuse brochure : *De Buonaparte et des Bourbons*. « La nuit je m'enfermais à clef : je mettais mes paperasses sous mon oreiller, deux pistolets chargés sur ma table ; je couchais entre ces deux muses. » Le jour, c'était Mme de Chateaubriand qui portait et cachait sur elle le compromettant manuscrit. Une fois qu'elle avait cru l'égarer, elle s'évanouit dans le jardin des Tuileries et il fallut la ramener chez elle.

Chateaubriand n'était pas arrivé à faire peur à Napoléon ; il n'arriva pas davantage à convaincre les Bourbons de l'étendue des services qu'il leur rendait. Ce n'est pas faute qu'il les leur rappelât. C'était lui, à l'entendre, qui avait rendu possible le retour de Louis XVIII et préparé l'avènement de Charles X. « Ma brochure ayant pour titre : *Le roi est mort, vive le Roi !* dans laquelle je saluais le nouveau souverain, opéra pour Charles X ce que ma brochure *De Buonaparte et des Bourbons* avait opéré pour Louis XVIII. » C'était lui qui, par « sa » guerre d'Espagne, avait réconcilié le drapeau blanc avec la victoire. Mais on le récompensait mal de ses peines. Les ministres étaient d'avis que, si peut-être on ne pouvait gouverner sans lui, on ne pouvait davantage gouverner avec lui. On l'éloignait dans des ambassades somptueuses, afin d'être, à distance, moins « fatigué de son bruit ».

Il est clair qu'un tel homme n'était fait ni pour l'intimité, ni surtout pour celle du foyer. Il le savait : « Je n'avais aucune des qualités du mari. » Pourquoi donc s'est-il marié, ou laissé marier ? Pour une raison qui n'a rien que de fort simple et facile à comprendre. « Il s'agissait de me trouver de l'argent pour rejoindre les princes... On me maria afin de me procurer le moyen de m'aller faire tuer au soutien d'une cause que je n'aimais pas... Mlle de

Lavigne était blanche, délicate et fort jolie : elle laissait pendre comme une enfant de beaux cheveux blonds naturellement bouclés. On estimait sa fortune de cinq à six cent mille francs. » Le chevalier a épousé de beaux cheveux blonds et une belle dot ; il a fait un mariage d'argent ; cela s'était déjà fait, cela s'est fait depuis, mais cela n'a jamais passé pour très chevaleresque. Il se trouva que cette fortune s'évanouit subitement et ne vint jamais aux mains de Chateaubriand. Il n'eut pas la mauvaise grâce de faire un crime à sa femme de cette déconvenue ; mais il oublia aussi complètement que possible celle qu'il appellera par la suite et justement « sa jeune veuve ».C'est au point qu'en Angleterre mistress Ives lui propose sa fille en mariage. « Arrêtez ! m'écriai-je, je suis marié. » Elle tomba évanouie...

Délaissée aussitôt que mariée, la vicomtesse de Chateaubriand était retournée en Bretagne. Arrêtée comme femme d'émigré, et jetée dans les prisons de Rennes, sa captivité dura jusqu'au 9 thermidor. Elle n'avait été rendue à la liberté que pour se trouver seule, dans un état voisin de la misère, réduite à la compagnie tyrannique et fantasque de Lucile, désormais malade et dans un état voisin « de la folie de Rousseau ». Cependant Chateaubriand est devenu célèbre ; au retour d'un voyage d'affaires dans le Midi, il revient à Paris pour y suivre l'affaire de sa nomination à un poste

diplomatique. Il passa en Bretagne pour voir sa femme et resta bien vingt-quatre heures auprès d'elle. Il fut convenu qu'elle le rejoindrait à Rome. C'est Mme de Beaumont qui vint l'y retrouver. Après la mort de Mme de Beaumont, le principal obstacle à une réunion entre les deux époux disparaissait; de tous côtés on poussait Chateaubriand à se rapprocher de sa femme, on faisait valoir toute sorte de raisons de convenance, de décorum, de situation sociale : « Votre avis sur une personne qui m'est unie est bon, répond-il à Fontanes. Je l'ai apprécié et il y a longtemps que j'y pense. Mme de Beaumont en mourant me l'a donné elle-même. Mais je ne puis m'y résoudre actuellement et je vous prie même de ne m'en plus parler.» Son parti enfin pris, il tâche encore de gagner du temps. « J'aspire au moment où je pourrai jouir encore de quelques heures de liberté, puisqu'il faut renoncer au fond de la chose. Bon Dieu ! comme j'étais peu fait pour cela ! Quel pauvre oiseau prisonnier je suis ! » La réunion eut lieu en février 1804. Le ménage habite rue de Miromesnil : Mme de Custine s'installe presque à la porte. Quelques billets qu'adresse Mme de Chateaubriand à l'ami Clausel de Coussergues permettent de juger de l'état de son esprit à cette époque : « Venez, je vous en prie, de bonne heure ce soir. M. de Chateaubriand sera sorti : je pourrai vous raconter

mille choses qui me tourmentent... M. de Chateaubriand est à la campagne. Vous ferez une belle charité de venir dîner avec moi. Vous consoleriez une affligée... Venez donc dîner avec moi. Je suis seule et malade... Venez donc dîner avec moi. Je suis seule encore, et nous sommes dans un temps où l'on rêve bien noir dans la solitude. » En 1806, Chateaubriand voguait vers l'Orient, où il allait chercher de la gloire pour se faire aimer de Mme de Mouchy. Mme de Chateaubriand fut onze mois sans nouvelles de son mari. A la Vallée-aux-Loups la nécessité même rend Chateaubriand plus sédentaire, sinon plus attentif. Il est des journées terriblement longues. « Comment oser dire que je m'ennuie à Val-de-Loup avec M. de Chateaubriand? Je me ferais arracher les yeux par une dizaine de femmes et le cœur même, si, après un tel aveu, elles me soupçonnaient d'en avoir un. » L'ennui se gagne.

C'est toujours un emploi difficile à tenir que celui de femme d'un grand homme, ou simplement d'un artiste, d'un écrivain, d'un orateur, de quiconque recherche par-dessus tout l'applaudissement public. Nous ne le conseillons à aucune femme soucieuse de sa tranquillité et de son bonheur. La situation était particulièrement délicate dans le cas qui nous occupe. Nous savons assez bien comment Mme de Chateaubriand joua son rôle, et quelle attitude elle

observa vis-à-vis du monde. Mais quelle fut exactement la nuance des sentiments qu'elle éprouva pour son mari? Quel travail s'était fait en elle pendant les longues années de l'abandon? Sur quelles bases eut lieu la réconciliation? Les infidélités qui suivirent firent-elles plus saigner ce cœur aimant ou contribuèrent-elles davantage à accentuer les côtés de froideur de cette âme raisonnable et grave? Cette figure de Mme de Chateaubriand, malgré les documents qu'on a publiés, n'apparaît pas en plein jour et reste énigmatique. Dans le drame de sa vie intérieure il y a un coin de mystère qui restera sans doute impénétrable. Elle n'est pas l'épouse résignée qui s'efface, ni la victime qui trouve dans sa propre immolation une sorte d'âpre jouissance; elle est pieuse plutôt que dévote, et la charité n'a rempli que les dernières années de sa vie. Elle est d'humeur vive, capricieuse, d'une indépendance toute bretonne. « C'est aussi une tête que celle-là... », disait d'elle Chateaubriand. Intelligente et perspicace, elle ne s'est fait aucune illusion et ne pouvait s'en faire. Elle n'a rien ignoré. Mais elle a caché sa blessure. Elle n'a ni fatigué son mari de sa jalousie, ni, semble-t-il, elle ne l'a accablé de son pardon. Pourtant elle n'a pas cessé de l'aimer passionnément. Faut-il croire qu'elle l'avait jugé et qu'elle le traita comme un enfant qui avait besoin qu'on le protégeât contre lui-même? C'est de ce service que

son mari la remercie dans le bel hommage qu'il lui a rendu : « Je dois une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect sinon la force des devoirs. » Il lui semble qu'en retour il l'a assez mal payée. « Mme de Chateaubriand est meilleure que moi, bien que d'un commerce moins facile... Quel bonheur a-t-elle goûté pour salaire d'une affection qui ne s'est jamais démentie ? » Il se compare et il ne lui semble pas que la comparaison tourne à son avantage. En tout cas ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut se placer quand on veut admirer Chateaubriand... Qu'en pense M. Pailhès ? Il est d'avis qu'il ne faut pas juger l'auteur du *Génie du Christianisme* « au poids du sanctuaire ». C'est la théorie elle-même des deux morales. Ah ! monsieur l'abbé !

Nous espérons avoir fait toucher du doigt les résultats qu'on peut attendre de l'admiration prise comme unique principe directeur dans les affaires de la critique littéraire : nous en aurions eu bien plus à dire si, au lieu de la littérature, nous en avions suivi les effets dans l'histoire. Nous avons montré à quelles conclusions elle amène un homme de goût et d'érudition, d'esprit cultivé, de conscience droite, un lettré et un chrétien. C'est une maîtresse d'erreur.

On commence par mettre l'idole dans une sphère à part, en dehors des conditions de l'humanité. On se refuse à apercevoir chez celui qui tout de même est l'un de nous les traits par où il peut nous être comparé. On en fait ainsi un être sans réalité dont l'œuvre et l'action deviennent inintelligibles. On fausse pour son usage toutes les notions. On humilie devant lui tous les principes. C'est ce à quoi une critique, qui a conscience de son devoir, ne se résigne pas. Est-ce à dire qu'il ne faille voir dans la critique qu'un instrument de chicane et un procédé de dénigrement? Non sans doute, et nous ne sommes guère disposé à admettre que celui qui fait métier de juger des choses de l'esprit puisse se passer d'admirer et d'aimer. Il doit avoir un sentiment très vif de ce qui est beau, éprouver profondément l'attrait de ce qui est grand. La sympathie est à la base de l'intelligence. Pour notre part, nous sommes infiniment sensible au prestige de cette figure de Chateaubriand qui domine et éclaire tout le siècle. Nous aimerions, si nous ne cherchions que notre plaisir, à nous y abandonner, sans l'analyser et sans le discuter. Apparemment, rien n'est plus agréable et plus commode, si d'ailleurs rien n'est aussi plus dangereux. Mais l'œuvre propre du critique commence à l'instant précis où il fait effort pour échapper à cette séduction qu'exerce le génie et pour se ressaisir. Les grands hommes, ou ceux

qui se prennent pour tels, n'ont que trop de penchant à se faire cette illusion que leur caprice est supérieur à toute règle et défie tout jugement. Le public les y encourage par sa complaisance. C'est pourquoi il est nécessaire qu'on vienne leur rappeler, au nom du goût parfois et d'autres fois au nom de la morale, que leurs fantaisies ne prévalent pas contre l'ordre commun, et que le génie lui-même n'élève pas ses privilégiés au-dessus de lois qui n'ont de valeur que parce que leur valeur est universelle.

15 octobre 1896.

AMOURS ROMANTIQUES

Il ne reste à faire paraître que les lettres de Musset : ce n'est plus, à l'heure qu'il est, qu'une question de temps, et de peu de temps. On les a jusqu'ici défendues contre les badauds et protégées contre la foule ; mais les résistances mollissent, es scrupules faiblissent, le moment approche. Déjà nous possédons des fragments de ces lettres, nous en connaissons le ton et le sens, nous les lisons à travers les réponses; et tant de renseignements dont on nous inonde depuis six mois, tant de détails intimes, tant de témoignages à la fois abondants et précis, sont bien de nature à calmer la fièvre des plus impatients. Que de lettres, que de journaux, que de confidences et de souvenirs, que de papiers de toutes sortes, jusqu'à des lettres d'Augustine Brohan et de Philarète Chasles, et jusqu'à des ordonnances médicales ! Quelle minutie et quelle patience dans l'investigation, quelle ingéniosité dans les commentaires, quel art de faire parler les gens, que de recherches, que de fouilles, que de voyages ! On admire ce que le souci de la vérité peut faire

entreprendre à des historiens consciencieux. A quelle minute exacte une femme a-t-elle fermé sa porte à son amant ? ils le sauront, ou ils y mourront.

Grâce aux efforts de ces chercheurs, — ils sont légion, — l'intimité des amants de Venise n'a plus pour nous de secrets : les volets sont ouverts et les rideaux écartés. Il n'y a qu'à prendre : on nous en donne jusque-là. Nous savons de quels outrages le dandy que fut Alfred de Musset poursuit sa maîtresse, et comment il lui reproche d'être malade, et languissante, et bête, et l'ennui personnifié, pour ne citer que ce qu'on peut citer. Nous savons quelle sorte d'attrait pousse la romancière idéaliste dans les bras vigoureux de son « docteur ». Nous la voyons, pendant qu'elle a renvoyé en France le poète désolé avec charge de lui transmettre des nouvelles de ses enfants, faire ménage avec Pagello, au milieu des parents et des connaissances, de la sœur, du frère, des anciennes maîtresses, dans la vulgarité bruyante d'un intérieur de médiocre bourgeoisie italienne, et continuer parmi ce vacarme son labeur tranquille de copie sans ratures. Et celui que nous voyons le mieux, dont la figure se détache dans une lumière crue et dans un jour cruel, c'est Pagello, le « stupide » Pagello, le bellâtre à la large poitrine, au sourire de fatuité béate, fier de son habit neuf et de son nœud de cravate, mélange de sottise satisfaite et de prudence, jouant en personnage de vaudeville son rôle

du plus heureux des trois, positif quand même et pratique et troublé dans sa bonne fortune par la crainte que son aventure avec « la Sand » ne lui nuise auprès de sa clientèle. On le dirige sur Paris, il arrive, il défait ses malles et en tire le portrait de sa mère ! Le ridicule de la situation éclate à tous les yeux, sauf aux siens. Les railleries des uns, l'impertinence, la froideur, les rebuffades des autres échouent devant son inconscience. On le pousse dehors : il gémit, mais il reste. Heureusement la peur le prend. Il flaire qu'il y a de la vendetta dans l'air et craint les coups. Il se décide à partir, non sans avoir réclamé le prix de vagues tableaux sur lesquels la George pourrait bien avoir fait des bénéfices. « Mes gages ! mes gages ! » crie Sganarelle. Je dirais que la vulgarité du comparse rejaillit sur les deux grands acteurs ; mais peut-être au contraire ajoute-t-elle à la beauté de l'histoire, en nous faisant découvrir sous le mirage de la littérature et de la poésie une réalité plus misérable.

Il est aisé de concevoir quelle sorte d'intérêt ont pour la plupart des lecteurs ces révélations : il y a beaucoup de gens qui goûtent médiocrement la magie d'évocation des *Lettres d'un voyageur* et l'intensité d'émotion des *Nuits*, mais qui ne sont pas du tout incapables d'apprécier le piquant de certains commérages. D'autres, qu'on ne saurait soupçonner de cette basse curiosité, trouvent un

plaisir de tristesse, une joie philosophique, à constater que les êtres qui nous sont supérieurs par l'esprit n'en sont pas moins faits comme nous de chair et de boue. Nous avouons ne pouvoir nous placer à leur point de vue. Eh quoi ! ne le savons-nous pas que le génie lui-même ne dispense pas ses privilégiés d'avoir part à l'humaine misère? Nous ne le savons que trop, et loin d'en réclamer des preuves nouvelles et plus éclatantes, nous serions tentés bien plutôt de demander qu'on nous permît de n'y pas trop songer. Pour notre part, si nous nous occupons à notre tour et après tout le monde de ces indiscrétions, on ne nous accusera pas de chercher le double plaisir de nous y délecter en les flétrissant. Nous ne voudrions qu'en dégager ce qui peut avoir trait à la littérature, fort oubliée dans toute cette affaire, et nous n'y trouvons qu'une occasion de fixer quelques points de l'histoire du romantisme.

Longtemps ç'avait été un dogme en France comme hors de France, que l'œuvre d'un écrivain doit être distincte et même indépendante de sa personne. Ni Corneille ni Racine ne nous ont entretenus de leurs maîtresses, et ce qu'ils nous en auraient pu conter ne nous ferait pas applaudir davantage Chimène ni Hermione. Les enquêtes auxquelles on a soumis la vie privée de Molière n'ont servi qu'à fausser l'interprétation de son théâtre et à répandre au sujet de ses comédies des erreurs grossières. Quant à

Shakspeare, le jour où on aura prouvé qu'il n'a jamais existé, ou, si l'on préfère, qu'il a été le prête-nom de quelque Bacon, le rôle d'Hamlet n'en sera pas devenu sensiblement plus obscur. Pour ceux qui, à la manière de Montaigne, nous ont le plus abondamment parlé d'eux-mêmes, encore ne l'ont-ils fait que parce qu'il leur semblait trouver en eux « la forme de l'humaine condition ». C'est qu'en effet l'objet lui-même de la littérature leur paraissait être d'exprimer les sentiments généraux, les traits communs de l'humanité, ce qui d'un individu à l'autre a chance d'être pareil. Certes les accidents de la vie ne sont pas sans importance ; ils déterminent en quelque manière la sensibilité de l'écrivain, dirigent son observation, fixent son regard sur un aspect de la réalité. Ils sont le point de départ, l'instrument, le moyen sans valeur propre et de soi-même indifférent. Mais la part de réalité objective que l'écrivain a découverte par ce moyen importe seule. Dans la seconde moitié du siècle dernier, sous des influences diverses et d'après l'exemple de Rousseau, tout change. Au lieu de se rapprocher de l'ensemble des hommes et de se fondre dans leur communauté, ce que cherche au contraire l'écrivain, c'est à s'en distinguer. Il met sa vanité à être différent des autres. Ce qu'il apprécie en lui et qu'il tâchera de faire saillir, c'est ce qu'il y trouve d'exceptionnel et d'unique. Il se fait le centre de tout, rapportant tout à

lui seul, et persuadé que tout ce qui le touche doit par cela même solliciter la curiosité, provoquer l'intérêt du genre humain. Il s'expose aux regards. Il se donne en spectacle. Il se met en scène.

C'est précisément ce qui arrive pour George Sand et Musset. Puisqu'ils sont des gens en vue et, si l'on veut, des artistes en représentation, il leur semble tout naturel qu'on fasse cercle autour d'eux et que la galerie s'occupe de la comédie qu'ils lui donnent. Ce ne sont pas seulement les intimes qui sont dans la confidence, Boucoiran et Tattet, ou l'ingénieux Buloz, attentif aux intérêts de sa Revue, c'est tout le monde. Les commérages vont leur train; il ne s'agit pas de les arrêter, mais de les redresser. Si Planche a menti, on lui fera confesser la vérité. Sainte-Beuve est directeur de conscience. Ce rôle délicat lui revient de droit, attendu que personne n'inspire à George Sand plus d'estime et même de vénération que cet homme « angélique ». Au surplus le moment est d'autant mieux choisi que, vers le même temps et pour son compte, le directeur de conscience tâche de s'insinuer dans les bonnes grâces de la femme de son ami. La curiosité s'entretient et se renouvelle grâce à des publications successives et contradictoires. On applaudit, on siffle, on prend parti. Du temps se passe. Une légende se forme. La légende où s'effacent les traits individuels, où s'estompent les

contours de la réalité, c'est bien ce que Georges Sand se refuse à accepter. Elle est rentrée en possession de ses lettres, ce n'est pas pour les anéantir; elle ne les garde que pour nous les livrer. Elle en assure la publication avec un luxe de prévoyance. Il faut que nous sachions que tel jour elle pensait ainsi, qu'elle a donné ce conseil, écrit cette phrase. Aussi est-il juste de remarquer que, dans ces divulgations, les plus coupables ne sont ni les éditeurs, ni le public, mais bien les intéressés eux-mêmes. Ils ont pris le contre-pied du mot du sage. « Étale ta vie, » c'est leur devise. Ils sont sur un théâtre. Ils sont des acteurs. On a souvent constaté chez les acteurs cette servitude professionnelle qui les empêche, ayant quitté les planches, de reprendre leur personnalité : ils ne peuvent, en rentrant dans l'humanité réelle, dépouiller leur personnage de théâtre. C'est proprement ce qu'on appelle le cabotinage. Je vois bien ce que le mot a de déplaisant; mais il n'y a qu'un mot qui serve. L'histoire des amants de Venise réunit les deux formes du cabotinage, dont l'une consiste pour l'écrivain à mettre sa vie dans ses livres, et l'autre à transporter dans sa vie les conceptions de la littérature.

On a été très frappé de retrouver dans les lettres de George Sand l'original d'un des passages les plus fameux d'*On ne badine pas avec l'amour*. « On aime, dit Perdican à Camille, et quand on est

sur le bord de sa tombe, on se *retourne pour regarder en arrière et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.* » On peut se référer à la lettre de George Sand : les deux textes sont identiques. Musset s'est contenté de transcrire une phrase qui lui semblait bien venue et qui à coup sûr n'est pas déplacée dans une comédie toute de souvenir. Cela lui semble tout naturel et sa correspondante n'a certes pas été tentée de réclamer. De bonne heure cette idée leur est venue à tous deux qu'ils se préparaient une riche matière pour les livres de demain, et que les larmes qu'ils étaient en train de verser, les soupçons, les trahisons, les ruptures, toutes ces tortures endurées, toutes ces souffranees vécues, ce serait un jour de la copie toute prête. Entre une scène de violence et un raccommodement, ils se promettent d'écrire le roman de leur amour.

Déjà dans la première des *Lettres d'un voyageur* George Sand avait raconté la séparation de Venise ; et la nécessité de tirer parti de leurs aventures dans l'intérêt de leur métier lui apparaît si clairement qu'en donnant à Musset des nouvelles de *Jacques* elle éprouve le besoin de l'avertir que ce n'est l'histoire d'aucun d'eux. C'est Musset qui est le plus séduit par l'idée de revivre dans un récit fictif toutes les

phases de leur liaison. « Je m'en vais faire un roman. J'ai bien envie d'écrire notre histoire. Il me semble que cela me guérirait et m'élèverait le cœur. Je voudrais te bâtir un autel, fût-ce avec mes os. » Il s'exalte en y songeant et voit leur place à tous deux marquée parmi les amants « consacrés » par la littérature. « Non, ma belle, ma sainte fiancée, tu ne te coucheras pas dans cette froide terre sans qu'elle sache qui elle a porté. Non, non, j'en jure par ma jeunesse et par mon génie... La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard. » Ce projet devint la *Confession d'un enfant du siècle* dont les trois dernières parties constituent une autobiographie aussi exacte qu'il était possible; on devine assez, à travers cette lecture décevante et lassante et qui agit sur les nerfs, la torture réciproque que s'infligèrent deux êtres habiles à se tourmenter, pareillement incapables de se supporter et de renoncer à leur supplice. Elles ont conservé leur intérêt de document; elles restent comme l'étude d'un « cas », comme un chapitre de psychologie morbide et de marivaudage forcené. George Sand, en lisant ces pages où revivaient des faits récents, en fut émue jusqu'aux larmes. Elle pouvait d'autant plus être touchée et s'abandonner au charme pénétrant de la tristesse,

que Musset avait tenu parole et pris pour lui tous les torts. Il n'y avait dans son récit pas trace de la trahison matérielle et Brigitte n'y était plus que l'innocente victime d'un libertin.

Même version dans *Elle et Lui*. On est en 1859, vingt-cinq ans après les événements, vingt mois après la mort de Musset; pour répondre à des calomnies qu'elle ne sait pas mépriser, George Sand va remuer les cendres de ce passé. Cette fois c'est un livre d'aigreur, témoignage de cette cruauté de la femme qui, n'aimant plus, ne se souvient pas d'avoir aimé. Mais elle se souvient de ses propres souffrances : la Thérèse d'*Elle et Lui* reproche à Laurent ses violences, ses impertinences, ses débauches et jusqu'aux embarras d'argent qu'elle a subis pour lui. Livre cruel dont les plus belles pages sont celles qui retracent la nuit atroce de la forêt de Fontainebleau. Triste livre où la femme vieillie ne craint pas de nous présenter, salie par le vin, par le sang et par la boue l'image de celui qui jusqu'à la mort n'a cessé de l'aimer !

Quoi qu'il en soit du reste, et pour des raisons différentes mais qui aboutissent à un résultat analogue, les deux livres ont un même défaut : il y manque un personnage et qui, à vrai dire, est essentiel : c'est George Sand. Ni Brigitte, ni Thérèse ne lui ressemblent que par l'humeur prêcheuse et la manie de maternité. La figure adoucie et affadie cesse

d'être vivante. C'est un duo où nous ne percevons qu'une voix, un dialogue où nous n'entendons pas les répliques. Que dire de l'honnête Smith ou du flegmatique Palmer? On touche du doigt la convention. On devine que les auteurs sont de parti pris, qu'ils ont voulu présenter les faits sous un certain jour, mais surtout qu'ils se sont tenus trop près des faits, au lieu de les recréer librement par une conception d'art. Ils les ont arrangés, ce qui n'est pas la même chose que de les transformer. Il est arrivé ce qui arrive toutes les fois qu'un livre est trop voisin de la réalité : il lui reste inférieur. Il est clair que le livre où seront réunies les lettres de Musset à celles de George Sand fera singulièrement pâlir, s'il ne rejette tout à fait dans l'oubli, *Elle et Lui* et la *Confession*.

Ce qui est plus curieux et d'une portée d'enseignement qui va beaucoup plus loin, c'est de voir, dans ce consciencieux effort de deux écrivains pour réaliser les chimères les plus folles, à quel point ils ont pu être dupes de la littérature de leur temps, et dupes de leur propre littérature. Au moment où ils se rencontrent, George Sand vient d'achever *Lélia*, Musset les *Caprices de Marianne;* il termine *Rolla*, et il écrira bientôt *Lorenzaccio*. Octave des *Caprices* est Musset lui-même; et c'est un débauché. Rolla en est un autre. *Lorenzaccio* est une étude des ravages de la débauche. Il est convenu

que Musset les a suivis dans son propre cœur, et qu'il est dès cette époque prisonnier du monstre. George Sand et Musset tous les premiers le déclarent à l'envi et à satiété. On l'a répété après eux. C'est se payer de mots. N'oublions pas quel est l'âge du poète : il a vingt-deux ans, c'est un enfant. Il a fait la fête avec les plus élégants de ses camarades, il est allé chez des filles, il a bu du punch ! En vérité, le mal est-il si enraciné qu'il n'en puisse guérir, et le clou est-il planté si avant sous sa mamelle gauche ? Mais il a lu sur ce thème de farouches déclamations ; ce sont elles qui hantent son esprit. L' « Orgie » lui est apparue magnifique et infernale dans le gonflement du lyrisme ; il en a gardé l'épouvante, il en subit le prestige comme celui d'une puissance irrésistible. C'est de cette hantise qu'il ne s'est pas délivré. La « Débauche » dont il a été victime, c'en est le spectre littéraire habillé d'oripeaux byroniens. On ne dira jamais assez l'influence des œuvres d'imagination sur les êtres de sensibilité et de nerfs. On ne répétera jamais assez qu'il est plus rare de voir la littérature se modeler sur la vie que de voir l'inverse. C'est la vie qui se modèle sur la littérature. Écoutez Lélia disant à Sténio : « Je n'ai jamais été mère, mais il me semble que j'ai pour vous le sentiment que j'ai pour mon fils. Je me complais dans votre beauté avec une candeur, avec une puérilité maternelle. »

Écoutez Sténio disant à Lélia : « Il est juste que tu sois la souveraine de nous deux. Je ne mérite pas l'amour que tu mérites, je n'ai pas souffert, je n'ai pas combattu comme toi, je ne suis qu'un enfant sans gloire et sans blessures en face de la vie qui commence...» N'est-ce pas l'accent de Musset? Sténio n'est pas Musset, mais Musset sera Sténio. Les deux êtres de chair vont vivre le roman déjà écrit, tenir la conduite et répéter le langage que leur dictent les êtres imaginaires. George Sand s'est composé un personnage de femme fatale, créature de mystère, statue de l'orgueil et du désenchantement. Elle n'aura garde de descendre du piédestal où elle a juché Lélia. De l'exaltation de la *Nouvelle Héloïse*, des aspirations inassouvies de Werther et de René, des mélancolies d'Oberman elle s'est forgé un idéal de la passion. Elle est femme et sait mal faire la distinction entre la réalité et le rêve. Elle va se livrer et livrer son compagnon avec elle en proie à une mortelle chimère : c'est cet amour romantique qui depuis un siècle sévit dans notre littérature, qui infeste les esprits, fausse les idées, trouble la société, gâte les mœurs, et qui a fait par milliers des victimes dont George Sand et Musset ne sont que les plus illustres.

Il y a beaucoup de façons de concevoir l'amour ; elles ne se valent pas toutes, mais toutes elles répondent à un besoin de notre nature. L'amour

peut être l'union de deux êtres, se donnant l'un à l'autre, corps et âme, dans le présent et dans l'avenir; la volonté y concourt avec l'imagination; toutes les puissances supérieures qui sont en nous se liguent contre les surprises de l'instinct et font obstacle à la loi d'universelle mobilité qui rend nos cœurs pareils à un ciel changeant. Chimène, Pauline, Andromaque, non plus que Desdémone ne le concevaient pas autrement. On peut essayer de dégager l'amour des servitudes matérielles; le platonisme est une rêverie, ce n'est pas une absurdité: ç'a été le rêve de Dante et de Pétrarque. D'autres ne cherchent dans l'amour que le plaisir et ne lui demandent que d'enchanter de ses illusions délicieuses les heures brèves de la vie; c'est la volupté, charme des hommes et des dieux, que célébraient les païens couronnés de roses. Mais de la volupté il s'élève une âcre amertume; l'amour devient le bourreau de ceux qu'il possède et qu'il dégrade, comme un mal sacré : Ariane et Phèdre ont brûlé de cet amour, et c'est celui encore qui attache Des Grieux sur les pas de Manon. Mêlez et brouillez toutes ces sortes d'amour et vous aurez celui dont Lélia elle-même nous fournira la définition : « Dans la jeunesse du monde, dit-elle justement, alors que l'homme n'avait pas faussé sa nature et méconnu son propre cœur, l'amour d'un sexe pour l'autre tel que nous le concevons aujourd'hui n'existait pas.

Le plaisir seul était un lien; la passion morale, avec ses obstacles, ses souffrances, son intensité, est un mal que ces générations ont ignoré. Aujourd'hui pour les âmes poétiques le sentiment de l'adoration entre jusque dans l'amour physique. Étrange erreur d'une génération avide et impuissante!... » Transporter dans l'adultère l'émotion respectueuse de l'amour honnête et dans le commerce des sens les élans mystiques du platonisme, prêter à la passion un caractère de noblesse et de générosité qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, en faire l'instrument d'une félicité souveraine où l'homme devient l'égal de Dieu, voilà proprement la création du romantisme. C'est le triomphe de la confusion dans les idées, comme de l'amphigouri dans le langage. C'est le confluent de tous les malentendus.

« Je t'aime parce que tu me plais, » déclare George Sand à Pagello. Nous nous en serions doutés. L'aveu est pourtant précieux à recueillir, aveu dont c'est le cas de dire qu'il est dépouillé d'artifice, puisqu'il nous plonge en pleine nature. A travers la série de ses aventures, George Sand n'a jamais voulu convenir que la curiosité des sens pût être pour rien dans l'affaire. Elle invente à ce propos une merveilleuse théorie de l' « ascension dans l'amour », qui apporte au changement mieux qu'une excuse. « Crois-tu donc qu'un amour ou deux suffisent pour épuiser et flétrir une âme forte? Je l'ai

cru aussi pendant longtemps, mais je sais à présent que c'est tout le contraire. C'est un feu qui tend toujours à monter et à s'épurer. C'est peut-être l'œuvre terrible, magnifique et courageuse de toute une vie. C'est une couronne d'épines qui fleurit et se couvre de roses quand les cheveux commencent à blanchir. » Ce sophisme est aussi bien celui du don Juan romantique. Hélas! pour en être dupe il faudrait ne pas regarder autour de soi. Avec la puissance de son envolée dans le faux, l'intrépide romancière reste persuadée qu'elle n'a engagé que son âme. Elle regrette de n'avoir pu vivre entre les deux hommes et les rendre heureux sans appartenir ni à l'un ni à l'autre. Elle croit sincèrement qu'elle le souhaitait. Elle s'applaudit d'une sorte d'austérité, difficile à expliquer très clairement, et qui aurait présidé à ses rapports avec Musset : « Avons-nous un seul souvenir de ces étreintes qui ne soit chaste et saint? » Comment en serait-il autrement puisqu'il ne s'agissait en tout cela que de la plus grande gloire de Dieu? « Dieu lui-même, ce que tu appelles ma chimère, ce que j'appelle mon éternité, n'est-ce pas un amour que j'ai étreint dans tes bras avec plus de force que dans aucun autre moment de ma vie? » Il se pourrait que Dieu n'eût rien à faire dans ce sortes de rencontres; mais les romantiques le dérangent pour très peu de chose. L'amour, tel que nous essayons ici de l'analyser, est à base de sen-

sualité. George Sand l'ignore ou ne veut pas le savoir: c'est sa première et plus grave illusion et d'où toutes les autres découlent. Tel est d'ailleurs l'amour que célèbre désormais la littérature. De Saint-Preux à Lélia, en passant par Bernardin de Saint-Pierre et par Chateaubriand, toute cette littérature crie, et j'allais dire qu'elle brame le désir. — Les deux amants ont un passé qu'ils ne peuvent ni accepter ni oublier, dont l'image entretient chez eux la jalousie, le doute, l'inquiétude; ils ne cessent d'aspirer à un amour où la confiance naîtrait de l'estime. — La passion est égoïste; ils veulent à toute force y introduire un élément qui lui est étranger: la bonté. Chez George Sand la bonté prend naturellement la forme de la maternité. Il n'y a dans son œuvre que trop d'exemples de cette perversion du sentiment qui, mêlant la maternité à l'amour, donne à celui-ci un vague relent d'inceste. Mais comment ne s'est-elle jamais avisée de ce qu'il y a de désobligeant pour l'imagination dans ces caresses d'amante données par « une mère »? Certaines délicatesses ont manqué à cette riche organisation, comme elles firent également défaut à presque tous les grands romantiques. Le dernier effort de la bonté transformant l'amour, c'est de toute évidence le renoncement de la passion se sacrifiant elle-même. C'est ici qu'intervient l'épisode de Pagello. Alors même qu'elle sera lassée de cette

gageure, George Sand continuera d'en célébrer l'extravagance lyrique. « Adieu donc le beau poème de notre amitié sainte et de ce lien idéal qui s'était formé entre nous trois, lorsque tu lui arrachas à Venise l'aveu de son amour pour moi et qu'il te jura de me rendre heureuse ! » Auprès de cette réalité toute fiction paraît médiocre. Polyeucte cède sa femme à son rival, mais c'est au moment de mourir. Jacques abdique ses droits devant la toute-puissance et la légitimité supérieure de la passion, mais il se suicide. Musset vit, reçoit des nouvelles de Pagello « qui est un ange », est tenu au courant des effusions par lesquelles sa maîtresse et son rival heureux se prouvent « leur amour pour Alfred ». C'est la folie toute pure.

Ainsi mêlé d'éléments contradictoires et pétri d'idées fausses, l'amour devient une monstruosité. C'est le moment que choisissent les romantiques, pour en décréter le caractère divin. Il est beau, et même il n'y a au monde pas autre chose de beau et de sacré. Il est héroïque et ceux qui se sont haussés jusqu'à lui en deviennent très grands. Il est une vertu, s'il n'est même toute la vertu. Il est la règle unique de la vie, enferme en lui la morale, absorbe la religion... Une loi d'airain veut que ces tentatives pour escalader le ciel aboutissent à des chutes formidables.

C'est dans les dernières lettres de George Sand,

après la reprise de possession et au moment où va s'imposer la nécessité d'une rupture définitive, que la passion parle le langage le plus brûlant. « Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. Je ne veux plus de toi, mais je ne peux pas m'en passer... » D'ailleurs le calme reviendra vite, amenant l'oubli. Profondément femme, George Sand a besoin d'être dominée; et elle n'a trouvé en Musset vraiment qu'un enfant. C'est pourquoi sa liaison avec lui ne laissera de trace profonde ni dans sa mémoire ni dans son œuvre. C'est un épisode dans sa vie, ce n'est pas une date dans l'histoire de son esprit. Elle revient à la grande question qui n'a cessé de la préoccuper, celle des droits de l'individu contre la société, de la nature contre la raison. Elle est douée des plus admirables facultés pour emmagasiner des idées, des sensations, des images, et les rendre sous forme d'art : le flot continue à s'épancher avec la même régularité, sans que le cours en ait été troublé ni dévié. Par bonheur, il n'en a pas été de même pour Musset. Il a été remué jusque dans le fond de son être; sa nature est débile, incapable de réagir, et il ne peut compter sur son œuvre pour s'échapper à soi puisqu'il n'a jamais mis dans son œuvre que lui-même, ne s'est jamais intéressé qu'à l'amour; et il vient d'aimer pour la première fois de sa vie, d'un amour qui sera désormais toute sa vie. Du temps passera, des impres-

sions nouvelles se succéderont, qui ne prévaudront pas contre l'impression ineffaçable. Le poète fera effort jusque dans ses derniers vers pour chasser un souvenir qui reste quand même douloureux :

> Ote-moi, mémoire importune,
> Ote-moi ces yeux que je vois toujours.

Il retrouvera toujours au fond de sa mémoire ces sombres yeux. Il ira dans la vie, sans rien entendre et sans rien voir, comme ceux que possède une pensée unique à laquelle ils sont en proie. Il s'est heurté à l'un de ces accidents rares, extraordinaires et terribles dont on ne cite que quelques exemples : une grande passion. Il ne saura plus parler d'autre chose, et il mettra tout son art à en fixer le souvenir. Musset est incapable de se détacher de lui-même; mais ce que son inspiration perd en variété et en richesse, elle le gagne en intensité. L'auteur de *Jacques* était encore celui d'*Indiana*. Le poète de *Rolla* est devenu le poète des *Nuits*. C'est la transformation la plus complète et en même temps la plus heureuse qui se pût imaginer. Et si l'homme a le droit de maudire celle qui la première lui apprit la trahison, le poète a le devoir de remercier celle grâce à qui se sont révélés tout à la fois chez lui le cœur et le génie.

Quand on relit les pièces qui vont de la *Nuit de mai* au *Souvenir*, ce qui frappe dans cette poésie

inspirée par une aventure personnelle, toute pleine d'une impression récente et composée en quelque sorte sous la dictée de la réalité, c'est de voir comment le poète y dépouille son émotion de tous les éléments particuliers, de tous les traits qui l'auraient faite étroite et précise. C'est le statuaire qui dégage le type de la beauté en rejetant les tares des formes individuelles. Les personnes, les noms, le décor extérieur, le lieu, l'heure, la date, autant de détails que nous sommes libres d'imaginer à notre gré. Mais le poète remuait de vieilles lettres, et de leur poussière s'est levée la tristesse d'antan. Mais il est resté toute une nuit penché à son balcon, attendant jusqu'au matin le retour de l'infidèle. Des images de désolation naissent comme d'elles-mêmes : c'est le pélican qui donne ses entrailles en pâture à ses petits, c'est le laboureur qui trouve son champ dévasté par l'incendie. Comme il nous fait grâce de tous les incidents, il ne s'embarrasse d'aucune théorie et conception nuageuses. Si l'amour est un élan sublime et une aspiration sainte, il n'en sait rien. Il sait seulement qu'il voulait posséder et garder celle qu'il aimait, et qu'elle est partie. Il a été trahi, et cette trahison est un abîme où sa raison ne se retrouve pas. Il se remet sous les yeux cette chose qu'il ne peut admettre, et qui est. Pourquoi ces serments, s'ils devaient mentir? Pourquoi ces larmes si tu ne m'aimais pas?

Et si tu m'as aimé, pourquoi avoir cessé d'aimer? C'est le problème dont il retourne avec effroi les données et qui l'affole. C'est l'obsession contre laquelle il se débat. Comme il faut vivre, il cherche un moyen de vivre avec cette torture mortelle. Et comme c'est un besoin pour l'artiste de créer, il cherche le moyen de faire de son tourment lui-même sortir l'œuvre d'art. Sa souffrance devient sa Muse; elle prend une voix et il ne sait plus que dialoguer avec elle. Elle le presse de se soulager par la plainte; mais le moment n'est pas venu et il tremble rien qu'à la pensée d'évoquer des douleurs qui briseraient sa lyre. Les sentiments longtemps contenus éclatent enfin, dans leur diversité et leur violence: ce sont tour à tour des essais de se reprendre à la vie et de subites explosions de colère, l'illusion de l'oubli et le retour offensif du mal plus aigu, un flux et un reflux d'impressions tumultueuses et qui nous font désespérer que le calme reparaisse. Il reparaîtra pourtant, et à défaut du pardon que la passion ne connaît pas, on verra se faire l'apaisement. Le souvenir s'épure et s'élargit; l'épreuve passée prend dans l'éloignement sa signification véritable. Le poète sait maintenant que les joies s'enfuient sans laisser de trace et que les jours de bonheur ne valent pas qu'on en parle : la souffrance, qui ouvre notre âme à toute sorte d'émotions, qui nous fait communier avec la nature et

prendre conscience de nous, est encore ce qu'il y a de meilleur au monde... Cette poésie jaillit du cœur, avec une sincérité dont peut-être n'y a-t-il pas eu d'égale : subitement toute déclamation vaine, toute la fausse rhétorique, celle de l'art et celle du sentiment, ont disparu : il n'y a plus de place que pour la vérité. C'est le fond du cœur qui apparaît, et les régions se découvrent où ne pénètrent ni les caprices de la fantaisie individuelle, ni ceux de la mode. Telle est pour la poésie lyrique elle-même, cette forme par excellence de la poésie personnelle, la condition de la vie et de la durée : il faut qu'elle dépasse les émotions d'un homme et l'expression des sentiments d'un jour, pour arriver jusqu'à ce fond immuable et commun où, par delà les individus et les temps, toutes les souffrances humaines se reconnaissent et se répondent.

15 janvier 1897.

ROME DE M. ÉMILE ZOLA [1]

Une monographie complète de Rome; — la Rome antique avec toute son histoire depuis l'époque de la fondation jusqu'au temps des invasions des Barbares, avec la nomenclature des monuments et la description des ruines; — la Rome des papes avec l'histoire de la papauté depuis saint Pierre jusqu'au pape d'aujourd'hui, qui est le deux cent soixante-troisième de la série; — la Rome de la Renaissance, avec une histoire des beaux-arts et des vues sur Michel-Ange, Raphaël et Botticelli; — la Rome moderne avec l'histoire de l'unité italienne depuis Cavour et Victor-Emmanuel jusqu'à M. Crispi et la triple alliance, la constitution de l'Église, son organisation et son administration, l'action de Léon XIII, la lutte du Vatican et du Quirinal, les rapports du christianisme et de la démocratie, de la religion et de la science, du dogme et de la raison, la question ouvrière, le socialisme d'État et le socialisme chré-

1. 1 vol. (Charpentier et Fasquelle).

tien, le mysticisme, l'anarchie, la diplomatie du Vatican, la vie et les mœurs de l'aristocratie romaine, la misère à Rome, l'agiotage à Rome, l'amour à Rome, enfin le passé et l'avenir de l'Humanité, la destruction de Ninive et de Babylone, la découverte de l'Amérique et les progrès de la race jaune, — tels sont quelques-uns des points qu'aborde M. Zola dans son nouveau roman. En vérité cela est colossal. On reste confondu devant l'énormité de la matière. Pour mener à bonne fin cette œuvre gigantesque, qui résume à la fois les travaux de Joseph de Maistre et de Mommsen, de Lamennais et de De Rossi, de Veuillot et de Burckhardt, de Stendhal et de Gioberti, d'Ampère et de Rosmini, ceux de Ranke, de Havet, de Renan et de beaucoup d'autres, il semble qu'il n'eût pas suffi d'un historien doublé d'un archéologue, mais qu'il fallût encore un politique, un économiste, un philosophe. L'idée d'un pareil sujet ne pouvait germer que dans un cerveau unique pour la variété de l'érudition, la souplesse des facultés, et la puissance de synthèse, ou peut-être dans une imagination tout à fait étrangère à nos méthodes d'infinie division du travail. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'un homme, d'esprit simplement cultivé, ne l'aurait jamais conçu. Un lettré n'aurait pas même songé à écrire ce livre.

J'ajoute que l'immensité du sujet n'était pas la seule difficulté à laquelle dût se heurter le roman-

cier. Les mérites dont il y fallait faire preuve sont en parfaite opposition avec ce que nous savons de la complexion intellectuelle de M. Zola, de ses habitudes de travail et des qualités d'esprit que nous ne faisons nullement difficulté de lui reconnaître. Car il se peut bien qu'il suffise d'une huitaine de jours pour visiter Lourdes et ses environs, et qu'on atteigne en six semaines jusqu'à l'âme même de Plassans; il faut un peu plus de temps pour nouer avec Rome une connaissance intime. C'est ici une terre d'histoire, où les siècles, en se succédant, ont mis lentement leur empreinte : c'est de même lentement qu'on se sent gagné par le charme qui s'en dégage, enveloppé par l'atmosphère très spéciale. Mais M. Zola n'est guère de nature à se prêter à cette sorte de lent envahissement : il préfère les enquêtes rapides, en homme pressé. L'Italie est la contrée chère aux artistes, aux dévots de la forme, aux amants de la Beauté. M. Zola est surtout attiré par le spectacle de la laideur ; ses livres prouvent surabondamment qu'il est insensible aux questions de mesure, de proportion, d'harmonie, et enfin à tout ce qui est de pure forme; au surplus, il est clair que si l'auteur de l'*Œuvre* peut avoir d'autres mérites, il est dénué du sentiment des choses de l'art. On s'est accordé de tout temps à admirer la diplomatie du Vatican pour sa complication savante et sa subtilité. M. Zola ne se pique pas de subtilité. Il aime

les simples de cœur. Et les natures les plus simples sont aussi bien celles qu'il a su le mieux représenter, celles des Gervaise ou des Lantier ou de cet oncle Macquart qui, pour s'être trop imbibé d'alcool, prit feu par l'intérieur et fut réduit en un petit tas de cendres. La papauté est le grand pouvoir idéal agissant sur les âmes. Or M. Zola a bien vu d'autres choses; mais ce qui se passe dans les âmes lui a toujours échappé, et le domaine de la psychologie lui est resté constamment fermé. Dans un livre sur Rome il était impossible de ne pas faire une grande place à l'idée religieuse. Or M. Zola a toujours pris nettement parti pour la science contre la religion ; il l'a fait comme il fait toutes choses, très franchement, avec un zèle bruyant et compromettant. Sa morale, telle qu'il l'a maintes fois exposée et telle qu'on la retrouve dans *Rome* est la morale des braves gens, celle qui conseille de se donner du plaisir quand ça ne fait d'ailleurs de mal à personne, et de s'accoupler quand l'envie vous en prend, sans déranger le maire ni le curé : ce n'est pas la morale chrétienne. L'auteur de *Rome* devait être ou un croyant, ce à quoi M. Zola ne prétend pas, ou un penseur d'une grande largeur d'esprit. Mais les livres de critique de M. Zola prouvent supérieurement que, s'il a d'autres dons, il est, comme cela arrive souvent aux créateurs, tout à fait dépourvu d'intelligence critique. Je pourrais prolon-

ger cette énumération. Mais on voit assez pour quelles raisons il était permis de craindre que *Rome* ne fût fort au-dessous de n'importe quel chapitre de l'histoire des Rougon-Macquart.

L'événement n'a pas justifié cette crainte. Je m'empresse de le reconnaître; et cela démontre une fois de plus qu'en critique comme ailleurs il faut se défier de l'*a priori*. Le nouveau roman de M. Zola n'est pas sensiblement inférieur aux précédents. S'il est plus ennuyeux, c'est surtout qu'il est plus long. Il est plus long que *Lourdes* de cent cinquante pages, et de trois cents pages plus ennuyeux que la *Bête humaine*. A mesure qu'ils se succèdent, les livres de M. Zola deviennent plus copieux. Plus il va et plus l'auteur devient incapable de se contenir. C'est là entre ce dernier volume et ceux qui l'ont précédé la seule différence appréciable. A tous les autres points de vue, l'identité est absolue. Pour décrire la ville des papes, M. Zola n'a pas cru qu'il fallût d'autres moyens que pour décrire l'assommoir du père Colombe ou le magasin de nouveautés d'Octave Mouret. Homme à système, il a un système qu'apparemment il trouve bon et dont il ne se soucie donc pas de changer. Il a des gaufriers d'où il tire toujours les même gaufres. Il a des cadres tout prêts : il les bourre tantôt avec une substance et tantôt avec une autre, tantôt avec des histoires d'ivrognes ou de filles publiques, d'artistes ou de

boursiers, de bourgeois ou de paysans, de maraîchers ou de chauffeurs mécaniciens, tantôt avec des récits de miracles ou d'intrigues de sacristie : il en sort toujours le même roman. On a beau faire observer respectueusement à M. Zola que tout ici-bas doit se renouveler et qu'il risque de nous lasser, il a beau se rendre compte lui-même que personne ne le suit plus et qu'on le laisse dans sa solitude, il s'obstine à refaire avec entêtement la même chose.

C'est un remarquable exemple de fidélité à soi-même, et qui a, si l'on veut, sa beauté, quelque peu mélancolique. Maintenant que personne ne se passionne plus pour ou contre le naturalisme, que les discussions auxquelles il donna lieu se sont apaisées, et qu'aux colères de jadis a succédé l'indifférence ou même une sorte de bonhomie amusée, il peut être curieux d'en dresser le bilan. Ce qui fut le roman naturaliste est aujourd'hui assez éloigné de nous, assez relégué dans le passé, pour que nous puissions l'envisager avec ce recul nécessaire à qui veut bien juger. Nous l'étudierons d'après le nouveau spécimen qui nous en est offert. Le caractère nous en apparaît désormais avec netteté. Ç'a été une entreprise, couronnée de succès, pour appliquer au roman, au lieu des méthodes toujours périlleuses et incertaines de la composition littéraire, des procédés ayant la simplicité, la rapidité, la sûreté et d'ailleurs l'insuffisance des procédés mécaniques.

Nous appartenons à un temps où, les conditions de la vie ayant changé, les intérêts de la masse primant ceux de l'élite, les besoins de confort et de bien-être s'étant répandus, les industries de luxe ont dû se transformer pour nous livrer à meilleur compte et en plus grande quantité des objets qui aient encore les dehors de l'élégance et l'apparence du bon goût. La qualité est inférieure, le travail est plus grossier, il n'y faut pas regarder de près; mais, pourvu qu'on se mette à distance, cela fait illusion, cela joue le vrai. Le problème de la production à bon marché est celui qui domine toute l'époque moderne. Le roman naturaliste a réalisé le problème de la littérature à bon marché.

Aujourd'hui on veut dans le roman de l'observation. Rien n'est plus difficile que d'observer. Il y faut un don, fait de justesse de coup d'œil et de pénétration intellectuelle : le nombre est très petit des gens qui savent voir. Il faut en outre de l'étude, de l'application, de l'effort. Ceux mêmes qui étaient le mieux doués pour l'observation n'arrivent de coutume à connaître qu'un très petit coin du monde, celui où ils ont vécu, avec lequel l'habitude et la sympathie les ont rendus familiers. Mais on n'écrit guère quand on n'écrit que de ce qu'on connaît bien et à fond. Et de vivre confiné dans son coin, ce n'est plus la mode au temps des chemins de fer. L'abbé Pierre Froment prend le train, descend à Lourdes,

fait un pèlerinage, et remonte en wagon muni de tous les documents pour un livre qu'il n'a plus qu'à écrire. Ce livre, à cause peut-être de cette documentation un peu trop hâtive, contenait des inexactitudes qu'on eut la méchanceté d'y relever. Il enfermait aussi des théories qu'on eut le tort de reprocher à ce prêtre, d'ailleurs incrédule. L'abbé Pierre Froment ira lui-même plaider sa cause en cour de Rome. Il reprend le train, débarque à Rome, où il a l'intention de ne passer qu'une quinzaine de jours ; il y reste trois mois, son affaire ayant traîné en longueur. Il met le temps à profit, se promène en suivant scrupuleusement les indications du *Guide du promeneur dans Rome*, s'informe, questionne les gens, va partout où il peut aller et où on veut bien le recevoir. Il prend des notes à mesure et remplit avec la conscience la plus louable le métier de reporter où il s'est improvisé. Au retour, il n'a plus qu'à « rédiger » ses impressions. Il rédige avec abondance et sérénité, sans se douter qu'il puisse y avoir de la différence entre une visite et un séjour, entre une excursion et un voyage, entre un voyage économique et un voyage véritable. Il a fait de l'observation à prix réduits.

Le résultat d'une observation sérieuse, et le signe auquel on reconnaît un auteur en possession de son sujet, c'est le choix qu'il fait entre tous les matériaux qui s'offrent à lui. Il écarte les notions

rebattues, qui traînent partout, dégoûtantes de banalité; il élimine les détails accessoires ou inutiles, ce qui ne fait que gêner, encombrer, masquer la vue; il retient uniquement ce qui est caractéristique, ce qui est typique et essentiel. Ce travail de subordination et de classification, l'abbé Pierre n'a pas le loisir de s'y livrer. Il transcrit le pêle-mêle de ses notes, il nous confie les remarques qu'il a faites, sans y chercher malice et à la bonne franquette. Il nous fait part de ses étonnements, qui sont nombreux, et relate tout ce qui lui a paru curieux: c'est par exemple que les cardinaux ont des bas rouges et que les fenêtres du Vatican ont vue sur Rome. Comme il est naturel, ce qu'il ne connaissait pas il le croit inconnu de tous, nouveau et inouï. Ça n'avait jamais été dit. « Personne n'avait dit, personne ne semblait savoir que ce palais dominait Rome et que de sa fenêtre le pape voyait le monde. » Pour lui il veut tout dire, faire un résumé complet, ou, comme il s'exprime en son jargon, « total ». Il décrit avec rage, il énumère avec frénésie. La Rome d'autrefois et celle d'aujourd'hui, les monuments en ruines et les édifices en construction, la campagne et la ville, le Corso, les quartiers neufs, les faubourgs et les bouges, les quais, les places, les rues, tout y passe. Voici le Capitole, le Forum, l'arc de Septime-Sévère, le Colisée, les catacombes, le stade, le couloir souterrain où Caligula fut assassiné. Voici

les musées avec mention des tableaux et des marbres que Bædeker marque d'un astérisque : au musée des antiques le Laocoon, l'Apollon, le Méléagre, le torse d'Hercule, au musée du Capitole la Vénus et le Gaulois mourant. Voici les églises, dont on ne compte à Rome pas moins de quatre cents, les tombeaux des papes, les palais, les villas, les fontaines, les places. Voici la liste des congrégations : de l'Index, de la Propagande, des Évêques, des Rites, du Concile, la Consistoriale, la Daterie, la Sacrée Pénitencerie. Et voici la liste des ordres religieux : les Franciscains, les Dominicains, les Jésuites, les Carmes, les Trappistes, les Minimes, les Barnabites, les Eudistes, les Missionnaires, les Récollets, les Observantins, les Capucins. J'abrège. Mais M. Zola ne nous fait grâce d'aucun des renseignements qu'il a trouvés dans les répertoires, comme jadis il épuisait pour nous la collection des Manuels-Roret, celui du chasublier brodeur dans *le Rêve* ou, dans *le Ventre de Paris*, celui du parfait charcutier, cataloguant les galantines, les saucisses et les saucissons, les boudins, les jambons, les saindoux, toutes les variétés de chapelure et toutes les espèces de lard.

De même pour ce grand déballage de connaissances historiques. On nous sert par petites tranches l'histoire romaine et l'histoire de la papauté. Nous nous reposons de la description d'un arc de triom-

phe par un peu de chronologie et la biographie alterne avec la topographie. L'abbé, dont l'éducation première a décidément été peu soignée, ouvre ses livres, y trouve des notions qui le ravissent et nous les rapporte dans toute leur fraîcheur. Il y a dans *Rome* des phrases qui sont de simples points de repère commodes pour les étudiants : « Dès Constantin Rome a une rivale, Byzance, et le démembrement s'opère sous Honorius... » Cela est bon à savoir. Ailleurs c'est un résumé de l'histoire des douze Césars. Il y est, je vous assure, et vous pouvez y aller voir. Du reste, à quoi sert-il pour l'ordonnance générale du livre? on serait un peu embarrassé de le dire. Pour tels autres détails nous voyons tout de suite ce qui les a fait relever. Quand nous faisions nos classes, ce n'étaient pas toujours les dates les plus importantes ni les noms les plus fameux qui nous frappaient : nous retenions plutôt certaines particularités amusantes, certains noms qui se gravaient dans notre mémoire grâce à leur consonance inusitée. Ainsi fait l'abbé Pierre : s'il note qu'un concile a été tenu au Septizonium, c'est qu'il a été séduit par l'aspect savant de ce mot, et s'il nous entretient de l'élection du pape Gélase II, c'est que cela l'amuse de songer que des papes aient eu l'idée bizarre de s'appeler Gélase. Je ne nie pas que tout cela ne soit instructif. C'est de « l'érudition », au même titre où les dictionnaires sont des ouvrages

d'érudition. C'est de l'histoire, comme les *Abrégés historiques*, comme les *Précis*, comme la *Petite histoire de l'Église* à l'usage des catéchismes de persévérance, est de l'histoire.

Un roman ne peut être exclusivement une œuvre de science, c'est par essence une œuvre d'imagination. Il faudrait être bien injuste pour prétendre que M. Zola n'a pas d'imagination; il en a, au contraire, et de la plus follement romanesque ; il se pourrait même que ce fût là ce qui chez lui est fondamental. Il a un cerveau bizarrement construit, et non pas du tout une caboche nette, ronde et solide. La réalité, en y passant, s'y déforme, s'y teinte d'étranges couleurs. Il a le goût de l'extraordinaire, la passion de l'invraisemblable, la fureur du merveilleux, une tendresse de cœur pour l'abracadabrant. De là ces épisodes mélodramatiques qu'on retrouve dans chacun de ses romans. D'instinct, il se représente la vie à la manière des grandes machines de l'Ambigu. Aussi l'Italie du roi Humbert n'a pas cessé d'être pour lui l'Italie des Borgia. Des conspirations s'ourdissent dans l'ombre, des complots se trament dans les ténèbres, des traîtres se drapent dans des manteaux couleur de muraille. « Il soupçonna une influence secrète, quelqu'un dont la main menait tout vers un but ignoré. » On se souvient de tirades pareilles lues dans *Angelo, tyran de Padoue*. En fait, la Rome de M. Zola n'est que la Ve-

nise romantique, la congrégation de l'Index y tenant lieu du Conseil des Dix et les jésuites faisant fonction de sbires. Certes, nous n'ignorions pas qu'il se nouât beaucoup d'intrigues dans le voisinage du Vatican ; et même, qu'il y eût autour d'un pape de quatre-vingt-six ans d'ardentes compétitions et des convoitises de candidats impatients, cela ne nous semblait pas très étonnant. Mais ce que nous ne savions pas, avant que M. Zola, renseigné à de bonnes sources, ne fût venu nous l'apprendre, c'est le rôle que joue le poison dans les élections pontificales. Combien de cardinaux morts jeunes et dont la mort ne fut pas naturelle ! « Vous êtes tous empoisonnés, Messeigneurs !... » Et longuement M. Zola nous conte une histoire d'empoisonnement par les figues, qui n'est qu'une variante de ce thème littéraire si connu et d'emploi si facile : empoisonnement par les gants, dans un verre d'eau ou dans un verre de tisane, par une drogue, par une poudre, par un parfum.

Sur cette histoire d'empoisonnement se greffe une histoire d'amour. Comme on le devine, elle ne pouvait être « quelconque » ; il la fallait assortie au milieu. On ne fait pas l'amour en Italie comme au Spitzberg ou chez les Lapons. C'est ici de l'amour pour pays chauds. Il est de toute nécessité que cela flambe. Il faut à toute force du lyrique, du pas-

sionné, de l'emporté, de l'envolé, de la volupté impudique et de l'impudeur chaste. Voyez Stendhal. Ce chapitre, qui aussi bien s'imposait, est celui des amours de Dario et de Benedetta. Cette charmante Benedetta, ayant épousé un homme qui lui déplaît, s'est refusée à lui; maintenant elle poursuit devant la Cour de Rome l'annulation de son mariage pour impuissance du mari. Le mariage a-t-il été réellement consommé? et, s'il ne l'a pas été, d'où et de qui est venu l'empêchement? Question savoureuse et sur laquelle on peut se fier à M. Zola pour avoir complaisamment et pesamment traîné notre imagination. Jusqu'ici il n'y a encore ni ombre de drame ni soupçon de lyrisme. Mais c'est à quoi il sert d'avoir la cervelle inventive. M. Zola s'avise de faire manger par Dario les figues assassines. Ces figues ne lui étaient pas destinées; ç'a été une erreur, ou plutôt c'est la Fatalité. Le poison agit avec une rapidité foudroyante. Dario agonise. C'est alors que les assistants, plus émus que surpris, purent voir Benedetta se dévêtir tranquillement et, s'étant couchée auprès du moribond, lui faire don tant bien que mal d'une virginité qu'elle lui avait précieusement gardée. Après quoi tous deux meurent d'une même pâmoison. Avouez que cela n'est pas banal! Violemment nous nous sentons transportés, hors de la médiocrité moderne, vers une humanité de Décaméron. Cela est tout à fait « genre Renaissance ». C'est ce

qu'on appelle, dans le langage de l'ébénisterie, du meuble de style.

A cet épisode des amours de Dario et de Benedetta, M. Zola est redevable de quelques-unes des plus heureuses trouvailles de son livre. Je cite textuellement. Il est de ces perles, brillant d'un pur éclat, et qu'on se doit d'isoler. L'abbé Pierre rencontre pour la première fois Benedetta, qui l'accueille de quelques paroles aimables. « Pierre s'excusa, remercia : Madame, je suis confus, j'aurais voulu dès ce matin vous dire combien j'étais touché de votre bonté trop grande. *Il avait hésité à l'appeler « Madame » en se rappelant le motif allégué dans son instance en nullité de mariage* ». Il a hésité, le malheureux ! Un autre mot lui venait aux lèvres. Il ne l'a pas lâché. C'est du savoir-vivre... Au surplus il se pourrait que la jeune femme n'eût pas été autrement choquée de cette étourderie trop renseignée. Un peu plus tard elle nous conte qu'elle s'est décidée à subir la visite de deux médecins, que ces médecins ont rédigé un certificat en latin, et que cela la chiffonne de ne pouvoir entendre ce latin technique. Donc elle a songé au jeune prêtre pour lui en demander l'explication. « Ah ! ce latin ! monsieur l'abbé ! J'aurais bien désiré savoir, tout de même, et j'ai songé à vous pour que vous ayez l'obligeance de me le traduire... » Est-ce une aimable espièglerie ? Je pense que M. Zola a voulu plutôt nous faire

admirer une conscience droite, uniquement désireuse de s'instruire, et qui ne voit pas de mal à ce qui est dans la nature. Cela nous renseigne sur la qualité des âmes avec lesquelles on nous fait vivre. Cela nous éclaire sur l'espèce de leurs sentiments. On a reproché à M. Zola de tomber dans la sensualité. C'est bien à tort. Il s'arrête à l'incongruité.

Il y avait dans *Rome* une grande scène à faire et vers laquelle toute l'œuvre s'acheminait comme à son couronnement : c'était l'entrevue avec le pape. Déjà à plusieurs reprises et pour nous préparer, on nous avait laissé entrevoir la figure de Léon XIII, comme on voit dans la *Débâcle* passer et repasser la silhouette de Napoléon III. L'abbé Pierre l'a déjà aperçu derrière une fenêtre du Vatican; et il l'a rencontré trois fois. « Il l'avait vu par un beau soir, dans les délices des jardins, souriant et familier, écoutant les commérages d'un prélat favori, tandis qu'il s'avançait de son petit pas de vieillard, un sautillement d'oiseau blessé. Il l'avait vu dans la salle des Béatifications, en pape bien-aimé et attendri, les joues rosées de contentement, pendant que les femmes lui offraient des bourses, des calottes blanches pleines d'or, arrachaient des bijoux pour les jeter à ses pieds, se seraient arraché le cœur pour le jeter de même. Il l'avait vu à Saint-Pierre, porté sur le pavois, pontifiant, dans toute sa gloire

de Dieu visible que la chrétienté adorait, tel qu'une idole enfermée en sa gaîne d'or et de pierreries, la face figée, d'une immobilité hiératique et souveraine. » Entre temps il s'est enquis de détails sur sa personne, sur l'emploi de ses journées, du goût qu'il avait jadis pour chasser au « roccolo », de la manie qu'il a conservée de s'enfermer dans sa chambre pour compter et recompter son trésor d'avare, mettre en bon ordre les rouleaux d'or, glisser les billets de banque dans des enveloppes par petits paquets égaux, puis tout ranger, tout faire disparaître au fond de cachetttes connues de lui seul, comme une manière d'Harpagon. Ce qui la frappe maintenant, c'est l'aspect chétif, frêle, du vieillard « avec son cou mince de petit oiseau malade ». Le pape a près de lui un verre d'eau sucrée qu'il remue lui-même avec une cuiller d'argent, et où il boit à petits coups. Il prise. Il tient son mouchoir sur ses genoux. Il a une soutane malpropre, tachée de tabac. Et toujours ce cou extraordinaire! « le fil invraisembable, le cou d'un petit oiseau très vieux et très blanc ». Dans cette tendance à n'apercevoir d'une figure que ses laideurs et ses trivialités, dans cette insistance à mettre en relief un trait frappant, nous retrouvons les recettes mêmes introduites par le naturalisme dans la peinture de portraits. C'est le portrait du pape, sorti du même atelier que celui de Coupeau « gai, content, avec sa

face de chien joyeux ». C'est Léon XIII en pendant avec « ce louchon d'Augustine ».

Je n'accuse d'ailleurs nullement M. Zola d'avoir usé, vis-à-vis du successeur de saint Pierre, ni de parti pris, ni de représailles. Il ne lui est pas étroitement hostile. Il ne se pose pas en adversaire, en tombeur de Léon XIII. Il lui reconnaît des mérites réels et des qualités solides. Il veut rester impartial. C'est dire qu'il ne consent pas davantage à aliéner la liberté de son esprit. Il regarde le pape en face, dans les yeux, et, comme dit l'autre, d'homme à homme. Et nous allons assister à une lutte d'idées, à un tournoi oratoire. C'est la « grande scène » de l'entrevue, la scène à grand orchestre. Il faut la lire attentivement et sauter, si l'on veut, quelques-uns des feuillets qui précèdent, mais ici s'arrêter et savourer. Le dessin lui-même et le mouvement de la conversation sont admirables. C'est l'abbé qui prend d'abord la parole, et, comme il est en verve, nullement gêné, désireux plutôt de profiter d'une occasion qui ne se représentera pas, il va, lancé à fond de train, place un véritable discours, fait la leçon au pape, lui trace une ligne de conduite, le renseigne abondamment sur ses devoirs, sur l'attitude qu'il serait décent pour lui d'observer. Il est stupéfiant. Son interlocuteur ne l'est pas moins. Mis à l'aise par l'évidente sincérité de son partenaire, il n'essaie même pas de jouer au

plus fin et de faire le mystérieux, il expose ses projets, dévoile ses plans, développe ses idées sur le dogme, sur le pouvoir temporel, sur l'unité de l'Église, sur le socialisme, sur les corporations ouvrières, sur le « libéralisme frondeur » et l'« appétit d'aventures sentimentales », et il va, incapable lui aussi de s'arrêter, coulant des bribes d'encycliques dans la phraséologie des Rougon-Macquart. Je dirais que le Saint-Père se débonde, si j'osais à mon tour parler le langage de la maison. Au début l'abbé a essayé de s'opposer à ce débordement d'éloquence, il a tâché de discuter. Bien vite il s'est rendu compte que cela ne servirait à rien, que « ce pape », comme il l'appelle, ne pouvait tenir un autre langage, qu'il disait ce qu'il devait dire. Il renonce à le convertir. Il nous est arrivé à tous de nous trouver au cours d'une discussion en présence de gens entêtés dans leurs idées, et à qui il n'y a pas moyen de faire entendre raison. Nous nous sommes désintéressés de la lutte, et nous avons feint de dire comme eux, crainte de les exciter. Ainsi fait l'abbé Pierre. Un moment il avait eu la tentation de crier : « Eh bien! c'est fini de vous, de votre Vatican et de votre Saint-Pierre. Tout croule sous l'assaut du peuple qui monte et de la science qui grandit. Vous n'êtes plus, il n'y a plus ici que des décombres. Mais il ne prononça pas ces paroles. Il s'inclina et dit : Saint-Père, je me soumets

et je réprouve mon livre. Sa voix tremblait d'un amer dégoût... » Le pape ne sent même pas ce qu'il y a de dédaigneux dans cette apparente soumission. En somme, le beau rôle reste à l'abbé. Comment en aurait-il été autrement? Celui-ci est un homme de bon sens, de raison, de belle santé morale : c'est, pour tout dire, un prêtre incrédule. Il a très vite jugé la situation. Il a vu clairement qu'il n'y avait rien à faire avec « ce pape ».

Aussi bien, et quelle que soit l'impartialité dont on se pique, on ne peut s'empêcher de laisser percer son sentiment intime. Il est assez aisé de deviner la querelle que, au fond de lui, M. Zola fait au pape. Il lui en veut de ne pas faire assez de concessions sur les points essentiels. Pour sa part il pense que le mieux serait de jeter bas tout l'édifice. « N'aurait-il pas mieux valu mettre la pioche dans tout ce passé pourrissant, tombant en poudre, pour que le soleil entrât librement et rendît au sol purifié une fécondité de jeunesse? » Il en veut au pape de ne pas se prêter à cette opération radicale. Il lui reproche de rester orthodoxe, au lieu de se faire protestant ou copte. Il lui reproche d'être Léon XIII, quand il pourrait être le Père Loyson.

M. Zola a-t-il d'ailleurs, dans sa peinture du monde ecclésiastique, commis des inexactitudes? Cela n'intéresse que les gens compétents. Quelles sont, sur l'avenir de la religion et sur les problè-

mes de la foi, ses idées personnelles? Cela n'intéresse personne. Mais il peut être amusant pour les curieux de lettres de savoir quel est le livre qui, d'après M. Zola, doit remplacer les livres inspirés, quelle est cette Bible de l'avenir, quel cet Évangile des temps nouveaux. Et comme, suivant les apparences, vous ne le devineriez jamais, j'aime mieux vous dire tout de suite que c'est le *Manuel du baccalauréat ès sciences*. N'est-ce pas là, en effet, que se trouvent résumées les connaissances inscrites aux programmes et requises pour les examens? N'y trouve-t-on pas, sous forme élémentaire, toutes les sciences, mathématiques, physiques, chimiques, naturelles? Une ou deux fois au cours du roman il avait été question de cet ouvrage modeste, et nous n'y avions pas fait beaucoup d'attention.

Le voici qui reparaît aux dernières pages et, cette fois, dans une lueur d'apothéose et dans une gloire. Car il est « le seul redoutable, l'ennemi toujours triomphant qui renversera sûrement l'Église » ! Les bacheliers seront un peu étonnés, et sûrement flattés, d'apprendre qu'ils sont de si importants personnages. Mais tel est donc le *Credo* de M. Zola! Ce chercheur passionné pour la question de l'hérédité, cet âpre théoricien de l'expérimentation prend pour de la science, la science du *Manuel!* Pourquoi se plaît-il à nous enlever lui-même une illusion où nous aimions à nous entretenir? Si nous discutions

chez lui les mérites de l'écrivain, nous nous inclinions devant le savant. Et lui-même il nous force à nous apercevoir que sa science est pareille à sa littérature : c'est de la science pour tous.

Il me resterait à parler de la façon dont M. Zola compose ses livres, et ici je ne pourrais m'associer aux éloges qu'on lui adresse volontiers. On loue l'ordonnance régulière et la symétrie de ses développements. Je vois bien en effet que cela n'est pas laissé au hasard et que l'auteur a ses procédés ; je les distingue d'autant mieux qu'ils sont en petit nombre et reviennent avec une lassante monotonie. Le premier consiste dans l'amoncellement des détails; un autre est la juxtaposition d'éléments disparates. Car jamais on ne découvrira quel rapport il peut y avoir entre la description du Colisée, le procès en annulation de mariage pour impuissance du mari, et la politique de Léon XIII. C'est l'entassement au lieu du choix et l'incohérence au lieu de l'harmonie. Les anciens comparaient l'œuvre d'art à un être vivant auquel on ne peut enlever un membre sans le mutiler. On pourrait dans les livres de M. Zola supprimer telles parties et l'œuvre serait allégée d'autant; on pourrait en déplacer d'autres qui sont mal raccordées, laissant des trous entre les joints. Dans un livre tel que *Rome*, l'art fait totalement défaut; et c'est bien pourquoi la lecture en est si pénible : les matériaux semblent à peine dé-

grossis, les figures ne sont pas à leur plan, les êtres ne s'animent pas, gisent dans l'attente du souffle qui aurait dû les soulever et qui n'est pas venu. L'art est absent; c'est pourquoi il manque la vie.

Pour ce qui est du style, si je n'en dis rien, c'est qu'il n'y a rien à en dire. Il est, en dépit de ce qu'on pourrait croire, d'une rare indigence. Certaines tournures reviennent à satiété. « Ah! cette toute-puissance d'Auguste... Ah! cette voie Appienne, cette antique reine des routes!... Ah ! ces catacombes des premiers chrétiens... Ah! ces marbres polychromes... Ah! ce Jehova... Ah! ce musée... » Certaines épithètes : « gros », « total », sont employées à tout propos. Parfois telle est l'impropriété des termes qu'on hésite sur le sens de la pensée pourtant rudimentaire de l'auteur. C'est moins un style qu'un à-peu-près de style, faisant songer à ces vêtements de confection qui vont à peu près à tout le monde et ne vont bien à personne, étriquant les gras, ballant sur les maigres.

J'espère n'avoir ni exagéré, ni surtout diminué la valeur des romans de M. Zola. C'est une valeur exclusivement commerciale. A ce titre elle est considérable. Ce point de vue explique tout. On se rend compte que l'œuvre de M. Zola est venue à son heure et qu'elle était dans le courant du siècle : car, plus encore que celui des progrès scientifiques, ce siècle est celui des applications à l'industrie. Nous

ne sommes plus au moyen âge où l'artisan achevait patiemment le chef-d'œuvre unique; nous sommes dans le XIXe siècle, un siècle où les machines ont rendu la main-d'œuvre inutile, où les usines ont inondé le marché de leurs produits défiant la concurrence. On comprend l'abondance des productions de l'auteur et le succès auprès du public. Et on n'est plus tenté d'être difficile sur la qualité : à vrai dire, la question d'art ne se pose pas et la littérature n'est pour rien dans l'affaire. Un livre de M. Zola est à la littérature ce qu'est la chromolithographie à la peinture, la maçonnerie à l'architecture, une statue de la rue Saint-Sulpice au marbre d'un sculpteur, un bronze de commerce à une œuvre d'art. C'est du roman au mètre, du feuilleton à la toise. L'introduction du naturalisme dans le roman, ç'a été la déroute de l'art mis en fuite par la fabrication industrielle.

15 mai 96.

M. EDMOND DE GONCOURT

M. Edmond de Goncourt vieillissait dans un grand abandon. Quelques efforts qu'il fît pour s'installer dans les fonctions de « Père des Lettres » et pour donner à son « grenier » une odeur de chapelle, les fidèles y étaient chaque jour moins nombreux. Ils espaçaient leurs visites. Quelques-uns même, par une mauvaise honte, les dérobaient à la curiosité maligne de leurs confrères. Ils souriaient entre eux de la gravité de cet « oncle », irrévérencieusement. M. de Goncourt le savait. Il en était attristé. Dans sa solitude, que ne suffisaient pas à égayer ses collections d'objets d'art, au milieu des foukousas et des kakémonos, des monstres japonais et des bouddhas qui ne lui avaient pas enseigné la résignation, il songeait au peu de solidité des amitiés littéraires et laissait tomber cette réflexion mélancolique : « Dans les lettres, on a un certain nombre d'amis qui cessent tout à coup d'être de vos connaissances, dès qu'ils ne vous croient plus sus-

ceptible de faire du bruit. » Après cet isolement de ses dernières années, le vieil homme de lettres pouvait craindre que la nouvelle de sa mort ne tombât dans le silence. D'ailleurs la mauvaise chance qui l'avait toujours poursuivi, la guigne qui l'avait persécuté avec constance et ingéniosité, faisant éclater un coup d'État pour détourner l'attention publique de son premier livre, faisant succomber le président Carnot pour nuire à la publicité du septième volume de son *Journal*, faisant mourir Auguste Vacquerie et tomber malade M. Coppée, pour retarder la date et compromettre le succès de son banquet, cette guigne n'allait-elle pas s'attacher encore à lui, et susciter, par exemple, quelque complication de politique européenne afin de lui « couper » ses articles nécrologiques? C'est le contraire qui a eu lieu, et la destinée semble avoir voulu donner à cette ombre chagrine une compensation posthume. Depuis un mois les journaux ne sont pleins que du nom des frères de Goncourt. Sans doute cela tient en partie aux questions soulevées par le « Testament », et à ce coup de génie de la fondation d'une « Académie d'Auteuil ». Mais en outre, par la saison qui court, dans un Paris sans théâtres et sans Parlement, dans un été sans élections et sans grèves, dans un temps d'universelle villégiature où tout chôme, jusqu'au scandale lui-même, il faut pourtant une matière à chroniques. M. de Goncourt avait

des préventions contre l'été. « L'été, disait-il, l'époque où l'on ne parle plus de nous dans les journaux... » C'était un préjugé. L'été, justement parce qu'il ne s'y passe rien, est pour la publicité une saison excellente.

Les journaux n'ont pas seulement beaucoup parlé de M. de Goncourt. Ils en ont surtout bien parlé. Je veux dire qu'ils en ont parlé dans les termes mêmes que M. de Goncourt eût souhaités. Car depuis qu'elle s'est laïcisée et que de la chaire chrétienne elle a émigré dans les journaux, l'oraison funèbre s'est élevée à des hauteurs d'hyperbole encore inconnues au temps où le proverbe disait : « Menteur comme une oraison funèbre. » Peut-être a-t-on quelque peu négligé l'œuvre de l'écrivain, mais ç'a été pour insister davantage sur le caractère de l'homme. « Je crois être le type de l'honnête homme littéraire, » avouait M. de Goncourt. Cela sert toujours de dire du bien de soi. On s'est conformé aux indications de l'auteur. On a célébré son dévouement à la littérature, son indépendance hautaine, son noble mépris de l'argent, son détachement des honneurs, son renoncement à tout pour la seule religion de l'art, et enfin et d'un mot sa grandeur d'âme. On a salué en lui la personnification la plus haute de l'écrivain dans les temps modernes. Trop est trop. Si nous réclamons, c'est qu'il y a toujours inconvénient à laisser s'accréditer

une légende, et qu'au surplus les seuls arguments dont nous voulions user sont ceux que nous fournit M. de Goncourt dans les longues confidences de son journal; c'est qu'après le plaisir qu'il y a à dire la vérité aux vivants il reste le devoir de la dire aux morts; mais c'est surtout que nous nous faisons du rôle de l'écrivain une trop haute idée pour accepter qu'on le mesure aux proportions de celui qu'a tenu M. de Goncourt.

La probité de la vie de M. de Goncourt ne fait ni doute ni question. Nous nous hâtons de le reconnaître; mais nous nous refusons à admettre que la probité suffise aujourd'hui pour singulariser un écrivain et lui faire un titre à notre admiration; nous ne pensons pas tant de mal du personnel de la littérature contemporaine et nous ne nous en laissons pas si aisément imposer par l'exemple de ceux qui déshonorent leur profession. Il y a parmi nous, et, pour ne pas aller les chercher ailleurs, il y a parmi les amis de M. de Goncourt des écrivains parfaitement incapables de vendre leur plume pour de l'argent ou de trahir leur conscience pour un bout de ruban. C'est vraiment pousser trop loin ou trop généraliser le mépris de nous-mêmes que d'affecter la surprise et une sorte de respect religieux parce que nous avons trouvé dans nos rangs un homme intègre!

Le dévouement à une cause s'apprécie par les

sacrifices qu'on s'impose pour la servir. Nous aimerions à savoir quels sacrifices a jamais coûtés à M. de Goncourt son culte pour les lettres. S'il n'était pas riche, du moins avait-il une petite aisance... Je ne songe guère à la lui reprocher, et j'aurais bien plutôt honte d'aborder de pareilles questions, si je n'étais forcé d'en parler après tout le monde... C'est donc qu'il n'a pas connu cette gêne des débuts et qu'il n'a pas vu se dresser devant lui cette redoutable question d'argent, à laquelle se sont heurtés d'abord presque tous les écrivains maintenant en renom. Il ne cessait de vanter la valeur de ses collections; c'est donc que sa « maison d'artiste » n'avait pas la modestie du petit appartement où sont morts un Jules Simon après un Guizot, un Leconte de Lisle après un Barbey d'Aurevilly, et après tant d'autres. Il n'était pas de grande famille; mais il était d'une famille bien posée; il était né « du monde »; il a ignoré ces petites humiliations, qu'aujourd'hui comme au temps de La Bruyère le monde réserve à ceux qui n'en sont pas et qui n'ont pour eux, à défaut de titres ou de situation de famille, que leur mérite personnel. Il n'a pas eu même à vaincre cette opposition de parents timorés que les débutants rencontrent parfois au seuil de la carrière des lettres. Il était laborieux : quand il aurait pu n'être qu'un oisif, amateur de bibelots, il préféra s'occuper. Cela est très louable. Il rêvait de faire des livres. C'est

un goût dont il ne faut pas trop médire, quoiqu'il se soit bien vulgarisé. Encore ne faut-il pas aller jusqu'à croire que, parce que nous avons choisi ce genre d'occupation, cela suffise à nous mettre en dehors et au-dessus du reste de l'humanité. M. de Goncourt en fut toujours convaincu. — Veut-on savoir par quoi il se distingue de beaucoup de ses confrères qui ne furent ni moins probes ni moins désintéressés que lui? c'est par l'étalage qu'il a fait de l'estime où il était de lui-même. Il a pontifié son désintéressement d'une façon tout à fait particulière. Il était d'un pédantisme insupportable.

Le culte des lettres est une belle chose; à condition toutefois que ceux qui s'y consacrent soient satisfaits par la jouissance qu'ils trouvent à en célébrer les rites. Cette jouissance d'écrire, d'exprimer des idées, de traduire des sentiments, de créer des êtres et de vivre avec eux par l'imagination, M. de Goncourt ne l'a pas éprouvée. Il n'a connu que le mal d'écrire, les lassitudes, les désespoirs, les hontes de soi et de son impuissance, la torture de creuser dans une cervelle qui sonne creux. Pour se dédommager de cette fatigue et de cet ennui, il a fait appel au succès, il a crié vers lui, soupiré, aspiré, haleté vers lui. Je ne suis nullement d'avis qu'il faille demander à l'artiste d'être indifférent au succès de son œuvre : il en a besoin, au contraire, comme du meilleur des encouragements et du plus efficace des

excitants. Le droit au succès est une conséquence du droit au travail. Mais il s'agit de savoir quelle est la qualité de ce succès. Voilà justement ce qui nous a toujours empêchés d'être touchés par les lamentations de M. de Goncourt et sensibles à la réelle souffrance qu'elles trahissaient : tout en faisant profession de n'écrire que pour les délicats et de ne se soucier que du suffrage de quelques-uns, il désirait la banale notoriété, en viant les gros tirages de ses confrères et la publicité tapageuse organisée autour des choses et des gens de théâtre. Il se qualifiait pompeusement d'être un « forçat de la gloire ». Il avait tout bonnement soif de réclame.

Le souci de l'art a une incontestable noblesse; à condition toutefois qu'il nous affranchisse des autres soucis, qu'il nous divertisse des préoccupations personnelles, qu'il délivre, qu'il élève, qu'il élargisse notre âme. Personne n'a été plus occupé de soi que ne l'était M. de Goncourt. Il a ajouté à l'histoire de la vanité artistique un chapitre inédit. Il a reculé les bornes de l'infatuation. Nul n'avait encore poussé aussi loin le contentement de soi-même, pris autant de plaisir à se contempler, mis autant d'indiscrétion à se raconter. Persuadé que rien de ce qui le touche ne saurait nous être indifférent, il nous met dans la confidence de ses plus intimes démarches, de ses indigestions comme de ses cauchemars, des misères de ses lendemains

d'amour comme des conditions dans lesquelles il se déniaisa. Susceptible et jaloux, il est malheureux pour tous les éloges qu'on ne lui décerne pas, mais surtout il souffre de ceux qu'on accorde à d'autres. Le bien qu'il a dit de lui-même n'a d'égal que le mal qu'il a dit de ses confrères. Tous ceux dont il a parlé, ç'a été en fin de compte pour les desservir. Il a pratiqué l'éreintement, avec continuité et sûreté, à la manière d'une fonction instinctive et naturelle. Il débinait, débinait, débinait. A peine a-t-il fait exception pour quelques-uns qui lui composaient un cénacle. Homme de coterie, il ne s'est élevé si fièrement contre on ne sait quel art prétendu officiel qu'afin de reconstituer à son profit une intolérance plus étroite. C'est pourquoi, on aura beau accumuler les panégyriques, on n'arrivera pas à nous donner le change. La vérité, qui éclate avec trop d'évidence, est que M. de Goncourt eut, à un degré éminent, l'esprit mesquin et le caractère médiocre. On le citera comme le type de l'homme de lettres ; mais ce sera après avoir donné de l'homme de lettres une définition congruente.

Aussi bien c'est l'œuvre qui importe. Elle est intéressante, et nous sommes bien éloigné d'en méconnaître ni la valeur ni l'importance. Seulement, pour l'apprécier en pleine impartialité et dans les conditions les plus favorables, il est nécessaire d'écarter d'abord la partie qui revient à M. Edmond de Gon-

court lui seul, les *Fille Élisa*, les *Faustin*, les *Chérie*, ce fatras où l'on ne sait si c'est la prétention qui domine ou la lourdeur, et par lequel le survivant des deux frères, fouetté du désir de continuer à occuper la scène et tremblant de se laisser dépasser par la mode, faussait chaque jour un peu plus le caractère de l'œuvre commune. Il est bien vrai que cela nous ramène assez loin en arrière, nous rejette de l'actualité dans l'histoire et dans un passé qui semble déjà fort ancien. Mais c'est à ce prix que l'œuvre reprend sa véritable signification; on en retrouve le charme un peu frêle et inquiétant; on y aperçoit des coins curieux et de jolis détails; on en mesure l'influence qui a été grande.

Il est instructif de voir avec quelles dispositions et après quelle préparation les Goncourt ont abordé le métier d'écrivain. Deux traits sont caractéristiques de leur esprit. Ce sont des curieux. Ils aiment à connaître le détail des choses, à découvrir les particularités ignorées, à retrouver des fragments oubliés de la vie d'autrefois. Ils éprouvent ces joies qu'ont les travailleurs de bibliothèque et les fureteurs d'archives, à faire la chasse à l'inédit, à manier les livres rares, à feuilleter de vieilles collections de journaux d'où s'envole à mesure une poussière d'histoire et se lève l'ombre du passé. Et ce sont des amateurs d'art. Même ils sont un peu artistes, ont quelque pratique du métier et connaissance des procédés,

s'étant amusés à peindre et à graver à l'eau-forte. Par cette double disposition de leur esprit, ils sont bien dans le courant de l'époque où ils ont commencé à écrire. C'était, aux environs de 1850, le temps où l'on se prenait de goût en France pour l'érudition et les petits faits. C'était le temps aussi où l'on s'efforçait d'imposer à la littérature l'idéal des arts plastiques. D'ailleurs il y a chez les Goncourt, dans leur tournure d'esprit, dans leurs tendances, dans leur goût, je ne sais quoi de mince en même temps que de baroque, tout à la fois de compliqué et d'étriqué. Tout est petit chez eux, et tout ce qu'ils touchent ils le rapetissent. L'histoire, telle qu'ils la comprennent, est l'histoire anecdotique, romanesque et suspecte, celle des anas, des chansonniers et des mémoires secrets. Un détail, piquant, polisson, revêt aussitôt à leurs yeux les couleurs de la vérité. Le pittoresque est la règle de leur critique. L'odeur de l'alcôve est pour eux le parfum lui-même de l'histoire. « Un temps, disent-ils, dont on n'a pas un échantillon de robe et un menu de dîner, l'histoire ne le voit pas vivre. » Précisément ils savent de l'histoire ce qu'en peut savoir un couturier, un maître d'hôtel, un valet de chambre. En art, ce qu'ils aiment, c'est le joli, c'est le contourné, c'est l'exotique. Ils raffolent de l'art de ce XVIIIe siècle, qui est leur véritable patrie intellectuelle, époque d'élection et de regret, où les ramenait sans cesse une ten-

dresse qui ressemblait à une nostalgie. Ce qu'il y a dans cet art d'élégant et de coquet, de mièvre et de tourmenté, surtout ce qu'il y a de factice et le parti pris d'ignorer ou de contrarier la nature, cela les enchante. Ils sont portés par des raisons analogues vers l'art japonais et goûtent vivement ce qu'il y a en lui de chinois.

Hommes de bibliothèque et de musée par leur constitution intellectuelle, ils doivent leur sensibilité particulière à leur tempérament nerveux. Ce sont, pour préciser, non pas des nerveux sanguins, mais des nerveux lymphatiques. Cette différence leur paraissait essentielle, pour peu qu'on voulût apporter quelque exactitude dans l'analyse de leur talent. Ces dispositions primitives d'un tempérament nerveux, ils les ont développées par une hygiène savamment absurbe. Ils les ont exaspérées, jusqu'à la maladie des nerfs, jusqu'au point où les nerfs sont mis à vif dans une sorte d'écorché moral. Eux aussi ils ont cultivé leur hystérie. Ils s'en montrent justement fiers, attendu qu'ils partent de ce principe, l'un des articles de foi du *credo* romantique, que la maladie est supérieure à la santé. Ils ne cessent de constater et d'admirer en eux les heureux effets du détraquement de l'organisme et de ce déséquilibre où ils sont enfin parvenus. « La maladie sensibilise l'homme pour l'observation comme une plaque de photographie... En littérature, des délicatesses

sont atteintes par des nerveux lymphatiques que n'atteindront jamais les nerveux sanguins... Notre talent! Qui sait? C'est peut-être l'alliance d'une maladie de cœur et d'une maladie de foie... Les premiers nous avons été les écrivains des nerfs. » De là procède aussi la teinte spéciale de leur mélancolie. Elle ne vient pas chez eux, comme chez les philosophes, d'une étude raisonnée des conditions de l'existence; elle n'est pas davantage, comme chez les poètes, la langueur des rêves inassouvis. Cette tristesse, sans générosité et sans grâce, se rapproche plutôt de la vulgaire mauvaise humeur et se peint par des façons de s'exprimer triviales : « Je vomis mes contemporains... Je juge qu'il n'y a pas une chose ou une cause qui vaille un coup de pied dans le c..., au moins dans le mien. » Ce sont là beaucoup moins les cris de détresse d'une âme ulcérée, que des rancœurs de malades et qu'une hypocondrie de névropathes.

Un des aspects les plus curieux que nous offre l'organisation de ces artistes subtils, c'est le manque absolu d'intelligence. Si l'on nous demande en quel sens nous l'entendons, au lieu des commentaires qui souvent embrouillent les questions, nous répondrons en citant quelques « pensées », cueillies plutôt que choisies parmi celles qui foisonnent sur leurs albums : « C'est après dîner que l'homme a le plus d'idées. L'estomac rempli semble dégager la

pensée, comme ces plantes qui suent instantanément par leurs feuilles l'eau dont on a arrosé leur terreau... Je me figure un Dieu en photographie et qui aura des lunettes... La peur m'était venue qu'il n'y eût pour peupler les siècles qu'un certain nombre fixe d'âmes défilant et repassant de monde en monde, comme les soldats de l'armée du cirque, de coulisse en coulisse... Un homme qui a dans le visage quelques traits de don Quichotte a quelque chose de sa noblesse d'âme... Tout être, homme ou femme, qui aime le poisson a des goûts délicats... La religion est une partie du sexe de la femme... Le monde finira le jour où les jeunes filles ne riront plus des plaisanteries scatologiques... Été hier au bal masqué. Voici une chose grave, plus grave qu'on ne croit : le plaisir est mort... A-t-on jamais songé à l'être moral que doit faire le fils d'un restaurant, conçu aussitôt après que son père a donné l'ordre aux garçons d'ajouter le numéro du cabinet à l'addition des soupers de la nuit?... Le remords d'un crime, ne le supposez-vous pas abominable chez un portier? La nuit, sa conscience doit se réveiller à chaque coup de cordon! » Il y en a beaucoup dans ce genre, et on irait les citant par centaines, si on ne se souvenait qu'il faut se modérer dans le plaisir. Grands admirateurs de La Bruyère, les Goncourt ont désespéré de l'égaler et n'ont pas voulu l'imiter. Ils se sont rejetés sur Cham-

fort, plus voisin d'eux, plus atrabilaire et qui avait plus de goût pour le paradoxe. On n'a guère remarqué cette ambition qu'ils eurent d'être de petits Chamfort. Pourtant il n'est pas d'un médiocre intérêt de noter quelles réflexions leur inspirait le train du monde, quelles questions sollicitaient leur inquiétude et sous quelle forme leur apparaissait le problème de l'avenir.

Ils sont pareillement dénués de toute imagination, de toutes les sortes et de tous les degrés de l'imagination. Ils n'inventent pas. La maigre affabulation de leurs livres, encore la doivent-ils à un récit qu'on leur a fait, à un épisode dont ils ont été les témoins. Ils ne se souviennent pas, et ne laissent pas au temps le soin de transformer les données immédiates de la sensation. Ils ne mettent rien d'eux-mêmes dans les impressions qu'ils reçoivent de l'extérieur. Ils le savent, et non seulement ils l'avouent, mais ils s'en vantent. Car, ne sont-ce pas là précisément les conditions qui font l'observateur? En fait les Goncourt étaient remarquablement doués pour l'observation, non certes pour celle qui pénètre jusqu'à l'intimité des choses et au cœur des êtres, mais pour cette observation superficielle qui enregistre avec fidélité les apparences et opère à l'extérieur. Seulement, par une particularité inouïe et par une bizarrerie de procédés dont personne ne s'était encore avisé, ces observateurs eurent soin de se

fermer tout horizon et dese retrancher tout objet d'étude. Ils ne se mêlent pas à la vie de leurs semblables. Ils méprisent leur époque, ce qui est le plus sûr moyen pour n'être pas tentés de la connaître. Affaires politiques, religieuses, questions sociales, ils y sont aussi étrangers que s'ils colonisaient dans une île déserte. L'idée de famille n'évoque à leur esprit que la corvée de quelques visites de jour de l'an. Ils n'aperçoivent l'amitié qu'à travers les relations littéraires : autant vaut dire qu'ils la nient. Ils ignorent l'amour, à un point qui est vraiment surprenant. Le plaisir leur laisse après lui de telles nausées qu'ils se hâtent d'en écarter l'image. Rien de ce qui a coutume d'émouvoir nos cœurs ne trouve d'écho chez eux, et on pourrait presque dire que tout ce qui est humain leur est étranger. Pendant des semaines ils ne sont rattachés au monde que par un dîner en ville, une visite chez l'éditeur, une tournée chez le marchand d'estampes. L'âme professionnelle de quelques confrères et leur âme, tel a été l'unique champ de leur observation. Cela fait comprendre qu'ils aient rapporté une moisson si indigente.

On voit maintenant ce qu'ils ont pu mettre dans leur œuvre. En dépit de l'apparente complexité et du fouillis extérieur, cette œuvre, qui va de l'histoire au roman, et d'une monographie artistique à des mémoires personnels, est d'une véritable unité ;

et quels qu'en puissent être d'ailleurs les sujets, les mêmes procédés y sont appliqués avec une régularité toute voisine de la monotonie. Leur caractère de romanciers est déjà tout entier, avec ses qualités et ses défauts, dans les meilleurs de leurs livres d'histoire: *Histoire de la société française pendant la Révolution et sous le Directoire, la Femme au XVIII*e *siècle.* Il y a dans ces livres trop de racontars, trop de détails frivoles et de développements oiseux; mais les renseignements nouveaux, les traits significatifs d'une époque y abondent. Les auteurs ont dépouillé consciencieusement leurs trente mille brochures et leurs deux mille journaux. Ils ont été de bons preneurs de notes et ont fait de ces notes des liasses importantes. Comment se fait-il qu'en parcourant ces tableaux composés avec méthode on n'éprouve pas cette émotion, ce frisson très particulier que cause le contact avec la réalité ? Les matériaux ont été bien mis en ordre, mais ce n'est encore qu'une réunion de matériaux et de bouts de journaux. Le sentiment de l'ensemble ne se dégage pas. L'impression dernière fait défaut. Il semble que le magicien ait oublié le mot qui ressuscite. Cette histoire n'arrive pas à reprendre vie, elle ne retrouve pas son âme, et le passé enseveli dans ces reliques vainement exhumées y reste quand même un passé mort.

Ce sont justement les mêmes remarques qu'il

faudrait faire à propos des romans. Ils sont, à tout prendre, parmi les plus intéressants qui aient été écrits dans la seconde moitié de ce siècle. Il y a bien des traits de vérité dans *Charles Demailly* et dans *Manette Salomon*, une tonalité harmonieuse et de jolis effets de blanc sur blanc dans *Sœur Philomène*, un effort parfois vigoureux dans *Germinie Lacerteux*, une étude vraiment neuve dans *Renée Mauperin*. Les auteurs y ont mis, avec autant d'exactitude qu'il leur a été possible, le portrait des gens qu'ils ont connus, les mots qu'ils ont entendus, les anecdotes qu'ils ont recueillies. Ils ont étudié avec une louable patience le décor où ils ont placé leurs personnages. Mais ils n'ont pas su pénétrer par un effort d'intelligence jusqu'au fond même de l'être, là où se trouve la clé de l'énigme. Ils n'ont pas su recréer chaque individu par l'imagination et lui faire prendre figure. Ils n'ont pas su davantage créer un milieu, un enchaînement de circonstances et faire baigner l'ensemble dans une atmosphère générale. Au lieu de se fondre dans le tout, de s'amalgamer et de s'assimiler, les éléments sont restés isolés et à l'état brut, comme si on avait négligé de les travailler. Au lieu d'être emporté d'un même mouvement jusqu'à la fin, le livre semble mourir au bas de chaque page. Au lieu d'un livre ce n'est qu'une succession de chapitres, dans chaque chapitre un chapelet de phrases, dans chaque phrase

une enfilade de mots sertis comme autant de perles. Ce qui n'est pas venu, c'est le souffle créateur qui, se répandant à travers toutes les parties et comme à travers les membres d'une œuvre d'art, les rassemble en un tout organique, dans l'unité fermée de l'être vivant.

Incapables, par suite de leur manque d'idées, de composer un ensemble, les Goncourt ne réussissent que dans le « morceau ». Chez eux les préparations et les dessous valent mieux que le tableau. Aussi entre tous leurs ouvrages celui qui me semble de beaucoup supérieur aux autres, et le seul où ils aient complètement réalisé leurs intentions, c'est le *Journal*. On ne dit pas assez que c'est la lecture la plus délicieuse, la plus irritante, la mieux faite pour nous prendre par ces côtés médiocres qui sont en nous tous, la badauderie qui nous fait ouvrir l'oreille à tous les commérages, le snobisme qui nous rend curieux de l'intimité des personnes en vue, la malignité qui s'amuse à surprendre dans des postures ridicules ou vulgaires des hommes dont nous subissons avec peine et comme à regret le prestige. Dans ces pages qu'ils ont eu la patience de rédiger chaque soir, ils ont trouvé l'emploi de leurs facultés les plus précieuses, le talent d'enlever une silhouette, de fixer une impression fugitive, une notation brève. Le décousu lui-même, étant une loi du genre, y devient un mérite et s'appelle la

variété. C'est, dans un amusant fouillis, un portrait, puis une description d'intérieur, un paysage, un aphorisme d'esthétique, une niaiserie, une note d'art, un fait divers, et partout répandu cet étalage du moi dont la candeur finit par désarmer, et partout appliqué cet art de la médisance dont je ne sais s'il avait été jamais porté à une telle perfection. Voici Théophile Gautier, « face lourde, les traits tombés dans l'empâtement des lignes, une lassitude de la face, un sommeil de la physionomie, avec comme les intermittences de la compréhension d'un sourd : « Moi, le matin, ce qui m'éveille, c'est que je rêve que j'ai faim. Je vois des viandes rouges, des grandes tables avec des nourritures, des festins de Gamache : la viande me lève »... Sainte-Beuve en vieux de Paul de Kock, se faisant des pendants d'oreilles avec des bouquets de cerises... Flaubert dansant l'*Idiot des salons* en face de Gautier qui danse le *Pas du créancier*... Victor Hugo en faux bonhomme : « Moi, il n'y a plus qu'une chose qui m'intéresse, c'est de jouer avec mes petits-enfants. »... Et voici le cabinet de travail d'un écrivain, l'atelier d'un artiste, l'intérieur d'un comédien, la description d'une première représentation, d'un bal de l'Opéra, d'un bal de barrière, un paysage des fortifications, un réveil de Paris dans la brume, une silhouette de femme en toilette de bal, une encolure de provincial, une conversation chez

Magny, chez Brébant, chez la Païva, chez Mme la princesse Mathilde, des boutades qui se trouvent être des remarques justes : « Pour arriver il faut enterrer deux générations, celle de ses professeurs et celle de ses amis de collège, la génération qui vous a précédé et la vôtre... Un livre n'est jamais un chef-d'œuvre, il le devient... » Et encore, des physionomies d'écrivains : Tourguéneff, Dumas, Sardou, une réception académique, une séance de cour d'assises, une salle d'hôpital, et des retours sur soi-même, et des confidences d'amis livrées au public, et les renseignements les plus abondants sur tous les membres de la famille Daudet, sur le ménage Charpentier, sur le ménage Rodenbach, sur le ménage Zola. On ne s'ennuie pas une minute, et si spécial que soit l'intérêt qui se dégage de ce recueil, je ne sais s'il sera tout à fait évanoui pour la postérité. On s'est un peu trop hâté de dire qu'il ne resterait rien de l'œuvre des Goncourt. Nous lisons encore avec plaisir les *Mémoires* de Marmontel. Le *Journal* fait songer aux Mémoires d'un Marmontel acrimonieux.

C'est par leur influence surtout que les Goncourt appartiennent à l'histoire de la littérature. Elle a été profonde; on peut le regretter, on ne saurait du moins le contester. Ont-ils inventé le naturalisme? C'est une paternité que se disputent plusieurs pères. Il faut les laisser se battre ou s'ac-

corder, ce qui n'importe guère, en se contentant de leur rappeler la date où parut *Madame Bovary*. Il reste que quelques-uns des dogmes les plus fermement établis dans l'école ont d'abord germé dans la cervelle des Goncourt. Ce sont eux qui ont enseigné aux romanciers à collectionner les « documents », c'est-à-dire à remplacer la fleur vivante de l'observation par l'échantillon desséché que le botaniste conserve dans son herbier. Ce sont eux qui leur ont enseigné à faire fi de l'imagination et à se recommander de l'autorité de la science. Ce sont eux qui ont donné l'exemple de se passer de l'étude morale et de croire que les constatations de la médecine et de la physiologie ne laissent plus après elles de mystère. Ce sont eux qui, élevant leur impuissance en théorie ont banni du roman l'art du récit et fait un mérite de l'absence de la composition. Enfin si le réalisme chez nous a dévié de sa voie, et si nous n'en avons eu en ces derniers temps que la plus désobligeante contrefaçon, ils ont contribué pour leur forte part à en fausser l'idée. Le réalisme est par définition une littérature de vérité générale et d'humanité moyenne. Ils n'ont peint que des types d'exception, des hommes de lettres et des peintres pareillement névrosés, une femme de théâtre, un modèle, une bonne hystérique, une religieuse, une dévote extatique, une jeune fille qui est déjà une « agitée ». Ils n'ont mis

en scène que des malades. Ils n'ont étudié que des « cas ». Ce qui leur a fait le plus cruellement défaut c'est la sympathie. Ils ont envisagé la grande confraternité humaine avec la sécheresse de cœur de célibataires égoïstes. Ils ont jeté sur la société de leur temps le regard méprisant d'artistes égarés dans une cohue de bourgeois. Ils ont été amenés à signaler les mœurs populaires comme matière d'art, non par un sentiment de charité et de pitié, mais parce que cela les amusait de pencher leur curiosité de littérateurs bien nés sur un monde quasiment exotique et sur des phénomènes ignobles.

Leur style a été leur principal moyen d'action sur la littérature de ce temps. La fameuse « écriture artiste » a son origine dans les théories du style plastique et continue en l'aggravant l'erreur de Flaubert, de Gautier, de Saint-Victor. « De la form naît l'idée, » avait dit un jour Flaubert, et Gautier, complétant la formule, déclarait « qu'à l'idée de la forme il faut ajouter la forme de l'idée ». C'est sur ce texte qu'ont travaillé les Goncourt. Mais le style de l'auteur d'*Émaux et Camées* avait son unité, étant uniformément matériel et concret. Les Goncourt ne se contentent pas de « ces grosses colorations... et ils cherchent dans la peinture des choses matérielles à les spiritualiser par des détails moraux ». Remplacez dans cette phrase l'expression : « détails moraux, » qui ne veut rien

dire, par celle de « termes abstraits ». En voici des exemples: « Sur le siège, le dos du cocher était étonné d'entendre pleurer si fort... Ces lieux champêtres où vont se vautrer les dimanches des grands faubourgs... Ses ivresses mêmes, ses torpeurs saoûles, elle les dressa à se réveiller au pas de sa maîtresse... Elle regardait dormir la grâce de son enfant... Elle prit des allumettes de papier rose tournées par la distraction de ses doigts..., etc. » Flaubert et Gautier avaient une bonne syntaxe. Les Goncourt la brisent impitoyablement. Ils suppriment les mots qui servent à marquer le lien logique de la pensée; ils ne gardent que ceux qui traduisent une sensation, le mot qui fait image, l'épithète rare, l'épithète peinte en rouge, en bleu, en vert. Ajoutez dans ce style singulièrement composite les pointes et les jeux de mots. M. de Goncourt avoue qu'ils subirent d'abord l'influence de Jules Janin. Il fut leur premier parrain en littérature. Ils firent des emprunts à ce roi du coq-à-l'âne. — Telle est cette écriture artiste qui a fait fortune, et dont les Goncourt ont enseigné à deux générations de naturalistes et de décadents le jargon bariolé, chatoyant, papillotant. Il serait aisé d'en signaler les traces chez tels écrivains d'aujourd'hui, choisis entre les plus distingués, et que nous aimerions beaucoup à citer; mais ils sont trop. Les Goncourt ont été surtout des professeurs de pathos.

Si l'on voulait préciser la part qui leur revient dans le mouvement littéraire contemporain, et donner en même temps l'explication de l'influence qu'ils ont eue, très supérieure au mérite de leur œuvre, il serait aisé de l'indiquer d'un mot. Ce qu'ils personnifient, c'est une nouvelle invasion de la préciosité. On répète volontiers que le génie français est fait de lumière, de bon sens, de goût, de mesure; mais il faut se hâter d'ajouter que l'histoire même de notre littérature et de notre langue est celle des efforts de ce pur génie dans sa lutte contre l'esprit précieux toujours renaissant. Ni Molière ni Voltaire, ces deux ennemis personnels de MM. de Goncourt, n'en ont triomphé. Il n'a cessé de réparer ses échecs et de reparaître sous des formes nouvelles. Le goncourtisme n'est que l'antique préciosité mise à la mode de 1860. Gongora, Vincent Voiture, le cavalier Marin, le marquis de Mascarille, Théophile et Quinault, le Fontenelle et le Montesquieu des débuts, le Marivaux des mauvais jours, et encore les Lancret, les Boucher, les Clodion, telle est la famille d'esprits où est marquée la place de MM. de Goncourt, petits-maîtres du roman contemporain, talons-rouges du naturalisme, écrivains artistes qui ont laissé des descriptions en marqueterie, des livres laqués et vernissés au vernis-Martin, écouteurs aux portes qui ont passé des commérages de l'histoire aux potins

de la vie contemporaine, collectionneurs doucement maniaques pour qui l'occupation d'écrire et aussi bien la littérature a été cela même : une manie.

15 septembre 97.

LES DANGERS DE LA SENSIBILITÉ

M'accusera-t-on de paradoxe, ou me reprochera-t-on ma sécheresse naturelle, si j'avance qu'entre toutes les qualités dont un écrivain peut être doué, la sensibilité est l'une des plus dangereuses, l'une de celles dont il doit le plus soigneusement se méfier, celle même par où se sont d'abord démodées et finalement ont péri des œuvres d'ailleurs éminentes? Il ne s'agit bien entendu ni de cette fade sensiblerie dont on voit à de certaines époques toute une littérature affligée, ni de ce sentimentalisme niais qui en tous les temps a défrayé les romances, ni de ces accès d'attendrissement, intempestifs quoique sincères, qui font pleurnicher le financier de l'épigramme sur ce pauvre Holopherne

Si méchamment mis à mort par Judith,

et encore bien moins de cette facilité aux larmes qui met à certaines gens une continuelle humidité aux paupières avec un tremblement dans la voix. Je songe à la sensibilité vraie, privilège d'un cœur

accessible à la tendresse. Elle est dans une âme ce qu'il y a de plus charmant et qui la rend aimable. C'est pour cela même qu'à la manière de toutes les choses exquises il faut qu'elle reste discrète et se modère, se mêlant à toutes les autres facultés sans se substituer à aucune. Mais cette mesure est singulièrement difficile à garder. Car il est de l'essence de la sensibilité qu'elle cherche à se répandre, qu'elle s'augmente en se dépensant et qu'elle emporte tout dans son cours abondant et impétueux. L'écrivain qui en est richement pourvu se tient d'abord en garde contre des séductions auxquelles il ne se sent que trop de disposition à céder; une secrète pudeur l'avertit que les plus délicates entre nos émotions ne sont pas faites pour paraître au grand jour. Peu à peu il est rassuré par l'atmosphère de sympathie qu'il devine autour de lui. Il se livre davantage; il éprouve une joie intense et double à donner la note la plus profonde de son âme et à entendre l'écho qu'elle éveille dans d'autres âmes. Désormais il s'affranchit de toute mauvaise honte et de ces scrupules d'art qui jadis lui faisaient repousser certains moyens trop faciles de provoquer l'émotion. Pourquoi cacher ce qu'il y a en lui de meilleur? Pourquoi refréner les élans d'une sensibilité qui brûle de se répandre sur toutes choses, puisque aussi bien la pitié, si large soit-elle, n'égalera jamais l'immensité de la souffrance?

Pourquoi les soumettre au contrôle de la raison qui est froide et du bon sens qui est mesquin? La bonté est supérieure à la justice. Rien n'est vrai que de pardonner, et cela est tellement plus commode que de juger! Ce n'est qu'une habitude à prendre, mais qui sitôt prise supprime les hésitations, nous dispense du discernement, donne aux arrêts que nous rendons une assurance et une solennité extraordinaires. C'est ainsi qu'un écrivain sensible en vient à prendre les suggestions de son instinct pour autant de révélations qu'il traduit ensuite en oracles. Et c'est à peu près, nous semble-t-il, en suivant cette pente que le poète délicat des *Humbles* est devenu l'auteur de ce livre du *Coupable*[1] livre généreux s'il en fut, mais qui, au premier abord, ne laisse pas que de paraître un peu surprenant.

C'est le mérite de M. François Coppée d'avoir étendu le champ de notre poésie française en faisant entrer dans la littérature tout un ordre de sentiments et en lui adjoignant un personnel qu'elle avait ignoré ou même dédaigné jusqu'alors. Né lui-même chez les humbles, élevé dans un intérieur dont il a par la suite décrit très fréquemment et avec une pieuse insistance le train modeste et les vertus familiales, il n'a eu qu'à regarder autour de

1. *Le Coupable*, par M. François Coppée, de l'Académie française. 1 vol. in-18; Lemerre.

lui pour apercevoir tous les trésors intimes qui se dépensent quotidiennement dans ces simples existences. Il n'a pas cherché ailleurs une inspiration qui lui était suffisamment fournie par des choses qu'il connaissait bien. Tous ces clients médiocres, employés ponctuels, débitants scrupuleux, ouvriers des faubourgs, rentiers des provinces, nourrices dépaysées, vieilles filles immolées sur l'autel du célibat volontaire, ces héros de sacrifices obscurs avaient droit qu'une sympathie vînt les découvrir dans leur humilité. M. Coppée a dégagé de ces milieux ternes une poésie qui sans doute ne pouvait avoir beaucoup d'éclat, mais qui est encore de la poésie. En relisant les recueils qui ont établi la réputation de l'écrivain, on est frappé de voir combien de ressources il y mettait au service de son émotion et comme le poète y était heureusement secondé par l'artiste. Doué à un degré éminent du sens de l'observation, il excellait à trouver le détail pittoresque et disposait ses cadres avec un soin minutieux qui faisait de lui un rival des bons peintres flamands. A l'exemple de ces maîtres, il comprenait que la nature même des sujets imposait à ses tableaux l'exiguïté des dimensions, comme une loi du genre. Le tact le plus sûr l'avertissait du moment précis où la réalité côtoyait la trivialité, où l'émotion courait risque de dégénérer, et une ironie à peine saisissable dénotait l'esprit qui se fait vo-

lontiers l'interprète du sentiment, mais ne consent pas à en être la dupe. La limite est presque imperceptible, et on admire ce qu'il a fallu à M. Coppée de délicatesse et de goût pour ne pas la dépasser. Il s'arrêtait juste à temps. Il se retenait.

Dans sa nouvelle manière, il ne se retient plus. Il a trouvé chez ses nombreux lecteurs du *Journal* un public avec lequel il est en complet accord et pour lequel, tout à fait à son aise, il vibre depuis tantôt quatre ans. Ce public n'est peut-être pas très raffiné, mais, ce qui vaut mieux, c'est un public de braves cœurs, étant pareillement celui de Mme Séverine. Les gens du monde, les snobs, les psychologues et les wagnériens peuvent aller porter ailleurs le tribut de leurs hommages sujets à caution. Ce que les lecteurs de M. Coppée apprécient dans ses savoureuses chroniques, c'est une bonhomie qui n'est pas suspecte, une franchise et une liberté d'allures qui se traduisent par la cordialité du style, et c'est, par contraste avec l'air guindé des pince-sans-rire et les subtilités des figno-leurs, ce qu'on pourrait appeler : la littérature du cœur sur la main. La loi de la division du travail qui s'impose même au travail intellectuel force les écrivains à se spécialiser dans un genre. D'autres tiennent de l'ironie, et il faut les plaindre. D'autres tiennent du pessimisme ou de la gaieté, suivant que l'article est demandé. M. Coppée est plutôt un

spécialiste de la sensibilité. Une douleur qui veut être consolée s'adresse à lui, sans craindre de se tromper. Une mère en deuil lui écrit : « Faites un petit article pour une mère qui a perdu son enfant. » Et il le fait. A vrai dire nous avons quelque peine à comprendre cette affliction qui exige d'être étalée dans les colonnes d'un journal, et cet appel à la compassion des badauds nous choque un peu. Mais l'important est que la peine soit soulagée; la part est bonne et enviable de ceux qui savent les paroles qui apaisent. Toutes les souffrances trouvent le cœur de M. Coppée prêt à s'ouvrir pour elles.

Les opinions elles-mêmes, chez M. Coppée, passent par le chemin du cœur et y prennent un accent particulier. Chaleureux dans l'expression de ses convictions, il ne se contente pas d'être patriote, ce qui par bonheur n'est pas rare en France; il est chauvin sans vergogne. Il a, cela va sans dire, un culte pour Napoléon dont il parle tout à fait en vieux militaire; s'il avait jadis, l'arme au bras, défilé sur le front de la Grande Armée, il ne pousserait pas plus loin la dévotion pour celui qu'il appelle avec une familiarité respectueuse : « Mon Empereur. » Surtout ce qui excite chez le poète un doux émoi, c'est le coudoiement des idylles printanières. Le frôlement d'une jupe, la fuite d'un chapeau fleuri lui laissent un trouble délicieux, quoique mélancolique. On rencontre dans les rues de Paris des

amours de trottins qui s'en vont le carton sous le bras, la frimousse au vent. Ce sont les sœurs des grisettes d'antan, aussi jolies, guère plus cruelles, avec des gentillesses d'âme et des délicatesses de sentiment qu'on ne trouve plus que là. L'une d'elles, que le poète Amédée Violette avait conduite à la tombe de Victor Hugo, eut une inspiration charmante. Elle s'agenouilla et posa sur la dalle le petit bouquet de violettes, dernier gage de la tendresse de son amant. M. Coppée est persuadé que Victor Hugo dut être content; je le crois avec lui. Pour sa part il ne manque pas de sourire aux couples qu'il rencontre gentiment enlacés : un étudiant avec sa petite amie, une ouvrière avec son petit homme. Le salut amical qu'il leur envoie n'est pas dépourvu de gravité; car les amoureux qu'on accuse parfois de folie sont en réalité les sages, et M. Coppée ne l'envoie pas dire aux empêcheurs de s'aimer sur les bancs. C'est un grand bénisseur d'oaristys. — Les couplets sur la patrie et sur la saison des amours, sur l'Empereur, les grisettes et le bon Dieu, ce sont des paroles à peines neuves sur un air connu. Ce thème a déjà servi. M. Coppée le sait comme nous, et quand pour le taquiner on prononce devant lui le nom de Béranger, il ne se fâche pas. Il est tout simple en effet qu'on ressemble à ceux sur qui on se modèle.

Dans cette attitude de chansonnier populaire et

de bonhomme Franklin où viendra sans doute le prendre la lithographie, M. Coppée voit défiler devant lui la société contemporaine, si troublée, aux prises avec des questions si redoutables! Sur toutes ces questions il dit son mot en passant. Il a son opinion, comme c'est son droit de citoyen français, sur les revendications socialistes, sur les crimes anarchistes, sur le régime parlementaire, sur la vie future, sur les fêtes de Kiel, sur le fanatisme, sur le Congrès des religions, sur la guerre de Madagascar, sur la répartition de l'impôt, sur la colonisation et sur la décentralisation. Il nous la donne, en ses libres causeries, sans prétentions, mais avec plus de sérieux qu'on ne serait tenté de le croire : « En vérité, écrit-il, l'heure est formidable... » Il ne se fait aucune illusion sur la compétence qu'il peut avoir en ces matières variées. Mais il remarque justement que, depuis qu'elles sont remises au bon plaisir des gens compétents, les choses vont de mal en pis. Politiciens, statisticiens, économistes et sociologues, ce dont ils manquent tous, c'est de générosité. Les opinions de M. Coppée sont généreuses, et elles sont spontanées ; elles jaillissent tout d'un coup de sa conscience; c'est ce qui leur donne leur valeur et, je ne craindrai pas de dire : leur autorité. Sans s'en douter peut-être, M. Coppée est en train de devenir un des guides de l'opinion, ou tout au moins un de ses représentants attitrés.

Il a l'oreille d'un grand public. Il a été plus d'une fois son porte-parole. Tout récemment, quand un groupe de Polonais a voulu faire entendre ses doléances, c'est lui qui s'est chargé de les transmettre au tsar. Nous avons toujours besoin en France d'un poète pour écrire aux souverains étrangers et intercéder en faveur des condamnés à mort.

C'est sous l'empire de ces préoccupations d'ordre général que M. Coppée a composé *le Coupable*. Il y écrit l'histoire d'un assassin. Un certain Chrétien Forgeat a tué pour le voler un marchand d'habits-galons. Tel est le nouvel « humble » dont l'écrivain va étudier le cas et pour lequel il sollicite notre pitié. Il faut tout de suite signaler la hardiesse de sa conception. Au lieu de choisir comme « espèce » un de ces crimes passionnels auxquels est acquise d'avance l'indulgence de tous les jurys, il a volontairement choisi le crime qui inspire le moins de sympathie, le crime le moins littéraire : l'assassinat ayant le vol pour mobile. Et il ne se bornera pas à réclamer les circonstances atténuantes : il va plaider « non coupable ». Ce Forgeat est le fils d'un petit bourgeois de province, Chrétien Lescuyer, qui, envoyé à Paris pour y faire son droit, y a fait la fête, est devenu après plusieurs autres l'amant de la tendre Perrinette, et, apprenant que sa maîtresse était enceinte et probablement de ses œuvres, l'a lâchée pour retourner dans sa province et s'y marier

bourgeoisement. Un enfant est né, qui bientôt, la mère étant morte, est tombé au vagabondage des rues. Envoyé dans une colonie pénitentiaire, il y a non pas achevé de se perdre, mais contracté de mauvaises habitudes et noué des relations compromettantes. Rendu à la liberté, il s'est trouvé aux prises avec la misère, a résisté pendant des années ; enfin, dans un coup de folie, il a tué. Il se trouve que l'avocat-général chargé de requérir contre lui est justement son père : Chrétien Lescuyer. Celui-ci, pris de remords, s'accuse solennellement à l'audience, et, père repenti, ouvre les bras à celui qu'il a trop longtemps négligé. Dans tout cela il y a une victime, non pas bien entendu le marchand d'habits-galons, qui n'est pas intéressant, mais précisément l'assassin. Il y a un coupable : c'est le père. Ou plutôt la grande coupable est la société elle-même, la société bourgeoise.

M. Coppée a soutenu cette thèse avec une chaleur de cœur, une sincérité de zèle, une ardeur de conviction qui sont en soi des sentiments infiniment respectables et devant lesquels on ne peut que s'incliner. Il a fait plus et accompli un sacrifice des plus méritoires. Il s'est effacé devant sa cause, et, renonçant pour cette fois à nous faire admirer les grâces de son style et sa souplesse de virtuose, il a abdiqué tout souci de littérature avec un désintéressement bien rare chez un écrivain de profession. Il

n'a pas cherché à piquer notre curiosité par la combinaison ingénieuse des événements, persuadé que les faits seraient plus éloquents dans leur agencement rudimentaire. S'il a emprunté au *Monte-Cristo* du vieux Dumas le gros effet de mélodrame qui lui sert de dénouement, c'est qu'il se souciait uniquement de frapper fort. S'il a poussé les portraits à la caricature, c'est qu'il voulait faire saillir davantage certains traits et par là mettre sa pensée dans un relief plus saisissant. S'il choisit, entre les plaisanteries, les plus faciles, et, par exemple, accumule les comparaisons saugrenues pour traduire l'impression réfrigérante de l'intérieur provincial des Lescuyer, c'est afin de se mettre à la portée de toutes les intelligences. S'il s'égaie aux dépens de la duchesse douairière de Château-Branlant, du vicomte de la Houstepilière, de Mlle de la Tour-Prends-Garde et de l'évêque de Seringapatam, il sait aussi bien que nous ce qu'il faut penser de ce genre de facéties. Quand il offre à son lecteur de lui payer une tournée, « mais là, vous savez, une tournée de tout ce qu'il y a de plus distingué en fait de consommation, » et quand il affecte d'émailler son style de mots empruntés au vocabulaire des rues, c'est pour nous mettre à l'aise et dissiper ce brin de gêne qu'on éprouve parfois devant un académicien, gardien patenté du langage de Bossuet. Souvent on croit surprendre des traces de rhétori-

que. « Allons, juge austère, magistrat implacable, mets la robe écarlate à l'épitoge d'hermine et la toque galonnée d'or. Au devoir ! Brandis le glaive de la Loi, amoncelle les foudres sur ce front coupable ! Pour immoler ton fils, tu n'as pas la vertu de Brutus, mais l'ange de la justice guide ton bras, nouvel Abraham... » Ces choses, si elles avaient été écrites de sang-froid, seraient bien emphatiques. Mais justement M. Coppée n'est pas de sang-froid. Il a fait une œuvre de pitié, non pas une œuvre d'art. Il n'a pas accepté un seul instant que l'attention se détournât sur l'habileté du romancier et s'égarât sur les mérites de la forme. Il a voulu faire porter tout l'intérêt sur les idées elles seules. Nous avons hâte d'y arriver.

Nous nous demanderons d'abord à qui en a l'auteur du *Coupable*. Car s'il prétend seulement démontrer qu'un père ne doit pas abandonner ses enfants, et, ayant eu le plaisir, laisser la peine aux autres, il a d'avance partie gagnée. Il est évident que l'acte d'un Jean-Jacques Rousseau portant ses petits aux Enfants-Trouvés est monstrueux. Mais la démonstration est trop facile et elle a été faite trop souvent pour qu'il fût nécessaire d'y revenir et d'y apporter cette grande dépense de mise en scène et ce grand renfort d'éloquence. On ne prend pas tant de peine pour enfoncer une porte ouverte. Il faut que M. Coppée ait eu d'autres visées. Son objet,

en poussant ce cri d'alarme, était de signaler le vice de certaines institutions, l'iniquité d'usages acceptés, le pharisaïsme d'opinions reçues. En fait, le plaidoyer pour Chrétien Forgeat est un réquisitoire contre beaucoup de choses et beaucoup de gens.

C'est d'abord un réquisitoire contre les gendarmes. M. Coppée réclame avec vigueur contre les policiers de tout ordre et de tout grade : geôliers ignobles, sergents de ville qui puent le vin, agents pareils à des bandits, mouchards à mine patibulaire, et il flétrit en bloc les roussins, les cognes, les vaches et les flicques. Il leur reproche d'être sans élégance dans les manières. Le reproche est fondé, et il est en effet regrettable que les « mouchards » ne se recrutent pas parmi des personnes d'une éducation plus soignée. Nous avons tous été témoins de la brutalité avec laquelle ils malmènent parfois des passants inoffensifs. Il est pourtant des circonstances où nous trouvons que les « vaches » ont du bon. Le jour où les travailleurs organisent une manifestation pacifique, il ne nous déplaît pas de songer que par un surcroît de prudence les « cognes » ont pris des mesures d'ordre. Le promeneur attardé dans les rues du Paris nocturne préfère cent fois à la rencontre des souteneurs celle même des « flicques ». Et quand ils n'auraient pas d'autre emploi, les « roussins » serviraient encore à proté-

ger les élus du peuple contre leurs électeurs. Libre à M. Coppée, qui ne fait pas de politique active, de soupirer après la suppression des gendarmes. M. Jaurès, retour de Carmaux, souscrirait difficilement à une mesure aussi radicale.

Pour les gens de justice, M. Coppée n'est guère plus tendre que pour les gens de police. Si M. le conseiller Lescuyer est d'humeur triste et d'aspect morose, M. Coppée s'élève contre la morgue « justiciarde ». Mais si M. le conseiller Durousseau fait des mots à l'audience, il blâme avec non moins de force ces gaietés déplacées. Le rôle de l'avocat-général chargé de réclamer l'application des lois lui semble abominable. C'est qu'il tient les lois elles-mêmes pour injustes et mauvaises, et il appelle spirituellement nos codes, des « recueils d'iniquités légales ». L'institution judiciaire lui apparaît dans son ensemble comme une machine compliquée dont l'objet est de tendre des pièges à l'innocence. Et il ne peut songer sans frémir à ce reste de barbarie qu'est la peine de mort, à cette lâcheté d'une société déployant un appareil formidable, mettant en ligne la force armée, le bourreau et ses aides contre un pauvre diable qui ne peut même pas se défendre! Il y a dans ces réclamations bien du vrai. La justice se trompe souvent, car elle est rendue par des hommes sujets à l'erreur. Notre Code d'instruction criminelle est suranné, et les magistrats

sont les premiers à en poursuivre la révision, obligés qu'ils sont trop souvent de laisser le coupable impuni, faute de pouvoir appliquer des peines disproportionnées. Les tribunaux ne rendent pas toujours à la société des membres en qui ils voient pour elle moins une parure qu'un danger. Et il serait à souhaiter que la charité évangélique pût s'étendre à toutes les fautes. Pour ce qui est de la peine de mort, il y a longtemps qu'on en discute la légitimité, et elle compte beaucoup d'adversaires. Mais on ne voit pas que M. Coppée leur fournisse d'arguments ni très nouveaux, ni très topiques. Il invoque le respect de la vie humaine en faveur de ceux qui viennent de manquer gravement à ce respect... Que messieurs les assassins commencent!

Policiers et magistrats ont combiné leur action pour persécuter l'infortuné Forgeat. Tout enfant ils l'ont fait arrêter, sous prétexte qu'il n'avait ni domicile fixe, ni moyens d'existence, ni même une tenue décente. Arrêter un enfant! quand on laisse aller en liberté les députés qui mendient des bureaux de tabac pour leurs électeurs et les ministres qui touchent des pots-de-vin! Du petit parquet, on a expédié l'enfant sur une colonie agricole. Si vous nourrissez des illusions sur le système qui consiste à réunir les jeunes vauriens pour qu'ils mettent leur perversité en commun et se perfectionnent mutuellement dans le vice, ou si vous

croyez encore à l'efficacité de la culture des navets pour l'amendement des âmes, lisez *le Coupable*. La description que vous y trouverez d'un bagne d'adolescents, et qui a bien l'air d'être de tout point exacte, est celle d'un enfer. Est-ce donc que M. Coppée préconise le régime cellulaire ? Il le stigmatise bien plutôt, et le tient pour une invention de tortionnaires raffinés, l'isolement étant la meilleure préparation à la folie furieuse. Il reconnaît d'ailleurs qu'il est difficile de placer les jeunes détenus dans les familles. En fin de compte, il ne sait trop qu'en faire et laisse aux philanthropes à se débrouiller avec les économistes. Il n'a pas de solution pour un si grave problème, et, sur ce point comme sur bien d'autres, on ne peut, en bonne justice, lui reprocher de ne pas apporter la réponse décisive à des questions sur lesquelles l'humanité hésite depuis des siècles. Mais alors que signifient ces ironies féroces contre les criminalistes, inventeurs de systèmes et faiseurs de tableaux à double entrée avec accolades et reports ? Quand on n'a pas de conseil à donner aux gens, a-t-on bien le droit de les invectiver ?

Au surplus, j'imagine qu'en toute cette affaire M. Coppée s'est laissé entraîner par la passion, et je ne crois pas qu'au fond il tende à supprimer les sergents de ville, licencier les tribunaux, tolérer le vagabondage et rendre à la liberté de leurs ébats

les pupilles des établissements pénitentiaires. Mauvaises ou médiocres, il est des institutions dont une société organisée ne peut guère se passer. Il importe moins de réformer les institutions que d'améliorer les mœurs, et la question sociale se ramène à une question de morale. Telle est bien aussi la thèse de M. Coppée. Il n'a guère de confiance dans l'efficacité des dispositions législatives pour ramener l'âge d'or, et quoiqu'il réclame qu'on inscrive dans le Code telle mesure comme la recherche de la paternité, il sait que tous les textes de lois sont impuissants contre un mal dont la cause profonde réside dans les cœurs. Si le peuple est démoralisé, la faute en est à l'égoïsme des bourgeois. C'est l'infamie des Lescuyer père et grand-père qui achemine les Chrétien Forgeat vers le crime. En dénonçant cette infamie, en dévoilant cet égoïsme, M. Coppée donnera une leçon à la jeunesse.

Comprenons bien la portée de cette leçon et prenons garde de dénaturer la pensée de l'auteur. Les partisans d'une morale surannée conseillent d'ordinaire aux jeunes gens de respecter leur jeunesse. Ils leur recommandent d'éviter les amours de rencontre. Offrir à une aimable enfant une friture et son cœur, cela d'abord ne paraît pas bien coupable, mais peut avoir par la suite de graves conséquences. M. Coppée n'est pas de cet avis : il considère qu'un étudiant qui n'aurait pas de petite

amie serait un monstre dans la nature. Tant que le jeune Lescuyer, fraîchement débarqué de sa province et encore tout imbu de préjugés, reste sage et ne suit, en bon sujet, que les cours de l'École de droit, M. Coppée a pour lui des paroles sévères. Il lui devient plus sympathique à mesure qu'il se déniaise. Il lui rend toute son estime le soir de la rencontre avec Perrinette. Ce n'est pas à l'Opéra-Comique qu'a lieu cette première entrevue, ainsi que pour les mariages arrangés par les familles. La gentille fleuriste s'est rendue au café en compagnie de la grande Clarisse. Chrétien offre des rafraîchissements aux dames, et il constate en causant que Perrinette, qui n'est plus une débutante, ayant eu déjà sa demi-douzaine d'amants, « a conservé dans sa folle existence un peu de gentille pudeur ». Il ramène sa conquête, et la promenade des amoureux sous le regard indulgent des étoiles est un de ces morceaux comme sait les écrire le poète des idylles parisiennes. Désormais M. Coppée n'a plus qu'une crainte, c'est que le père Lescuyer, survenant à l'improviste, ne fronce ses terribles sourcils devant les jupons épars de Perrinette et n'abuse de son autorité pour troubler le gentil ménage. Ces deux années passèrent comme un beau rêve. Hélas, quelle est la force des préjugés! puisque l'amant de Perrinette ne sut pas comprendre où étaient à la fois le bonheur et le devoir.

Pourtant il n'avait qu'à regarder autour de lui et à profiter de l'exemple que la destinée prévoyante avait disposé sous ses yeux. Car afin de ne laisser aucun doute dans notre esprit et pour nous faire nettement comprendre ce qui est, d'après lui, le droit chemin, M. Coppée a pris soin de tracer pour notre édification le tableau de l'union idéale : c'est celle du sculpteur Donadieu avec cette bonne Héloïse. Lui non plus, Donadieu n'a pas été le premier amant d'Héloïse, car il est homme d'honneur et il se révolte à la seule idée que sa maîtresse pourrait n'avoir pas appartenu à d'autres. Mais ces deux beaux et libres êtres ont mis en commun leur absence de préjugés, leur façon large et généreuse de comprendre la vie. L'histoire du ménage Donadieu se déroule à travers tout le livre à la manière des récits de la morale en action. Ou encore on songe aux légendes dont s'accompagnent les images d'Épinal : « C'est à la brasserie qu'Héloïse rencontra son « petit Dieu, » et comme elle était bonne fille, elle ne le fit pas languir inutilement. — Donadieu travaillait pour un bronzier, et quand il avait achevé une commande il menait Héloïse dîner au Moulin de la Vierge.— Héloïse faisait des confections pour le Bon-Marché; sans les quarante sous d'Héloïse, on aurait quelquefois déjeuné et dîné par cœur rue du Terrier-aux-Lapins. — Quand ils eurent un peu d'argent, ils firent un tour à la mairie, et la noce

fut célébrée sans faste. — Héloïse reprisait les vestons de son mari. — Le dimanche on allait à la campagne avec les camarades : on revenait fatigués, mais contents. — La vertu est toujours récompensée. Donadieu fut décoré de la Légion d'honneur et devint membre de l'Institut. Comme Héloïse avait perdu son chat, son mari lui rapporta des Enfants-Trouvés un petit garçon tout poussé, qui fut surnommé l'Ogre à cause de son grand appétit. » Donc, jeunes gens, voulez-vous devenir membres de l'Institut et connaître la dignité du foyer? épousez Héloïse, épousez Perrinette. Et vous, chefs de famille aux sourcils froncés, déridez-vous, ouvrez vos bras, mettez le baiser de paix au front des épouses de vos fils!

Je ne m'attarderai pas à énumérer les objections que de bons esprits pourraient opposer à cette théorie. Ce qui mérite davantage d'être relevé, c'est la perpétuelle antithèse qu'établit l'auteur du *Coupable* entre deux classes sociales : la bourgeoisie d'une part et le peuple de l'autre. La division est nette, bien tranchée et obtenue par des moyens de simplification à outrance. D'un côté tous les vices, et de l'autre côté toutes les vertus. Là, c'est le groupe des pharisiens, le chœur des repus et des satisfaits, rendus plus odieux encore par leur affectation d'honnêteté et leur hypocrisie. Ici ce ne sont qu'inspirations généreuses, actes de dévouement, luttes

sublimes. Plus on s'éloigne du peuple et plus on s'éloigne de la vérité et de la santé. Donadieu est encore engagé dans ses rangs ; c'est pourquoi il est un exemplaire de tout ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité. Héloïse est une fille du peuple; c'est pourquoi elle est si supérieure aux demoiselles qu'on élève dans les couvents! Et voici l'ouvrier au cœur d'or qui répare les torts du petit bourgeois égoïste, l'assassin vertueux qui, le crime une fois commis, ne dépense l'argent volé qu'en aumônes. La scène où Chrétien Forgeat, parti en quête d'une aventure d'amour, s'attendrit sur un berceau et pleure au souvenir de sa mère, a dû faire tressaillir d'aise les grandes ombres romantiques. Continûment ce sont les modistes et les « pantes » qui dictent leur devoir aux représentants des hautes classes. M. Coppée n'admet pas davantage que la pureté de l'âme puisse être compatible avec la politesse des manières, ni qu'il y ait de salut en dehors du débraillé de l'existence. Un noble cœur ne peut battre sous une redingote : l'héroïsme ne revêt que le bourgeron, et la vertu ne va qu'en cheveux. Car l'idéal bourgeois est une déformation de la morale naturelle, tandis que le peuple suit l'instinct qui ne se trompe jamais.

Nous connaissons assez ces déclamations, quoique nous ne soyons pas habitués à les trouver dans les romans coquettement édités par Lemerre et destinés à amuser les oisifs; et si nous avons un

étonnement, c'est que M. Coppée, avec son scepticisme de gamin de Paris, en ait pu être la dupe. Sans doute on ne saurait trop rappeler à ceux qui sont en possession du bien-être qu'il y a auprès d'eux des gens qui souffrent et qui ne peuvent attendre que de la charité un peu de soulagement à leur misère. Sans doute ils devraient être pénétrés d'indulgence pour ceux qui ont été moins bien partagés. Et il est exact qu'il se fait dans la société d'aujourd'hui un travail profond en vue d'une nouvelle répartition des biens. Mais précisément puisque c'est sur la répartition des biens qu'est posée la question, où M. Coppée voit-il qu'entre bourgeoisie et peuple la différence soit celle de la bonté et du désintéressement? Où a-t-il rencontré ailleurs que dans les discours de réunions publiques cette bourgeoisie corrompue jusque dans les moelles, et comment s'y prendrait-il pour soutenir contre l'évidence qu'il y ait plus de moralité dans le peuple? Serait-ce par hasard que les colonies pénitentiaires ne sont remplies que d'enfants issus de sang bourgeois ? Ou serait-ce qu'on ne cite pas d'exemple d'un ouvrier ayant abandonné sa maîtresse ou sa femme ? Cette distinction même des deux classes qu'il considère comme un fait acquis, M. Coppée est-il bien sûr qu'elle soit une réalité ? Ou ne serait-ce pas plutôt une illusion forgée et exploitée par l'esprit de parti qui ne met en opposition deux catégories sociales

que pour les mettre en antagonisme et en lutte, et déchaîner la haine de la moins privilégiée? Les faits protestent contre cette conception chimérique de deux castes fermées et impénétrables l'une à l'autre. Et peut-être n'y aurait-il pas besoin de remonter très loin dans la chaîne ascendante pour retrouver l'origine plébéienne chez ceux à qui on inflige l'épithète de bourgeois comme une flétrissure. Ces gendarmes, voués à tant de malédictions, sont-ils pour la plupart des propriétaires? Ces industriels, qu'on représente comme des oppresseurs du pauvre monde, sont-ils tous issus de familles qui brillaient au temps de Louis-Philippe? Parmi les écrivains et les artistes aujourd'hui les mieux rentés, combien y en a-t-il qui sont sortis d'une arrière-boutique ou d'une maison de paysan? Et parmi les chefs politiques eux-mêmes ou chez les grands financiers dans lesquels on veut incarner le règne des repus et personnifier la société bourgeoise, combien y en a-t-il qui sont « peuple », et dont l'origine n'a rien de plus « reluisant » que celle des humbles de M. Coppée? Ce qui est vrai, c'est qu'il se fait dans le peuple, grâce aux plus laborieux, aux plus intelligents et aux plus actifs, une ascension vers un état de culture supérieur. Nous proposer les mœurs populaires comme un idéal, c'est nous inviter à faire la même évolution, mais en sens inverse, et c'est nous dire : « Abaissez-vous! »

Je devine bien que l'auteur du *Coupable* est fort éloigné d'avoir voulu mettre dans son livre ce qui y est en effet; il a bien trop de douceur d'âme et il est trop bon enfant pour avoir la mine d'un perturbateur ; il n'aspire pas au renversement d'une société à laquelle il reprocherait difficilement de l'avoir traité comme une marâtre : il serait à souhaiter qu'il n'y eût pas de révolutionnaires plus redoutables que lui. Mais tels sont justement les dangers de la sensibilité ; on devient injuste à force d'être équitable, et violent à force d'être bon. M. Coppée découvre qu'il y a de par le monde des opprimés ; aussitôt il se porte à leur secours, et, n'écoutant que son instinct chevaleresque, il part en guerre. Il entend le bruit de la plainte humaine, et son sang ne fait qu'un tour. Il ne s'appartient plus, il n'est plus maître de lui, il envoie au diable la réflexion et le bon sens. Il aperçoit des plaies ouvertes: il les cicatrisera sur l'heure. Il oublie que les problèmes ne se résolvent pas au gré de notre impatience, que les questions ont plus d'un aspect, que tout se tient dans l'organisme compliqué des sociétés, que le progrès n'y consiste pas à remplacer une injustice par une injustice plus grande et qu'il y a des remèdes pires que les maux. Il a tort. Mais qui ne voit que son erreur est d'une espèce rare et de celles qui font à ceux qui les commettent infiniment d'honneur ? Cette générosité, même

imprudente, même injuste, ne peut contribuer qu'à augmenter chez tous une sympathie qui, dans la personne de M. Coppée, s'adresse à l'homme excellent autant qu'au charmant poète. Le reproche que nous lui faisons passerait aussi bien pour le meilleur des éloges. M. Coppée n'est coupable que de trop de tendresse. Il est victime de son bon cœur.

15 novembre 1896.

M. ANATOLE FRANCE

Lorsque l'historien des origines du christianisme, au terme d'une carrière vouée à la science, s'avisa de découvrir la vanité de toutes choses, il souhaita de trouver pour sa pensée flottante une forme qui en exprimât les nuances infinies. Il ne dédaignait plus le suffrage des esprits superficiels, et rêvait, avec un plaisir presque sensuel, de voir ses livres aux mains élégantes des patriciennes. Il s'efforça d'être frivole. Il n'y réussit pas complètement. Un pli différent était pris et depuis trop longtemps. L'érudit avait trop accoutumé de conduire son esprit d'après des méthodes sévères ; il était trop familier avec les subtilités de l'exégèse et de la philosophie scolastique ; il avait trop vécu autour du Pentateuque ou dans le XIVe siècle ; il avait trop peu vécu dans le monde ; les femmes ne recherchent pas beaucoup les vieux hébraïsants. Il y a bien de la grâce dans ces dialogues, dans ces drames de fantaisie, dans ces fictions légères qu'Ernest Renan jetait sur ses idées comme un voile brillant. Encore y voit-on la fan-

taisie se perdre dans des brouillards indécis, et il arrive que la fiction ne s'anime pas.

Ces livres d'une perversité séduisante où Renan eût aimé à écrire la bible de la moderne incrédulité, un autre que lui les a faits. Il n'y fallait pas moins de pénétration morale que d'habileté dans la traduction plastique. Ce sont les qualités mêmes de M. Anatole France, qui en possède d'autres par surcroît, nul écrivain parmi ceux de sa génération n'ayant reçu en plus grand nombre des dons plus heureux. Engagé, au temps de ses débuts, dans les rangs des parnassiens, il était artiste et poète comme eux et leurs vers n'ont pas un coloris plus varié ni une harmonie plus cadencée que sa prose. Sans être un philosophe de profession, il a dit, sur l'énigme du monde et de la vie, de ces mots qui retentissent au fond des âmes. Incliné par sa nature à la méditation, il excelle aussi bien à inventer des fables ingénieuses. Romancier, il donne à ses récits une portée que n'ont pas souvent les créations de la fantaisie. S'il a touché en quelques endroits à la perfection, ç'a été comme en se jouant ; il semble que son talent ignore le travail et que les plus grands artifices n'y soient que l'effet de la nonchalance. Esprit ondoyant, fertile en contradictions et en détours, la surprise la plus imprévue qu'il nous ménageât, afin de nous dérouter, c'était encore son étonnante fidélité à lui-même. Tandis que d'ordinaire l'enve-

loppe artificielle du doute laisse apercevoir quelque fissure qui s'élargit sous le choc des faits ou sous la poussée du sentiment, il a fait et il a tenu cette gageure d'être sceptique sans défaillances. Sa mobilité ne l'a pas entraîné hors du cercle une fois tracé. Il a suivi un développement logique, rien qu'en s'abandonnant à son humeur. A la veille du jour où M. Anatole France va prendre séance dans une compagnie qui lui garantit la certitude de l'immortalité, s'asseoir dans le fauteuil qu'un ingénieur occupait avant lui, prononcer une harangue d'apparat sous la coupole où l'ironie de M. de Montyon l'appellera quelque jour à couronner la vertu, le critique ne saurait avoir de tâche plus agréable que d'imaginer le « roman » de cet esprit curieux et de rechercher à travers les livres de l'écrivain les « aventures » de son âme capricieuse.

Les écrivains d'aujourd'hui nous parlent volontiers d'eux-mêmes ; l'époque de leur vie où leur souvenir s'attarde le plus complaisamment, c'est leur enfance. Ils ajoutent au recueil des *Jeunes enfants célèbres* autant de chapitres dont ils sont les petits héros. On a coutume de les en blâmer et de mettre sur le compte de l'amour-propre l'abondance de ces épanchements intimes. Que nous veulent ces puérilités ? Mais il est plus facile de se moquer que de comprendre. L'enfance contient déjà les lignes de la vie, et ce qui met entre les

hommes une démarcation profonde, c'est que beaucoup parmi eux n'ont pas eu d'enfance. Ce n'est pas tout à fait leur faute : la fleur s'est étiolée dans une atmosphère qui ne lui était pas propice ; il lui faut tant de soins si délicats ! Malheur à ces enfants qui n'ont pas joué ! La raideur de leur allure les dénoncera plus tard ; les mouvements de leur esprit seront sans liberté et sans grâce ; ils ignoreront le prix des choses inutiles. Le monde infini des rêves leur est à jamais fermé. Car l'imagination et la fantaisie ne s'éveillent que dans la fraîcheur des impressions. Les enfants, étonnés par la nouveauté des spectacles que leur offre notre vieil univers, s'en font des idées déraisonnables et charmantes. Nul obstacle ne contrarie leur faculté créatrice, et c'est pour eux que l'impossible n'existe pas. Ce sont de grands magiciens. Ils évoquent pour leur amusement des êtres aimables et disposent à souhait de la nature. Nous savons par le témoignage d'un « ami » de M. France comment la sollicitude la plus tendre entoura et prolongea les années de son enfance pieuse. Son âme fut bercée par les harmonies de notre religion si douce aux petits. Les images d'une Bible ancienne venaient à l'appui des récits qu'on lui en faisait, et une arche de Noé qu'il avait parmi ses jouets lui était une preuve de la vérité des Écritures. Puis c'était la vie des saints, la légende des bienheureux, toute une frondaison

miraculeuse. On lui contait aussi des histoires où il y avait des géants et des fées, des ondines et des nains, des salamandres se mouvant dans les flammes, des licornes au fond de forêts mystérieuses, et des princesses endormies dans les palais enchantés. Les récits pieux et les contes de fées voisinaient dans son esprit. Les légendes édifiantes et les autres se brouillaient un peu dans sa mémoire. Mais il ne cherchait pas à faire la différence, car il les trouvait toutes pareillement merveilleuses et agréables.

De cette vision du monde à celle que contiennent les livres qu'on étudie dans les collèges, il n'y a pas de transition brusque ; ici encore l'esprit se meut dans un cercle d'imaginations délicieuses. Ceux qui disent qu'on met les enfants à la torture et qu'on déforme leur esprit à leur enseigner le grec et le latin, en vérité c'est qu'ils ont une âme de barbares ou de pharmaciens. « Pour former un esprit, rien ne vaut l'étude des deux antiquités d'après les méthodes des vieux humanistes français. » C'est sur le sol fortuné de la Grèce, au pied de ses collines mesurées, dans la transparence de son air lumineux, qu'est apparue soudain la Beauté : un reflet en est venu jusqu'à nous. Un peuple de divinités radieuses a pris possession des montagnes et des bois, de la profondeur des eaux, de la profondeur des cieux. Des symboles féconds et souples ont exprimé la joie de vivre : la douleur elle-même

n'a exhalé que des plaintes harmonieuses. On a connu la jouissance de contempler la pureté des lignes, l'agrément qui réside dans les discours variés et dans les paroles subtiles. Les Romains furent d'esprit plus lourd. Et il est bien vrai que nous prononçons leur langue d'une façon ridicule. Telle est pourtant la richesse d'imagination plastique des races latines que leurs œuvres, défigurées et mal comprises, ont encore la vertu d'éveiller des rêves sublimes ! Il suffisait d'une phrase de Tite-Live débitée par un pédagogue médiocre pour évoquer de prestigieux mirages devant l'écolier que fut M. France. « Chaque fois que de sa voix grave de vieux sermonnaire M. Chotard prononçait lentement cette phrase : « Les débris de l'armée romaine gagnèrent Canusium à la faveur de la nuit,» je voyais passer en silence, à la clarté de la lune, dans la campagne nue, sur une voie bordée de tombeaux, des visages livides, souillés de sang et de poussière, des casques bossués, des cuirasses ternies et faussées, des glaives rompus. Et cette vision à demi voilée qui s'effaçait lentement était si grave, si morne et si fière, que mon cœur en bondissait de douleur et d'admiration dans ma poitrine. » L'éloquence de Cicéron n'est plus pour nous qu'un bruit de paroles où nous ne trouvons presque plus de sens; mais ces paroles nous plaisent encore par leur arrangement. Tout a changé depuis le temps

des anciens; leurs croyances sont mortes et les intérêts qui les passionnaient ne nous touchent plus. Mais, vidées de leur contenu réel, les formes qu'ils ont inventées subsistent et leur perfection les a préservées de la ruine. L'esprit qui les a une fois accueillies reste hanté de syllabes magiques et de décors éblouissants.

Quand il commença l'apprentissage de la vie, et qu'il fut mis, au sortir des livres, en présence du monde réel, il advint que M. France avait perdu la foi. Comment cela était-il arrivé? Très simplement, par un travail obscur et lent. Il ne faut pas chercher toujours des raisons précises et on a tort de vouloir tout expliquer. Il n'y avait eu ni brusque secousse, ni déchirement douloureux; ç'avait été moins une chute qu'un glissement vers une incrédulité complète et très douce. Ce qu'on appelait jadis les « affres » du doute n'est plus guère aujourd'hui qu'une métaphore sans emploi : il faut croire encore pour être torturé par la difficulté de croire. Mais justement parce que ce mince livret du Catéchisme contient la réponse à toutes les questions, c'est l'édifice tout entier qui s'écroule d'un même coup. Il faut rebâtir le monde sur nouveaux frais. Il faut se forger de toutes pièces un système. Cela exige un effort dont se déclarent aussitôt incapables les âmes gagnées à la paresse voluptueuse des songes. Elles en sont quittes pour s'excuser sur l'inanité des conceptions

systématiques. « Les théories ne sont créées et mises au monde que pour souffrir des faits qu'on y met, être disloquées dans leurs membres, enfler et finalement crever comme des ballons. » C'est la vérité même et il faut reconnaître qu'un système n'a pas de valeur en soi ; mais il vaut comme moyen ; il sert à rendre l'observation possible. Cela est considérable. « Je n'ai jamais été un véritable observateur, avoue M. France avec franchise et résignation ; car il faut à l'observation un système qui la dirige, et je n'ai point de système. L'observateur conduit sa vue ; le spectateur se laisse prendre par les yeux. Je suis un spectateur et je conserverai, je crois, toute ma vie, cette ingénuité des badauds de grande ville que tout amuse et qui gardent dans l'âge de l'ambition la curiosité désintéressée des petits enfants. » La vie est donc pour lui un spectacle auquel il assiste, ou plutôt c'est une série de représentations qui se succèdent sans s'amener, dépourvues de lien comme de signification, et dont il faut aimer chacune pour elle-même. Il s'interdit toute vue d'ensemble, content de saisir çà et là quelque saillie ou clarté des choses et d'en jouir. A quoi bon se gâter son plaisir ? Dans le désordre où elles apparaissent, se détachant à mesure sur le fond sombre de l'inconnu, les scènes de la vie sont toutes curieuses, imprévues, bizarres et charmantes. C'est un décor mobile qui change et se renouvelle sans cesse, qui nous plaît

par ses aspects variés et ses mille couleurs. C'est un jeu de phénomènes, une comédie d'apparences, vaine fantasmagorie à laquelle nous pouvons nous prêter ou nous refuser suivant le caprice de notre humeur : elle n'est faite que pour notre amusement.

Cette manière d'envisager le train du monde a toute sorte d'avantages et elle est très propre à tenir l'esprit dans une allégresse légère. Car c'est à voir l'enchaînement des faits, à suivre dans son impitoyable logique la liaison des effets et des causes, qu'on prend conscience de la nécessité et qu'on en sent peser le joug trop lourd. C'est à dépasser l'apparence et à pénétrer dans le fond des choses qu'on y découvre des abîmes de tristesse. C'est parce qu'on se tient soi-même pour un des acteurs engagés dans la pièce qu'on se sent touché par tous les épisodes du grand drame humain et qu'on entend pleurer en soi l'universelle misère. On échappe à tous ces inconvénients pourvu qu'on ait atteint aux extrêmes limites du détachement. Toutes choses vous deviennent extérieures, n'ayant avec vous pas plus de lien qu'elles n'en ont entre elles. On est en dehors de tous les êtres. On suit leur manège d'un œil amusé, comme celui des ombres qui se profilent sur le transparent. On éprouve pour eux, au lieu de cette sympathie réelle qui étreint les cœurs, l'émotion sans profondeur que donne la pure fiction. A la sensibilité humaine se substitue cette sensibi-

lité artistique qui nous fait vibrer à toutes les impressions et ne nous laisse souffrir d'aucune. On est sans colère, sans passion et sans haine. On éprouve une grande facilité à vivre et une heureuse tolérance. On est impartial, comme il arrive chaque fois qu'on n'est pas soi-même en cause. On a l'indulgence, fruit du désintéressement. L'ironie peut naître alors, récompense d'un esprit vraiment supérieur et parvenu à se considérer lui-même par le dehors, l'ironie avisée qui nous aide à n'être dupe de personne et à nous défier de nous, l'ironie bienveillante qui nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots au lieu de les haïr, l'ironie, gaieté de la sagesse et sourire de l'âme apaisée.

Dans le Paris de la rive gauche, dans les vieux quartiers pleins de la vie d'autrefois, de la rue Guénégaud à la rue du Bac, les étalages des libraires, des antiquaires et des marchands d'estampes « étalent à profusion les plus belles formes de l'art et les plus curieux témoignages du passé. Chaque vitrine est dans sa grâce bizarre et son pêle-mêle amusant une séduction pour les yeux et pour l'esprit ». Du quai Malaquais au quai Voltaire s'alignent les boutiques des bouquinistes. Les livres qui sont entassés là y sont venus par des rencontres imprévues, au hasard des décès et des ventes. Livres de toute provenance et de toute nature, réunis sans méthode et voisinant sans ordre, ils n'ont pas tous même valeur.

Ceux-ci n'ont de prix que par leur reliure qui est ancienne, présentant sur le plat quelque couronne ducale; ceux-là par une suite de gravures qu'on ne trouverait pas ailleurs dans le même « état ». Ceux-ci ont moisi dans quelque château de province, d'autres ont passé par beaucoup de mains, éveillé dans beaucoup d'esprits des images différentes. Bibles protestantes et missels romains, in-folio des théologiens, pamphlets des athées, livres de tous les philosophes et de tous les poètes, livres frivoles et livres graves, c'est là qu'ils viennent tous aboutir, monuments dépareillés de la pensée humaine... Le cerveau de M. Anatole France est pareil à une de ces boutiques de bouquiniste. Le maître du logis y promène sa flânerie occupée. Il ouvre le livre qui est à portée de sa main et passe au suivant. Il n'en ferme aucun sans y avoir fait son profit. C'est une anecdote des plus réjouissantes, une historiette qui ressuscite des personnages disparus, un tableau qui évoque les mœurs de jadis, une remarque autour de laquelle il se plaît à réfléchir et à rêver. Il se prête avec docilité à toutes les suggestions et s'applaudit de toutes les trouvailles. C'est ainsi que des idées, des images, des contes, des curiosités d'histoire et de morale, s'emmagasinent dans son esprit. Il n'aura qu'à y puiser, le moment venu, et de la variété des connaissances, de la diversité des formes, de la fantaisie des rapprochements inattendus, un

charme se dégagera auquel nous ne songerons guère à résister.

Cependant de tant d'idées entre-choquées et de la rencontre de tant de visions contraires une philosophie se formait et se déposait peu à peu dans l'esprit de M. France. Il n'a fait à travers ses livres qu'en multiplier les formules et en diversifier l'expression. Ce sont les mille fenêtres par où le Doute se penche sur le fleuve de l'éternelle illusion. Car nous avons beau faire, nous n'atteignons pas au delà de l'apparence des choses. « Les pyramides de Memphis semblent, au lever de l'aurore, des cônes de lumière rose. Elles apparaissent au coucher du soleil sur le ciel embrasé, comme de noirs triangles. Mais qui pénétrera leur intime substance?... » Nous nous donnons beaucoup de peine afin d'étreindre le réel, il nous échappe sans cesse et ne laisse dans nos bras abusés que des formes décevantes. Rien n'est en soi honnête ni honteux, juste ni injuste, agréable ni pénible, bon ni mauvais. Il n'y a ni santé, ni maladie : il n'y a que des états différents des organes. C'est l'opinion qui donne les qualités aux choses; tout dépend de l'opinion, et l'opinion est variable. Nous faisons entre le vrai et le faux une distinction illusoire. Le mensonge est une parcelle de la vérité. « Des devises diversement colorées sont attachées à une roue. Il y en a de rouges, de vertes, de bleues, de jaunes. La roue tourne et les

devises en se mélangeant cessent d'être distinctes. Et quand la roue devient si agile à tourner que l'œil ne pouvant apercevoir le mouvement la juge inerte, les moindres cercles s'évanouissent et la roue paraît toute blanche. La vérité est faite de toutes les vérités contraires en même façon que de toutes les couleurs est composé le blanc. » Le bien et le mal n'ont pas plus de réalité. On parle du devoir sans trop s'entendre, et il arrive qu'on veuille faire son devoir, mais non pas qu'on découvre où est le devoir, car nos actes ont des origines et des conséquences lointaines, et nul ne sait ce qu'il fait. La morale diffère dans tous les pays et ne reste nulle part dix ans la même. C'est pourquoi le sage ne se détermine que d'après la coutume et l'usage. Au reste, quelle folie de croire que Dieu, qui nous a créés, s'étonne et s'irrite de nous voir agissant selon la nature qu'il nous a donnée! Nous nous élevons contre la corruption, sans songer qu'elle seule donne une raison d'être à la morale, de même que la violence nécessite la loi. Mais quel inextricable tissu d'erreurs et de préjugés!

Il n'est pas jusqu'aux plaintes dont nous fatiguons les airs comme d'une vaine litanie qui ne témoignent de notre incapacité de juger et n'accusent l'incertitude de toutes nos opinions. Nous en voulons à la destinée d'avoir fait fondre sur la pauvre humanité l'essaim des douleurs. Nous som-

mes en proie à la souffrance, au malheur, à l'abandon, au désespoir et à la mort. Hélas! et nous ne voyons pas que nous sommes redevables à cette misère elle-même de ce qu'il y a de meilleur en ce monde et qui charme les heures brèves de la vie. De la pauvreté est né le désir, de la cruauté des choses vient leur splendeur, de l'imbécillité de la raison résulte le tourment de la pensée, orgueil et noblesse des hommes. C'est la mort qui nous fait goûter la vie, et nous lui devons l'amour. Nous sommes injustes pour le mal et nous voulons ignorer le rôle bienfaisant qu'il joue dans les affaires humaines. Le diable est un artiste merveilleux, maître des élégances et des voluptés. Mais tandis que la reconnaissance devrait incliner tous les fronts devant lui, nous l'honorons en cachette, et nous élevons des autels à son rival maladroit! Qu'importe, après tout, et qu'est-ce dans l'âge immémorial de la terre que l'accident passager de la vie humaine? Nous sommes moins que rien, moins que le grain et la balle agités dans le van mystique. Nos pensées elles-mêmes, pareilles aux flots qu'on voit se soulever et s'abaisser dans la mer, n'ont ni commencement ni fin. Rien ne commence et rien ne s'achève, mais tout s'écoule et tout passe... Certes, cette philosophie n'est pas nouvelle, et M. Anatole France n'a pas la prétention de l'avoir inventée. Il n'a pas ajouté un argument au vieux pyrrhonisme. C'est

toujours le même jeu des contradictions et le même avantage tiré contre la raison de la diversité des coutumes. Mais c'est qu'en effet les conceptions générales qu'on se fait de la vie ne sont pas en nombre illimité. Tout a été dit; il n'est que de le redire sous une forme nouvelle. L'originalité de M. France est d'avoir trouvé dans les grâces fluides de son style une forme appropriée à la doctrine de l'universel écoulement. En outre, il a su traduire par d'ingénieux symboles divers aspects du scepticisme et en marquer les étapes successives.

Il se présente d'abord, sous l'air le plus gracieux et le plus riant, accompagné de tendresse, de douceur et de pitié. M. Sylvestre Bonnard dans son âme charmante de vieil enfant a gardé le trésor intact d'une incorrigible candeur. Il a su mettre dans sa vie une chimère innocente qui lui a rendu courtes les heures, l'a préservé contre les tentations dangereuses et lui a épargné de connaître l'amertume des déceptions et la torture des regrets. Chacun de nous fait à sa manière le rêve de la vie; le bon érudit a donné pour cadre paisible à son rêve cette cité des livres que garde Hamilcar, prince somnolent. Il veut achever avant de mourir l'histoire des abbés de Saint-Germain-des-Prés. Il ne s'abuse pas sur la valeur de son œuvre, et la devine aussi ridicule qu'un tableau chronologique des amants d'Hélène, aussi inutile que la collection de boîtes d'al-

lumettes du prince Trépof. Mais il lui est reconnaissant pour l'aide qu'elle lui a prêtée pendant le voyage. N'ayant rien su de la vie et ne s'étant pas mêlé à la société des hommes, il est resté indulgent et bon. Des sentiments délicats fleurissent son âme naïve. Sur ses lèvres voltigent des paroles élégantes et nombreuses.

Il fallait toute la délicatesse du pinceau de M. France, toute la finesse de son ironie pour échapper à la niaiserie qui est l'écueil du genre humoristique et sentimental. Un poète, amant de la conception païenne de la vie, pouvait seul composer les harmonieux tableaux de *Thaïs*. Naguère, au temps où il écrivait les *Noces corinthiennes*, il avait déjà dénoncé l'œuvre funeste du christianisme qui est venu troubler la paix du monde, détruire la joie de vivre, et ternir la splendeur des choses sur lesquelles rayonnait la beauté. Thaïs est la même que les Grecs avaient célébrée dans Argos sous le nom d'Hélène et dont les vieillards troyens respectaient la toute-puissance. Elle préside au banquet d'Alexandrie; et parce que le souffle de Thaïs est sur les convives réunis autour d'elle, tout ce qu'ils disent est amour, beauté, vérité. L'impiété charmante prête sa grâce à leurs discours. Ils expriment aisément la splendeur humaine. Mais l'implacable Iaveh ne s'est pas résigné à la défaite. L'ennemi de la science et de la beauté médite une revanche. C'est lui qui

inspire au moine Paphnuce sa folie d'ascétisme et de destruction. Paphnuce jette sur le bûcher toutes les merveilles des arts et jusqu'à la statue d'Éros. Il entraîne Thaïs. La mort de Thaïs lui révélera son erreur; pour avoir contrarié la nature et voulu faire l'ange, il sera puni dans sa chair et dans son âme, et sa colère s'exhalera en d'épouvantables blasphèmes.

Que l'auteur de tant de livres où la hardiesse de la pensée s'enveloppe de formes gracieuses et déliées soit devenu le romancier cynique de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, c'est ce qui témoigne de la prodigieuse souplesse du talent de M. Anatole France. Celui qui tout à l'heure, dans ces pages si brillantes du « Banquet », nous faisait rêver de Protagoras et d'Alcibiade, nous transporte dans le monde de Gil Blas, de Candide et de Jacques le fataliste. Son héros, l'abbé Jérôme Coignard, ivrogne et libertin, paillard et trichant au jeu, voleur, homicide, jovial et disert, d'ailleurs abondant en propos pleins d'onction et qui fera une fin édifiante, est une figure, ou, si l'on préfère, c'est une trogne peinte en pleine pâte, haute en couleur et qui s'enlève en un vigoureux relief. On ne saurait trop admirer comme l'écrivain a modifié sa manière et prodigué des touches heurtées et violentes qu'on ne s'attendait pas à trouver sur sa palette. L'ironie spirituelle et fuyante s'est faite agressive, âpre et même gros-

sière. « Ce lieu m'est inconnu. Néanmoins, je ne crains pas d'affirmer par analogie que les gens qui vivent là, nos semblables, sont égoïstes, lâches, perfides, gourmands, libidineux. Autrement ils ne seraient point des hommes... L'Écriture, par suite des traitements que lui ont infligés les théologiens, est devenue un manuel d'erreur, une bibliothèque d'absurdités, un magasin de niaiseries, un cabinet de mensonges, une galerie de sottises, un lycée d'ignorances, un musée d'inepties et le garde-meuble enfin de la bêtise et de la méchanceté humaines. » Nous sommes loin des insinuations déguisées et des jolies perfidies de style. L'incrédulité devient systématique et raide. C'est qu'en effet ceux qui ont fait partie de l'Église s'en montrent par la suite les ennemis les plus violents. Ils trouvent dans le blasphème des jouissances qui leur sont particulières. Ils s'épanchent en plaisanteries cléricales qui nous choquent sans nous divertir. Telles les railleries de l'abbé Coignard sur les miracles, sur les preuves de l'existence de Dieu, et autres impertinences du plus haut goût — et du plus mauvais. Fidèle à la tradition qui, pendant deux siècles, mêla le libertinage des mœurs avec le libertinage de la pensée, M. Anatole France a multiplié dans son roman les épisodes incongrus et les gravelures. On n'imagine pas de tâche plus difficile pour un lettré délicat; le succès de l'entreprise com-

plète le plus heureusement du monde la physionomie de l'écrivain.

C'est ainsi que dans les trois ouvrages les plus significatifs qu'il ait écrits jusqu'à ce jour nous voyons à mesure grandir le talent de M. Anatole France, et sa pensée, se dégageant des mièvreries du début, rejetant sa parure poétique, se livrer enfin avec une franchise hardie et une sorte d'intrépidité loyale. *Le Lys rouge* n'a pas diminué sa réputation. Et quoique l'aventure banale d'un adultère mondain fût peut-être indigne de son talent, il suffirait d'une figure telle que celle du bohême Choulette pour que le livre ne fût pas méprisable. Mais à notre avis son mérite est ailleurs : il est dans ces conversations sinueuses qui serpentent à travers tous les sujets, effleurent l'histoire, les beaux-arts, la morale, vont d'un paradoxe à un lieu commun, d'un portrait de Napoléon à un croquis de Florence ou de Ravenne, poussant à la perfection cet art de traiter sérieusement les choses frivoles et de prêter aux idées sérieuses l'attrait de la frivolité. Aussi bien ces conversations que M. Anatole France introduit dans ses récits sont encore les meilleures parties de ses livres. C'est là qu'il excelle. Tantôt élégantes, tantôt triviales ou quintessenciées, le tour et l'accent en varient suivant les personnages qu'elles mettent aux prises. Ces personnages vivent; les idées s'animent en passant

par leur bouche et perdent la froideur de l'abstraction. Il n'y a pas dans notre littérature de modèles plus achevés d'une causerie libre, abondante et ornée, égayée par la fantaisie, fertile en propos d'une grâce ailée.

«... Or ce jour-là, comme nous étions attablés, M. l'abbé Coignard et moi, sous la treille du *Petit Bacchus* : « Ce que j'aime en vous, dis-je, mon bon maître, c'est l'agrément de votre parler suave et l'art que vous avez de donner à votre pensée la parure du beau langage. — Jacques, reprit M. l'abbé Coignard, c'est que j'ai été mis de bonne heure aux lettres anciennes. Il faut avoir fréquenté les Muses. Elles nous enseignent des secrets qu'on n'apprend pas dans la compagnie de Catherine la dentellière. — Un génie étrange est en vous. Rien de ce qui importe dans la vie ne vous est inconnu et vous vous exprimez sur tous les sujets avec une liberté que les autres personnes n'ont pas. Vous êtes tout à fait débarrassé des préjugés et vous ne vous en laissez imposer ni par l'opinion du monde ni par les convenances. — Cela tient à mon état, Tournebroche, mon fils. L'Église étant placée au-dessus de la société, ceux qui ont l'honneur de lui appartenir ne sont pas obligés de s'arrêter aux timidités devant lesquelles les bourgeois reculent. Ils n'ont pas à ménager le siècle : il suffit qu'ils

n'offensent pas les dogmes de notre sainte religion. — Je vous entends, monsieur Coignard, et il est beau de pouvoir s'affranchir des règles communes. Votre bonhomie me remplit d'aise; elle me met en sécurité; vous n'êtes pas de ces gens dont on se garde et auxquels on évite de livrer toute son âme. Je vous confierai des scrupules qui me sont venus. Car je vous connais pour modeste en dépit de votre grand mérite, et vous-même, vous vous donnez pour indulgent et charitable. Or, je sais bien que vous prenez les hommes en pitié; mais ce n'est pas tout à fait la même chose que d'avoir pitié des hommes. Votre continuel persiflage m'inquiète; il m'est arrivé de le trouver moins spirituel que je n'aurais voulu. C'est un malheur, monsieur Coignard, que votre bouche, si bien faite pour être fendue d'un large rire, grimace parfois. Vous vous moquez de toutes choses pareillement, et il ne me semble pas qu'elles soient toutes pareillement risibles. Il y en a qui nous tiennent chèrement au cœur et je ne vous approuve pas d'avoir porté sur elles une main trop peu délicate. Il y en a qui ont fait couler de vraies larmes, et si j'avais, comme vous, assez d'esprit pour douter de tout, il me resterait une dernière certitude : celle de la souffrance des hommes. Ils sont assaillis de mille maux, et les plaies de leur âme, comme les plaies du corps, offrent souvent un aspect curieux; pourtant, au lieu

de s'en égayer, ne serait-il pas mieux d'en ressentir quelque émotion? Il est trop vrai qu'on ne guérit pas la souffrance, mais on la soulage ou du moins on l'endort. Les hommes se trompent et commettent des erreurs monstrueuses; parmi ces erreurs il en est de sincères, il en est de nobles, il en est devant lesquelles l'ironie doit désarmer. L'humanité pleine de bonne volonté et de patience s'efforce vers un idéal qui lui échappe sans cesse; il y a dans son effort, même inutile, bien de la vaillance; je ne saurais louer ceux qui la découragent; c'est un cas où tout leur esprit me semble assez misérable. Vous tenez la vie pour une mauvaise plaisanterie; la vie n'est en soi ni plaisante ni sérieuse; mais il y a des gens qui la prennent au sérieux et leur part est la meilleure; les autres ont prouvé seulement que leur science est stérile; leur habileté ne dépasse pas celle de ce jongleur dont vous m'avez conté la plaisante histoire... » Je ne sais quel démon m'avait délié la langue. Je m'étonnais moi-même d'avoir parlé si longtemps et je n'étais pas éloigné d'en tirer quelque vanité. Que ne gagne-t-on pas à fréquenter les personnes bien disantes? M. l'abbé Coignard resta un instant silencieux, contre sa coutume; puis ayant bu un grand coup de vin : « Paix, dit-il, Jacques Tournebroche, vous vous haussez à des conceptions qui ne conviennent pas du tout à votre entendement, dont les limites sont étroites.

Vos propos trahissent l'épaisseur de votre esprit. Vous êtes un sot, et il m'apparaît que j'eusse mieux fait de ne pas vous tirer de la rôtisserie de votre bonhomme de père. C'est grand dommage d'ouïr les gens disserter en des matières où ils ne sont pas compétents. Mais peut-être avez-vous lu quelque part ces beaux raisonnements : je devine qu'ils sortent des feuilles de quelque Fréron... » Pour la première fois, M. Jérôme Coignard ne me parlait pas avec sa mansuétude ordinaire. Cette dureté ne provenait que de la tristesse où mon ingratitude l'avait plongé. Je le compris aussitôt. Et j'eus du remords d'avoir offensé un si bon maître... [1] »

15 décembre 1896.

1. On m'a demandé d'où ce passage est tiré. Je ne le retrouve ni dans la *Rôtisserie*, ni dans les *Opinions de M. Jérôme Coignard*.

LA QUESTION DU VERS LIBRE[1]

Depuis des années qui commencent à se faire longues, les poètes nous ont donné peu d'œuvres dignes de ce nom. Il y aurait de la cruauté à le leur reprocher, car ils n'y mettent pas de malice, et ils seraient les premiers à souhaiter d'avoir une imagination plus riche, une sensibilité plus vive, une fantaisie plus originale. Cette indigence passagère n'a d'ailleurs rien d'anormal ni de surprenant. Nous nous figurons volontiers, en voyant les choses à distance, que les genres littéraires produisent à travers les siècles des suites ininterrompues de chefs-d'œuvre. C'est une illusion. En fait, les moments de production sont séparés par des intervalles, non pas à vrai dire de stérilité, mais plutôt de jachère, pendant lesquels la terre se refait et la sève se renouvelle. Soupçonnant que nous pourrions être

1. Vigié Lecoq, *la Poésie contemporaine* (Mercure de France). Adolphe Boschot, *la Crise poétique* (Perrin). — Cf. Les traités de Quicherat, Becq de Fouquières, Tobler. Sully Prudhomme : *Réflexions sur l'art des vers* (Lemerre). Robert de Souza : *le Rythme poétique* (Perrin). Le Goffic et Thieulin : *Nouveau Traité de versification française* (Masson). Georges Pellissier : *Traité théorique et historique de versification française* (Garnier).

dans une de ces périodes intermédiaires et afin de ne pas déranger le sourd travail de la nature, les poètes qui se disent novateurs dirigent leur activité réformatrice dans un sens un peu spécial. Ils se tournent vers les questions de métrique. S'ils ne peuvent être les artistes qui moduleront les mélodies espérées, au moins veulent-ils être les luthiers habiles qui auront perfectionné l'instrument, rajusté ses cordes, rendu sa sonorité plus étendue et plus délicate. De là tant de discussions théoriques, tant de dissertations et tant de préfaces, tant de manifestes accumulés sur tant de programmes, et tant de gloses entassées sur tant de commentaires. Le pédantisme de ces querelles d'école ne les rebute pas. Par là encore, on arriverait peut-être à expliquer la production de leurs recueils de vers, phénomène qui est resté incompréhensible tant qu'on a voulu, contre toute évidence, y trouver des essais pour traduire certaines idées ou certaines sensations. Mais il ne fallait s'attacher qu'à la forme. Ce n'étaient que des cadres, des figures comparables à celles de la géométrie, des combinaisons de signes comparables à ceux de l'algèbre, des schémas de versification. On s'obstinait à découvrir une interprétation d'ailleurs mystérieuse de la Nature dans des vers d'où l'auteur s'était uniquement soucié d'éliminer la tonique médiane. On s'efforçait à démêler la trame d'impressions com-

plexes et fugitives, alors que l'écrivain s'était prêté seulement au jeu des allitérations. Quelle injustice de demander compte du sens des mots à qui n'a voulu que mesurer des syllabes ! A défaut d'une pléiade de poètes, nous avons une escouade de métriciens. Ils se proposent de rénover le vers français, — et ils y peinent. Nous ne sommes pas de ceux qui raillent leurs efforts. Nous croyons au contraire que leur laborieuse entreprise est légitime dans son principe et qu'elle peut aboutir à quelques résultats. Il est fréquent, en effet, que les réformes en art se fassent par l'extérieur : on modifie le décor et le costume avant d'arriver jusqu'à l'âme elle-même. Ajoutez qu'en poésie la technique a une importance considérable. Et quand ils disent que cette technique n'est pas immuable, mais qu'elle subit au contraire un mouvement de continuelle transformation, il faut bien avouer que les novateurs ont raison.

Car nous nous demandons en vain comment on s'y prendrait pour découvrir dans les lois de la versification le caractère de l'absolu, et sur quel principe on se fonderait pour déclarer que le vers doit s'arrêter à un moment précis de son développement. Becq de Fouquières, dans son traité d'une complication si ingénieuse et si inutile, invoque tout à la fois la capacité de la poitrine humaine et le cours des astres. Pour lui, le principe générateur de la versi-

fication consiste dans « une équation physiologique entre la longueur de l'acte expiratoire et la durée des douze sons théoriques perçus par l'oreille ». Aussi bien la physiologie ne lui sert que de point de départ pour s'élever à des considérations plus transcendantes; et il n'y a pas besoin de beaucoup le pousser pour lui faire dire que l'alexandrin est d'institution divine. « Sa longueur n'a point été déterminée par le caprice humain. Dès que l'homme jeté sur la terre par la main du Créateur a senti avec l'air la vie pénétrer tout son être, il a respiré un vers dans chacun de ses souffles. » Mais nous savons bien que, dans nos institutions, il n'est rien qui ne soit œuvre humaine, et partant soumise au changement. Pour M. Sully Prudhomme les problèmes de la versification relèvent de la mécanique, et il y applique la loi du moindre effort. Il ne s'abuse pas lui-même sur la valeur de cette vue systématique et ne l'indique qu'à titre d'hypothèse. Mais cette hypothèse lui suffit pour qu'il s'oppose en son nom à toutes innovations. « Toute innovation désormais tentée dans la phonétique du vers ne saurait aboutir qu'au simple démembrement d'une forme préexistante... L'art des vers, après la contribution capitale qu'il doit au génie de Victor Hugo, a reçu tout son complément, a épuisé tout le progrès que sa nature comportait ». Comme si le domaine des sons était le règne de l'absolu! Et comme si, dans le siè-

cle où la musique s'est si profondément transformée, on pouvait dire que les perceptions de l'ouïe échappent seules à l'universelle mobilité!

Le vers est un organisme, soumis aux conditions qui sont celles même de la vie, et poursuivant sans relâche son évolution. Les belles œuvres peuvent le fixer pour un temps : elles accélèrent, elles retardent et parfois elles contrarient sa marche régulière : elles ne l'arrêtent pas. De même le plaisir spécial qu'il nous procure, en dehors de tout élément intellectuel, n'est qu'un effet de l'habitude. Notre oreille peu à peu devient sensible aux rapports avec lesquels on l'a rendue familière ; le retour des mêmes impressions rythmiques lui est agréable. C'est donc qu'il faut nous contenter ici d'invoquer les lois de l'habitude, lois toutes relatives et variables, qui ne sont que des constatations. Plus une habitude est invétérée, et plus elle s'impose avec une nécessité presque invincible. Mais le plaisir de la répétition s'émousse à la longue, et il faut pour le raviver en modifier légèrement les conditions. Tel est le double principe qui domine toute controverse sur la versification; et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer, si l'on veut éviter de se payer de mots. Le problème est historique. Notre versification a une longue histoire, puisque dès le moyen âge elle était constituée dans ses éléments essentiels. Ceux qui passent pour y avoir à diver-

ses époques fait œuvre de révolutionnaires, se sont en réalité soumis docilement à l'ensemble des prescriptions antérieures, et les minces changements qu'ils y ont apportés procédaient moins de leur caprice que d'un travail insensible et impersonnel qu'ils se sont bornés à faire aboutir. Les leçons que comporte cette histoire peuvent seules nous renseigner sur la valeur des tentatives nouvelles, et ici encore c'est le passé qui est l'ouvrier de l'avenir. Le poète d'aujourd'hui est l'héritier de trente générations de poètes : c'est assez dire qu'il ne peut disposer à son gré de richesses qu'il n'a pas créées : il n'est pas maître chez lui. Pour avoir chance de succès, les modifications qu'on apportera au vers français devront être très restreintes. D'autre part, notre versification doit se modifier sous peine de devenir une chose morte. Nous voudrions justement rechercher, parmi les nouveautés qu'on nous propose de tous côtés, sans choix, sans méthode et sans ordre, celles qu'il serait possible d'accueillir sans danger pour le système traditionnel auquel il ne saurait être question de renoncer.

Et d'abord, sans porter atteinte aux principes qui régissent le rythme et la rime, dans le cadre même des règles jusqu'ici admises, il y aurait lieu de se livrer à un important travail sur les mots pour en mesurer les syllabes et en éprouver le son. C'est pour l'oreille que les vers sont faits ; c'est la pro-

nonciation qui doit en décider; mais il arrive qu'on n'y tienne pas compte de la prononciation véritable, actuellement en usage. Dans la préface qu'il a mise en tête du traité de M. Tobler sur le vers français, M. Gaston Paris écrivait : « Le plus grand malheur de notre versification est d'avoir conservé la mesure des syllabes et les conditions de leur homophonie, telles que les avait établies le XVIe siècle d'accord avec la prononciation réelle d'alors : la prononciation a changé et les règles qui l'avaient pour base ont été servilement maintenues, en sorte que nos vers sont incompréhensibles dans leur rythme et leur rime, non seulement à l'immense majorité de ceux qui les entendent ou les lisent, mais encore, si on va bien au fond des choses, à ceux mêmes qui les font. » C'est ainsi que la mesure des mots continuant d'être fixée par une prosodie surannée, les hémistiches ne sont complets que sur le papier. Et c'est ainsi que les rimes étant déterminées par une orthographe qui n'est pas conforme à la prononciation, tantôt les poètes se privent de rimes excellentes et tantôt ils continuent à faire rimer des mots qui ne forment même pas assonance. Du jour où le rythme marquerait effectivement des groupes de syllabes réelles, où la rime unirait des syllabes vraiment pareilles, la versification aurait fait un progrès notable. Comment se fait-il que les remarques de M. Paris, après douze

ans, soient restées justes, mais vaines, et que son appel n'ait pas été entendu? Comment se fait-il que le travail dont il traçait le programme n'ait tenté aucun des novateurs? Sans doute il faudrait pour le mener à bien des connaissances d'histoire de la langue et de la littérature dont ils sont mal pourvus. Mais justement, quelle occasion de les acquérir! Il leur faudrait, dans le passé de notre poésie, remonter plus haut que Verlaine, plus haut même que Baudelaire et Banville. Mais quoi! Ils sont jeunes, puisqu'ils sont les jeunes. Ils ont du loisir, des ambitions, des prétentions. Et quelle occasion pour eux de repousser définitivement ce reproche d'ignorance qu'on leur adresse si souvent et, semble-t-il, avec tant de raison, puisqu'il ne manque jamais de les mettre en colère!

Presque toutes les modifications apportées dans le vers au XVIe et surtout au XVIIe siècle ont eu pour objet de restreindre la liberté du poète. Le principe n'était pas si mauvais qu'on pourrait le croire; car ce qui a nui aux poètes du moyen âge, ç'a été, entre autres causes, leur déplorable facilité à versifier. La médiocrité étant insupportable en poésie, on fait œuvre pie quand on travaille à la décourager; et enfin on n'a pas trouvé de meilleure formule du « grand art » que celle qui consiste à faire difficilement des vers faciles. Néanmoins, parmi ces règles il en est de tout arbitraires, celle par exem-

ple qui proscrit radicalement l'hiatus. Prenez dans un traité quelconque le chapitre consacré à l'hiatus: c'est un tissu d'absurdités, de contradictions et d'illogismes. Notez qu'un poète français n'a pas le droit d'écrire: *tu es*. Les rencontres de voyelles qui sont le plus ordinaires dans le langage parlé et avec lesquelles l'oreille est familiarisée par un usage journalier lui sont interdites. Ceci est mieux. Deux voyelles dont la juxtaposition à l'intérieur d'un mot ne semblait pas rude et semblait même douce, deviennent subitement insupportables si l'une d'elles termine un mot et que la seconde en commence un autre. On dira bien dans un vers : *il tua;* on ne dira pas: *tu as*. On dira: *une Iliade*, on ne dira pas: *il y a*. En revanche et si le poète ne peut dire, ni *il a été*, ni *il y entre*, on admet la voyelle placée devant l'*h* aspirée ou après la nasale. On tolère: *le héros, la hauteur, elle hait*, ce qui n'est guère séduisant. On accepte : *Néron est, Orcan et*, ce qui est proprement horrible. L'erreur ici est de n'avoir pas tenu compte de la différence des cas. Si, dans la plupart des cas, l'hiatus est pénible à notre oreille, il ne l'est pas toujours. Quelquefois même il peut, par sa rudesse, contribuer à l'effet cherché par le poète et devenir un élément de l'harmonie totale. Au lieu donc d'imposer une règle, il convenait de laisser à chacun le soin de décider suivant les circonstances et à ses risques et périls. Sur ce point,

les poètes d'aujourd'hui sont assurés de trouver l'opinion préparée et de bénéficier d'une large complaisance. — C'est Ronsard qui a formulé cette prohibition de l'hiatus à laquelle d'ailleurs il n'a eu garde de se conformer toujours; c'est lui aussi qui, suivant les leçons de Lemaire de Belges, a le premier érigé en règle l'alternance des rimes masculines et féminines. Les rimes féminines, en permettant au son de se prolonger et de se décomposer en demi-teintes, sont un des plus précieux moyens d'harmonie du vers français. Mais d'où vient qu'on en exige dans le poème à rimes plates le retour régulier? Et n'est-ce pas transformer en un instrument de monotonie ce qui devait être un moyen d'introduire la variété? Fénelon, dans son réquisitoire contre le vers français, se plaignait déjà qu'un masculin fût toujours et uniformément suivi d'un féminin. Où serait, ici encore, l'inconvénient de laisser quelque chose à l'initiative du poète?

Le XIXe siècle s'est efforcé de reconquérir les libertés que l'âge précédent avait interdites : il ne l'a pas fait toujours avec autant de discrétion et de tact qu'il eût fallu. Les romantiques ont déplacé la césure et multiplié les rejets : la conséquence logique a été que, la cadence devenant moins aisément perceptible à l'oreille, il a fallu renforcer la rime. L'emploi de la rime riche a suivi nécessairement l'adoption de la coupe ternaire du vers et de l'enjam-

bement. De nos jours la rime riche a cessé de plaire et on n'en aperçoit plus que les inconvénients : elle nuit à l'harmonie intérieure du vers par le coup de cloche de la fin, elle justifie le paradoxe de Banville qu'on n'entend dans un vers que la dernière syllabe et que le génie poétique se ramène donc à l'invention de la rime, elle appauvrit le vocabulaire, elle ramène trop souvent des mots prévus, les syllabes qui ont la consonne d'appui n'étant pas en nombre infini, enfin elle jette en plein lyrisme le calembour lui-même. Tous ces reproches sont fondés ; encore faut-il savoir par quoi on remplacera la rime chère aux romantiques et aux parnassiens. Sera-ce par l'assonance ? On l'essaie depuis Verlaine. Mais cette tentative se condamne d'elle-même, attendu qu'elle va contre une des lois essentielles de l'histoire des langues. L'assonance a été chez nous longtemps en usage, jusqu'au jour où, le retour de la même voyelle accentuée ne satisfaisant plus aux besoins de l'oreille, on y a substitué la rime. On ne revient pas à ces procédés rejetés par l'usage et qui n'ont plus de place que dans le musée des formes déchues. On ne rend pas la vie à un système aboli, pas plus qu'on ne ressuscite les mots tombés en désuétude et pas plus qu'on ne fait remonter la sève aux branches mortes. — Par haine encore contre la rime riche on tâche d'acclimater chez nous la rime fausse. On relève chez les maîtres

des rimes qui, la prononciation ayant changé, sont devenues fausses : on en relève quelques-unes même chez Racine et chez Victor Hugo, qui dès leur temps étaient fausses ; elles ne figurent dans leurs vers qu'à l'état d'exception : c'est par système qu'on les multiplie dans les jeunes écoles. M. Viélé Griffin, aux premières pages de la *Clarté de Vie*, publiée cette année même, fait rimer *moiré* avec *forêt*, *prés* avec *secrets*, *tête* avec *muette*, *pâle* avec *étale*, *gauche* avec *reproche*, *haute* avec *flotte*, *accable* avec *érable*, *dentelé* avec *pantelait*. Et comme ce n'est l'usage de prononcer ni *foré*, ni *secré*, ni *tette*, ni *étâle*, ni *reprôche*, ni *flôte*, ni *erâble*, ni *pantelé*, l'oreille est chaque fois choquée et regimbe. Elle subit la même impression pénible que nous éprouvons à entendre défigurer nos mots par une prononciation étrangère, ou encore gasconne, normande ou picarde. C'est une remarque sur laquelle on a souvent insisté, que le besoin de changer les principes de notre versification s'est fait surtout sentir à des poètes nés hors de nos frontières. Ce sont des Belges, des Grecs, et des Anglo-Saxons qui travaillent à cette œuvre française. Leur sollicitude ne nous laisse certes pas ingrats ; seulement nous nous méfions de la justesse de leur oreille. — Je trouve chez M. Henri de Régnier l'emploi répété d'un système un peu différent, intermédiaire entre celui de l'assonance et celui de la

rime. Tantôt il s'en faut d'une consonne : glaive et lèv*r*e. Tantôt au lieu de celle qu'on attend c'est la consonne voisine qui arrive : citer*n*e, renfer*m*e ; saluâ*m*es, â*n*es. Cela rime à peu près. Mais dans l'échelle des valeurs esthétiques le jeu des « à peu près » est-il supérieur à celui des calembours ? — Ni le système de l'assonance, ni celui de la rime fausse, ni celui de la rime par à peu près n'ont chance de s'imposer; il n'est guère probable non plus qu'on puisse revenir tout uniment à la rime « suffisante » des classiques. C'est donc que sur ce point toute la réforme consiste à appauvrir légèrement la rime, ou plutôt à rejeter ce qu'il y avait de criard dans son luxe et d'insolent dans son opulence.

Beaucoup plus grave est la réforme qui porte sur la structure intérieure du vers. Un vers dépourvu d'accent tonique à la sixième syllabe passe encore à l'heure qu'il est pour un vers faux. Toute la question est de savoir si ce n'est pas là un exemple de ces règles provisoires appelées à disparaître précisément par suite d'une évolution régulière. Le vers coupé à l'hémistiche, suivant le précepte de Boileau, est le type même du vers classique. Si d'ailleurs on croyait que les poètes du XVIIe siècle n'en ont pas connu d'autre, on se tromperait lourdement. Racine, La Fontaine nous offrent l'exemple des coupes les plus diverses.

Grâce aux libertés que comportait le genre, les poètes comiques du XVIIe et du XVIIIe siècle avaient, bien avant Victor Hugo, disloqué l'alexandrin. On ne saurait trop le redire : les innovations en métrique consistent à reprendre des formes déjà essayées et à généraliser l'emploi de celles qui n'avaient encore paru qu'à titre d'accidents. Tels vers de Corneille ou de Racine sont des modèles de cette coupe ternaire qu'affectionneront les romantiques. Ceux-ci dans le vers coupé en trois parties conservent néanmoins l'accent à la sixième syllabe, non pour aucune raison logique, mais par concession et par souvenir de l'ancienne forme. A mesure que l'oreille s'est habituée à la coupe nouvelle, il est devenu moins indispensable de rappeler la coupe classique. Déjà les Parnassiens se libèrent en quelque manière de cette servitude. Dans leur petit traité de versification, excellent et souvent hardi, MM. Le Goffic et Thieulin citent plusieurs vers de Leconte de Lisle et de M. Coppée où des mots tels que *sous*, *vos*, *les*, *tous*, *puisque*, proclitiques ou enclitiques et par là même atones, occupent la sixième place. Il n'y a pas de différence appréciable entre ce vers de M. Coppée :

Je vais donner | à *tout* le mon | de un peu de joie

et ceux de M. Moréas :

Et tout à coup | l'om*bre* des feuil | les remuées

ou de M. Verhaeren :

Rouges sur des | fleu*ves* et les | mers novembrales.

Le vers décadent ne fait ici que suivre un mouvement commencé avant lui et qu'achever la réforme que les romantiques ont laissée à mi-chemin.

Il va sans dire que l'alexandrin restera la forme la plus employée du vers français : c'est lui qui donne à l'oreille, par sa plénitude et la symétrie de ses éléments, la satisfaction la plus complète. Le décasyllabe, qui fut le vers de nos chansons de geste et celui de la *Franciade*, a été adopté par le conte. L'octosyllabe est le vers lyrique par excellence. L'oreille accepte volontiers toutes les fractions d'alexandrin en nombre pair. Convient-il d'ailleurs de faire des vers qui excèdent les douze syllabes ? La *Maison de l'Enfance*, de M. Fernand Gregh, que couronnait hier l'Académie française, s'égaie de quelques vers de quatorze syllabes. Il y en a de plus longs au moyen âge. Ce qui fait le peu de succès des tentatives de ce genre, c'est que plus le vers s'allonge et plus la cadence en devient difficile à saisir; c'est surtout qu'alors l'unité du vers n'existe plus qu'en apparence. Mais ce sont les mètres impairs qui sont plus particulièrement en faveur dans les nouvelles écoles. Verlaine dans son *Art poétique* les recommande pour l'indécision de leur rythme dont on peut, en la combinant avec l'impropriété des termes, tirer d'heureux effets. Or,

le vers de sept syllabes est d'un usage fréquent dans notre poésie. Les vers de neuf et de onze sont beaucoup plus rares ; Malherbe a pourtant composé une chanson délicieuse et fameuse en vers de neuf. L'alexandrin à rime féminine est en réalité de treize syllabes. Baïf, l'inventeur du vers baïfin, l'introducteur des comparatifs à la mode antique, le docte, doctieur et doctime Baïf, Baïf le pédant de la Pléiade, s'est plu jadis à composer une suite de trois cents vers de quinze syllabes. Ici encore les novateurs ont des références. Les vers impairs sont boiteux de naissance : c'est ce qui probablement les empêchera toujours de fournir une ample carrière. Que d'ailleurs, s'ils le veulent et s'ils le peuvent, les chercheurs de nouveau tirent de cette boiterie des effets peut-être charmants et des harmonies insoupçonnées ; c'est un droit que nul ne songe à leur contester.

Reste la question du mélange des rythmes et des rimes, qui est la question même du vers libre. Après Corneille, après la Fontaine, il ne devait pas être facile d' « inventer » le vers libre. M. Gustave Kahn est venu à bout de cette invention : cela valait bien que ses amis lui décernassent l'honneur, hélas ! chaque jour plus banal, d'un banquet. C'est donc auprès de lui qu'il convient de se renseigner. Écoutons avec attention et docilité. « Le vers libre, au lieu d'être, comme l'ancien vers, des lignes de

prose coupées par des rimes régulières, doit exister en lui-même par des allitérations de voyelles et de consonnes parentes. La strophe est engendrée par son premier vers, le plus important en son évolution verbale. L'évolution de l'idée génératrice de la strophe crée le poème particulier ou chapitre en vers d'un poème en vers. » Pour le cas où cette définition paraîtrait un peu obscure, et laissant encore dans l'esprit quelque incertitude, des exemples pourront servir à l'illustrer. Voici une strophe des *Palais nomades :*

Tes bras sont l'asyle
Et tes lèvres le parvis
Où s'éventèrent les parfums et les couleurs des fleurs et
Et ta voix la synagogue [des fruits,
D'immuables analogies
Et ton front la mort où vogue
L'éternelle pâleur
Et les vaisseaux aux pilotes morts des temps défunts.
Tes rides légères le sillage gracile
Des âges aux récifs difficiles
Où le chœur des douleurs vers tes prunelles a brui
Ses monocordes liturgies.

Voici le début d'une autre pièce :

Sur la même courbe lente
Implacablement lente
S'extasie, vacille et sombre
Le présent complexe de courbes lentes.
A l'identique automne les rouilles s'homologuent
Analogue ta douleur aux soirs d'automne
Et détonne la lente courbe des choses et tes brefs sautille- [ments.

Ne croyez ni que ces exemples soient choisis à dessein, ni que M. Gustave Khan ait le monopole de ces monstruosités. Chez M. Moréas, chez M. Verhaeren, chez M. Viélé Griffin, chez dix autres, on rencontre des séries de « laisses rythmiques » non moins baroques.

Ici, — puisque le vers libre est aujourd'hui sorti de la période héroïque, ses partisans eux-mêmes semblant se lasser d'une plaisanterie qui n'attroupe plus guère les badauds, — il serait temps de fixer quelques notions et de faire une distinction un peu précise. Les poètes ne veulent-ils qu'user dans l'intérieur d'une même strophe de mètres irréguliers ? Ils le peuvent, du moins à de certaines conditions : c'est que chacun des mètres pris isolément soit d'un rythme connu et correct, que le passage d'un mètre à l'autre ne soit pas trop déconcertant comme l'est par exemple celui du vers de huit au vers de sept, et enfin que l'intention de l'auteur soit claire et qu'on voie pourquoi il a changé le mètre. Veulent-ils adopter pour les rimes des dispositions inédites, et celles qu'ils trouvent chez les romantiques ne leur suffisent-elles pas ? Qu'ils remontent donc jusqu'aux poètes de la Pléiade, et qu'ils reprennent celles de leurs inventions rythmiques qui en grand nombre sont restées inemployées. Qu'ils construisent encore d'autres strophes et qu'ils s'arrangent pour concilier la liberté de leur génie avec ces exi-

gences de régularité en dehors desquelles le vers n'existe pas. Sans cela, l'idée elle-même de rythme se vide de toute espèce de signification. En l'absence de règles, si souples d'ailleurs et si élargies qu'on puisse les imaginer, il n'y a que la prose, et tous les artifices typographiques n'y font rien. Tel est bien le terme où tend cette liberté absolue qu'on réclame pour le poète. « Le vers est partout dans la langue où il y a rythme, prononce M. Stéphane Mallarmé. Dans le genre appelé prose il y a des vers, quelquefois admirables, de tous rythmes... Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification. » On n'ignorait pas au surplus que la prose eût son rythme, et sans qu'il soit besoin de recourir aux essais de prose poétique et d'évoquer l'ombre de Marchangy, on sait bien que telles périodes de Bossuet, de Rousseau ou de Chateaubriand offriraient d'admirables modèles de cadence. Mais grâce à l'ingénuité de telles déclarations se révèlent le sens caché et la signification véritable du mouvement vers-libriste. On a dit qu'épris « de musique avant toute chose », leurs perceptions s'étant affinées et leurs sens étant devenus plus exigeants, les poètes n'ont plus su se contenter de la mélopée monotone et rigide du vers parnassien. C'est le contraire qu'il eût fallu dire. Dépourvus à un degré remarquable du sens de la musique du vers, les jeunes hommes de cette géné-

ration en sont venus à ne plus percevoir l'harmonie si variée et si subtile que comportent les mètres les plus réguliers. Ils sont devenus insensibles à ce qui distingue chez nous la prose et les vers. La tentative vers-libriste est dans son essence une entreprise pour substituer au rythme des vers le rythme de la prose.

La suppression de quelques règles arbitraires qui ne tendent qu'à établir pour l'œil une vaine symétrie, le rapprochement des lois de la versification et de celles de la prononciation, l'achèvement de la réforme romantique par la suppression de la tonique médiane, l'affaiblissement de la rime, l'emploi plus fréquent des rythmes impairs, une architecture de strophes plus compliquée, telles sont les principales nouveautés qu'on peut accueillir sans hérésie, et qui, introduites dans l'art des vers, pourraient le rajeunir sans y apporter de perturbation profonde. Ont-elles chance d'ailleurs de prendre vie et dépasseront-elles la période du pullulement embryonnaire? Le poète qu'on nous annonce sans cesse pour demain et qui finira bien par venir quelque jour les consacrera-t-il par l'emploi qu'il en fera? ou, s'en étant détourné, les renverra-t-il auprès des vers mesurés de Baïf et des vers blancs de Marmontel, grossir le nombre des tentatives avortées et des inventions que leur échec même fait paraître saugrenues? Personne aujourd'hui, et dans

l'état actuel des choses, n'en peut rien présager. Ce sont les œuvres qui décident ; sans leur secours il n'est rien que formules inefficaces et théorie à vide. C'est le poète qui par la valeur de l'idée, par l'intensité de l'émotion, par l'éclat de l'imagination, nous impose la forme rythmique où il a enfermé son rêve. C'est le poète qui par la délicatesse de son oreille perçoit et nous rend ensuite perceptibles des harmonies encore inentendues. Or ce qui nous inquiète pour l'avenir des réformes préconisées par les jeunes poètes, c'est de voir comme ils les ont déjà compromises par l'application qu'ils en ont faite. Quelle que soit notre complaisance, nous ne pouvons complètement séparer les rythmes d'avec les phrases et les mots sous lesquels ils courent. Involontairement nous établissons quelque rapport entre les nouveautés rythmiques et les contournements de la syntaxe, la préciosité ou la niaiserie des sentiments, la bizarrerie des expressions, l'affectation d'une obscurité dont les ténèbres s'étendent sur les steppes de la platitude. Exemple magistral de la façon dont les théories sont parfois desservies par les œuvres !

Pour notre part nous avons essayé de dégager de ces théories ce qu'elles contiennent de légitime. Nous sommes avec les jeunes poètes quand ils demandent qu'on n'arrête pas le vers dans son évolution. Nous sommes avec eux quand ils déclarent

que les règles de la versification n'ont pas de valeur absolue et ne sont que des effets de l'habitude. Nous nous contentons de leur faire remarquer que cette habitude est plusieurs fois séculaire, et que les origines de notre versification se confondent avec celles de notre littérature et de notre langue. Il ne suffit pas de dire que notre système de versification a été fixé par des chefs-d'œuvre auxquels on nous rendrait comme étrangers en habituant notre oreille à des cadences essentiellement différentes. Il y a plus, et ce système ne fait pas seulement partie de notre patrimoine littéraire, il est une partie inhérente de notre constitution intellectuelle. Au même titre que notre syntaxe, il contribue à faire que nous soyons les Français et non pas les Anglais ou les Allemands. C'est bien pourquoi nous repoussons l'idée même d'un bouleversement radical. Si grands que soient notre goût pour les nouveautés et notre zèle pour toutes les formes de la liberté, un moment vient pourtant où il nous est impossible de nous associer à la tentative nouvelle : c'est lorsque, sous couleur de nous libérer, elle menace en quelque manière de nous dénationaliser.

15 juillet 1897.

LES STATUES DE PARIS

Paul Verlaine aura-t-il sa statue ? L'affaire était bien engagée et ne semblait pas devoir rencontrer d'opposition sérieuse, lorsqu'un incident est venu tout compromettre : la publication maladroite — d'autres disent trop habile — des *Invectives*. La légende s'était accréditée d'un Verlaine à l'âme innocente et pure comme une âme d'enfant : crûment la vérité apparaissait d'un Verlaine à l'ivresse méchante. Il y eut une brusque débandade. On avait eu des trésors d'indulgence pour certaines « irrégularités » un peu fortes de la conduite du poète; mais il a mal parlé des confrères : c'est cela qui a fait scandale. La presse s'est émue. Il faudra laisser passer un peu de temps. Au surplus, les amis du pauvre Lélian ne se découragent pas. L'idée est lancée; ils pensent que c'est l'essentiel. Nous le pensons avec eux. En effet, ce n'est pas le talent, quel qu'il soit, de l'écrivain qui est ici mis en cause, puisqu'il est question, non pas de réserver une place à ses vers dans les anthologies, mais de faire une place à son

buste dans ce jardin du Luxembourg que fréquente encore la jeunesse. Mais en promenant dans le Paris d'aujourd'hui la parodie moyen-âgeuse des mœurs d'un Villon, Verlaine s'était composé, non sans application, une physionomie qui lui avait valu l'attendrissement des chroniqueurs et la curiosité des badauds: c'est cette image qu'il s'agit de fixer dans le bronze. Pour s'être placé en dehors de toute règle, avoir jeté le défi à l'opinion, tiré vanité de ses défaillances, étalé ses plaies avec une orgueilleuse humilité, traîné sa veulerie du café borgne à la prison, de la prison au confessionnal, du co fessionnal à la brasserie mal famée, de la brasserie à l'hôpital, et pour avoir enfin donné une forme d'art aux suggestions de l'alcoolisme et au ressouvenir de vices innommables, Verlaine a semblé digne de recevoir un hommage solennel et d'être, avec l'assentiment des pouvoirs publics, proposé en exemple aux jeunes gens. A notre avis, c'est cela qui donne à réfléchir, et bien plutôt que dans la bordée méprisable des injures d'outre-tombe, c'est là qu'est le scandale. Si d'ailleurs il a été précédé de plusieurs autres qui ne choquent pas moins violemment le bon sens et la morale, nous n'en concluons pas que cela soit de nature à l'atténuer, mais au contraire c'est donc qu'il est grand temps d'ouvrir les yeux, d'élever la voix, et de dénoncer l'étendue et la gravité du mal.

Cette question des statues a beaucoup plus d'importance que nous n'avons coutume de lui en prêter. Nous en raillons volontiers entre lettrés. Certes, dans la facilité avec laquelle on décerne aujourd'hui les honneurs du bronze, dans la disproportion qui éclate entre les mérites de l'élu et la pompe des panégyriques, il y a quelque chose de plaisant, bien fait pour divertir l'ironie du philosophe et qui nous amuse aux heures où nous contemplons les choses de la terre du point de vue de Sirius, avec désintéressement. Pouvons-nous cependant pousser toujours si loin le désintéressement, que nous nous désintéressions du bon renom de notre pays, de l'avenir de notre société, de l'éducation de nos jeunes gens? Or, c'est cela qui est en jeu. Une statue n'est pas seulement une parure pour nos places et la satisfaction posthume accordée à la vanité. Elle est tout autre chose. A ne consulter que le sens des mots, élever un « monument », c'est perpétuer un souvenir et protéger contre la mort l'idée qu'un homme a représentée pendant le cours de sa vie mortelle. On déclare que l'idée était bonne et qu'elle ne doit pas cesser de développer à travers le temps ses plus lointaines conséquences. Un enseignement s'en dégage, le plus efficace qui soit, l'enseignement concret, matériel et visible, exposé sans cesse aux regards de tous, et qui à tous les moments sollicite l'attention et s'impose à la ré-

flexion. Cet enseignement ne s'adresse pas à l'élite, à ceux qui peuvent dominer les modes passagères, échapper aux engouements, deviner les arrière-pensées. Il s'adresse à la foule. Les entrepreneurs de statues le savent bien, et c'est pourquoi ils laissent passer sans s'en émouvoir les épigrammes des délicats, qui s'émoussent sur la pierre et n'entament pas le métal. Ils savent que la leçon trouvera quelqu'un pour la recueillir. Ils ont confiance qu'elle s'en ira éveiller dans la masse obscure et anonyme l'élan de la sympathie et la vertu de l'imitation.

Voici un jeune homme tel que nous voudrions que fussent tous nos fils et tel que par bonheur il y en a plus d'un parmi eux. Son rêve se détourne des désirs médiocres et des calculs vulgaires. Ambitieux, il n'est ambitieux de rien autre chose que de gloire. Et si rude que doive être la route, il sent en lui la force de la suivre jusqu'au bout sans épuiser ses réserves d'énergie, d'enthousiasme et de renoncement. Il a quitté l'école et il est à la veille d'entrer dans la vie. Les préceptes abstraits ne lui suffisent plus et il comprend que l'héroïsme à la Plutarque s'adapte mal aux exigences de la société moderne. Mais elle a, cette société, ses héros, ceux-là mêmes dont elle dresse l'effigie au coin de ses carrefours. Il est naturel qu'il se tourne vers eux et qu'il les interroge. Qu'ont-ils fait quand ils étaient

des hommes de chair ? Quelles émotions ont fait battre leur poitrine, à quels sentiments ont-ils ouvert leurs cœurs, vers quelles idées ont-ils haussé leurs âmes? Quelles sont les paroles qu'ils ont dites ? En quel sens s'est exercée leur action ? A coup sûr, et en dépit des faiblesses qui sont la marque de l'humaine condition, rien n'a trouvé accès en eux qui ne fût noble et généreux. La volonté chez eux a dompté l'instinct, et ils ont étouffé ce tumulte que font en nous les appétits de jouissance, les passions de haine et de violence. Ils ont fait rayonner autour d'eux leur beauté intérieure. A mesure qu'ils passaient parmi les hommes, ils y ont répandu plus de concorde, plus d'harmonie, plus d'amour. Ils ont travaillé comme de bons ouvriers à cette tâche commune du progrès qui fait que l'humanité, si elle ne devient pas plus heureuse, devient meilleure et s'écarte davantage de la brutalité et de la férocité primitives. Ils ont porté témoignage pour le bien. C'est de quoi nous leur savons gré. Qu'ils nous rendent donc le dernier service que nous en attendons encore! Qu'ils rompent leur silence! Qu'ils révèlent leur secret ! Qu'ils disent la parole de vie à celui qui la leur demande, et l'ayant, à des signes certains, reconnu pour un des leurs, qu'ils l'accueillent comme font des aînés, propices au nouveau venu, qui réclame sa place parmi les mieux faisants !

Prenons donc par la main ce jeune homme et faisons avec lui une courte promenade à travers les symboles de bronze où Paris, en ces quelques dernières années, a mis l'expression de sa pensée. Partons, comme il convient, de cette place de la Bastille, véritable entrée du Paris moderne qui fait dater son existence du jour où l'émeute força la prison d'État, tua Flesselles et de Launay, dans l'espoir de rendre le marquis de Sade à la société. Passons devant l'Hôtel de Ville réédifié sur les ruines qu'avait faites l'incendie. Il est gardé par un cavalier de fière allure, le front haut, l'air imposant et calme. C'est le prévôt des marchands, Étienne Marcel. Sa carrière fut courte et bien remplie. On était au lendemain de Poitiers. Le pays était envahi, le roi prisonnier, le pouvoir aux mains d'un enfant débile; ou plutôt le pouvoir appartiendrait à celui qui se donnerait la peine de le ramasser dans le désastre public. Marcel fut cet homme-là. L'ordonnance de 1357, qu'il fit signer au Dauphin, était plus qu'une réforme. Elle mettait l'administration entre les mains des états. « Constituer un nouveau gouvernement au milieu d'une telle guerre, c'était une opération singulièrement périlleuse, comme celle d'une armée qui renverserait son ordre de bataille en présence de l'ennemi. Il y avait à craindre que la France ne périt dans ce revirement[1]. » Si

1. Michelet, *Histoire de France*, IV, 216.

la France ne périt pas tout entière, du moins peut-elle être démembrée : Marcel délivre Charles le Mauvais, un des princes les plus funestes de notre histoire, qui réclame pour lui la Champagne, une partie de la Normandie, le Limousin, nos forteresses les plus sûres, nos meilleures provinces. Comme signe de ralliement, Marcel donne à ses partisans le chaperon mi-parti de rouge et de bleu. Voici quel en fut le baptême. Le 23 février au matin, le prévôt des marchands assemble les corps de métiers, se met à la tête de la foule armée, égorge en passant Me Regnault Dacy, avocat au Parlement, envahit l'hôtel du Dauphin, monte à la chambre où il se tenait entre ses conseillers ordinaires, les maréchaux de Champagne et de Normandie. « Sire, dit-il, ne vous ébahissez des choses que vous allez voir : il est bon qu'il en soit ainsi ; » et se tournant vers ceux qu'il avait amenés : « Faites vite ce pour quoi vous êtes venus ! » Il jette au peuple ce ferment de toutes les émotions populaires : « C'étaient des traîtres ; » au Dauphin cette excuse de toutes les révolutions : « Ce qui s'est fait, s'est fait de la volonté du peuple. » Les mesures arbitraires se multiplient ; on écartèle les suspects en place de Grève. Cependant la misère augmente ; Jacques Bonhomme, affolé par la souffrance, se rue comme une bête fauve sur les campagnes. Marcel s'allie avec les Jacques. Il s'allie avec les merce-

naires anglais. Quand il fut lui-même assassiné à la porte Saint-Antoine, allait-il livrer à Charles le Mauvais les clés de la ville dont il était le gardien, ou périt-il simplement sous la haine des Parisiens lassés d'être trompés? Ce point reste obscur. Il est inutile de charger d'un crime de plus cette mémoire sur laquelle a pesé une infamie de cinq siècles. C'est de cette infamie que ceux de l'Hôtel de Ville ont tiré leur patron, pour lui décerner les honneurs équestres. Tout se recommence en histoire, et le passé nous est un garant des entreprises vers lesquelles ce cavalier de fière allure peut mener les siens. Il les mène, comme aux jours d'autrefois, comme en ces jours que nous avons revus, à la guerre civile déchaînée en face de l'étranger.

Jeune homme épris de gloire, veux-tu que tes compatriotes te décernent des statues? Soulever l'émeute en présence de l'ennemi, tel est le moyen que par son exemple un Étienne Marcel indique à ton patriotisme.

Place Maubert, debout, les mains liées, autant que permettent de l'apercevoir les couronnes d'immortelles rouges envoyées par les diverses « libres pensées », Étienne Dolet, imprimeur. On aimerait à l'imaginer comme un homme d'un grand caractère contre qui les seuls chefs d'accusation eussent été sa vertu et sa science. Alors, parmi ceux qui mettent au-dessus de tout : le dévouement à l'i-

dée, nul ne refuserait de s'incliner devant le rude batailleur d'avant-garde, proclamant l'évangile nouveau d'après lequel chacun ne doit compte de ses convictions qu'à sa conscience. Il se trouve que ce triste représentant d'une belle cause semble avoir été choisi tout exprès pour la discréditer. De tous les coins du siècle et de toutes les bouches, il ne sort contre lui que réclamations indignées. Ceux qui le poursuivent devant la postérité, ce ne sont ni les dévots, catholiques et protestants, ni les gens de loi, ce sont ses amis dont il a méconnu le zèle et lassé la patience, ce sont les lettrés et les savants révoltés par ses procédés, ce sont les partisans des doctrines nouvelles, ceux que la pensée libre réclame pour elle, un Érasme, un Marot qui se plaint de sa « perversité », un Rabelais qui, après lui avoir reproché son « avare convoitise », son « envieuse affection de la perte et du dommage d'aultruy », ses « fraudulentes supplantations », conclut : « Tel est ce monsieur. » Follement vaniteux et vindicatif, il a injurié tout le monde. Ses livres sont pleins de la glorification de lui-même et des attaques qu'il dirige contre ses ennemis réels ou imaginaires. A une époque où la violence et la grossièreté sont de règle en matière de polémique, il a étonné le monde savant par sa grossièreté et sa violence. Un trait caractérise celui qu'on nous donne pour un défenseur des droits su-

périeurs de la conscience : son indifférence à l'égard des questions qui touchent à la vie morale. Autant pour lui de rêves creux qui ont moins de portée qu'une élégance cicéronienne! Il blâme l'affectation stupide et le désir de réclame de plusieurs qui se sont fait jeter en prison pour leurs opinions religieuses. « Dans ces tragédies je joue le rôle de spectateur. Je déplore la situation, je plains les malheurs de quelques-uns des accusés, mais je me ris de la folie de certains autres qui mettent leur vie en danger par leur entêtement ridicule et leur obstination insupportable. » Il fait plus et ne craint pas d'attirer sur eux les derniers dangers. Il publie les lettres de ses amis, pleines des confidences les plus compromettantes. Rabelais, inquiet de l'effet produit sur les docteurs de la Sorbonne par ses deux premiers livres, et n'ayant nul désir d'être brûlé comme « harans sorets », imprime une nouvelle édition de son ouvrage d'où il fait disparaître tout ce qui sentait l'hérésie. La même année il apprend qu'à son insu vient de paraître chez Dolet une édition donnée pour être « revue et de beaucoup augmentée par l'autheur mesme », et dans laquelle tous les passages répréhensibles reparaissaient. Il y allait pour lui de la tête. Dolet envisage avec une belle insouciance le péril d'autrui.

Pour ce qui est de lui, pendant les dix an-

nées qui ont précédé sa condamnation, il ne cesse de se mettre en opposition violente avec les lois, lois sévères, attendu qu'elles sont les lois du XVIe siècle et non pas celles du XIXe, mais lois qui n'usurpaient en rien sur la liberté de sa conscience, et que nous appellerions aujourd'hui lois sur la presse, sur les sociétés, sur le travail, et enfin lois réprimant l'homicide. Il ne fait que passer à Toulouse : le Parlement venait de publier un édit pour réglementer les réunions d'étudiants; il prononce deux discours où il blâme le Parlement, attaque les magistrats qui empêchent les étudiants de se réunir, attaque les étudiants d'une autre « nation » que la sienne, s'emporte contre la barbarie et la sottise des Toulousains. Le succès de cette éloquence, ce fut qu'il y eut des troubles parmi les étudiants. Le Parlement supprima les réunions et bannit Dolet pour excitation à la révolte. Il arrive à Lyon. A peine installé, il se mêle aux querelles entre ouvriers et patrons ; ce n'est pas pour les apaiser : Dolet est admirable pour faire battre les gens entre eux. Il s'en faut d'ailleurs qu'il ne soit violent qu'en paroles. Le dernier jour de décembre 1536, il tue de sa main le peintre Compaing, d'une bonne famille de Lyon. L'empressement qu'il mit à quitter la ville, les difficultés que fit la cour de Lyon pour enregistrer les lettres de pardon rendent malaisé de mettre le meurtre uniquement sur

le compte de la légitime défense. La grande protectrice des lettrés, Marguerite de Navarre, intervint. Le roi pardonna. De retour à Lyon, Dolet refuse de se soumettre aux conditions stipulées dans le privilège royal pour l'impression des livres, publie des livres suspects d'hérésie, vend des livres de Genève. C'est à l'instigation des maîtres imprimeurs et libraires qu'il est accusé et condamné. Le roi pardonne pour la seconde fois et l'évêque de Tulle, Pierre Duchâtel, obtient pour Dolet des lettres de grâce qui lui rendent sa liberté et ses biens, « ses bonnes fame, vie et renommée ». Dolet va-t-il consentir à se tenir tranquille? En 1544, un paquet de livres prohibés portant son nom est saisi aux barrières de Paris. Conduit en prison, il s'échappe sans beaucoup de peine au bout de trois jours et profite de sa liberté pour publier un dernier volume qui donne lieu à un nouveau procès, dont on ne peut dire qu'il fut tranché à la légère, attendu que l'instruction n'en dura pas moins de deux ans. C'est cette troisième sentence capitale qui fut exécutée. Coupable de mort d'homme et de dix années de désobéissance aux lois, ce n'est pas comme « athée relaps » que les magistrats frappèrent Dolet, c'est comme récidiviste.

Sème la discorde, prodigue l'insulte, trahis tes amis, frappe tes adversaires, traite les lois de ton pays comme si elles n'existaient pas, et ton nom

sera honoré parmi les hommes, — déclare Dolet du haut de son socle.

Allons tout de suite, dans notre pèlerinage, vers un autre ouvrier de l'affranchissement de l'esprit. On a représenté Diderot en train de causer. On ne pouvait mieux faire. Sa conversation était éblouissante : c'est là qu'il excellait. Il est assis dans un fauteuil d'où il se soulève à demi, emporté par sa verve et par son besoin de gesticuler. C'est bien ainsi qu'on put le voir, dans les salons, dans le « sublime palais de la Chevrette », où Grimm et Mme d'Épinay font un ménage un peu morne, chez le baron d'Holbach, au Grandval, où il est étincelant les soirs qu'il ne s'est pas trop « crevé de mangeaille », ou encore à la cour de Catherine : « Je ne me tire pas de mes entretiens avec lui, écrivait l'impératrice de toutes les Russies, sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires. » Que dit-il ? Ce n'est pas un mystère, et pour qu'on croie l'entendre il n'y a qu'à faire parler ses livres. L'unité y règne sous l'apparence des contradictions. Depuis la *Religieuse*, — seul pendant qu'il y ait à la *Pucelle*, — et depuis les *Bijoux indiscrets* jusqu'au *Supplément au voyage de Bougainville* et à l'*Entretien avec la maréchale* ***, en passant par la *Lettre sur les aveugles*, par *Jacques le fataliste*, par le *Neveu de Rameau*, par les *Salons*, c'est toujours la même chose. Mais

Diderot a bénéficié du décousu de sa composition comme du débraillé de sa tenue. Le moyen de prendre tout à fait au sérieux un prédicateur qui mêle à tant d'emphase sentimentale et de déclamation vertueuse tant d'incongruités ? Donc écartons les gravelures, laissons les mots parmi lesquels il y en a trop de malpropres, et ne nous attachons qu'aux idées. Dans la campagne que mènent les philosophes, Diderot a son rôle nettement déterminé et qui lui appartient en propre. Tandis que Voltaire s'attaque à la religion et Rousseau à l'institution sociale, il est sans doute leur allié, mais il y a un autre point sur lequel il porte spécialement son effort : ce qu'il veut détruire, c'est la morale.

Cette morale, ou ce qu'on appelle parmi nous de ce nom, quel ramas de sottises et quel tissu d'extravagances monstrueuses ! D'où vient qu'on ait attaché une sorte de honte aux fonctions de reproduction ? En quoi pudeur, retenue, décence, sont-elles des vertus ? Quoi de plus insensé que nos idées sur l'amour ? Quoi de plus révoltant que le mariage « qui viole la liberté du mâle et de la femelle en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre » ? Dans l'infidélité, dans la séduction, dans l'inconduite, où est la faute? Et qu'y a-t-il dans l'inceste qui blesse la nature? Si encore toutes ces absurdités n'étaient qu'absurdes ! Mais elles sont dangereuses. La loi morale fait le malheur de l'homme. Parce

qu'on s'est avisé d'attacher à certaines actions les idées de bien ou de mal, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise. Non seulement la morale met l'homme au supplice, mais elle le dépravе. Elle est la grande corruptrice. Elle crée le vol, la dissimulation et le mensonge; elle est cause que le monde se compose, en proportion inégale, d'hypocrites, d'infortunés et d'imbéciles. C'est la morale qui est immorale. En fait, tout en elle est factice, arbitraire, conventionnel. Rien n'est réel que la jouissance immédiate. Il n'y a qu'un devoir au monde, c'est d'être heureux. Il n'y a qu'une définition du bonheur, c'est le plaisir. Chacun prend son plaisir où il le trouve. « Boire de bons vins, se gorger de mets délicats, avoir de jolies femmes, se reposer sur des lits bien mollets, excepté cela le reste n'est que vanité. » Le reste, ce sont certains principes généraux que les gens ont sans cesse à la bouche, que personne ne pratique, et qui ne reposent sur aucune base certaine. Car le bien et le mal ne sont pas quelque chose qui existe en soi, mais tout uniment ce qu'il a plu aux magistrats et aux prêtres de prononcer tel. Invention d'une poignée de fripons! Joug séculaire dont il faut enfin que l'humanité se délivre!...

« La morale est une gêne. Suis le pur instinct de la nature! » tel est l'oracle de Diderot.

Où va l'humanité quand elle suit le pur instinct

de la nature ? nous le demanderons à Danton. Si d'ailleurs c'est auprès de l'école de Médecine, en face de la statue d'un chirurgien, qu'il nous faut chercher le monument élevé au grand conventionnel, ne voyez là qu'une simple coïncidence. Chacun, parmi les chefs révolutionnaires, a sa caractéristique. Mirabeau est gentilhomme, Roland bourgeois, Robespierre pédant, Marat fou; Danton, avec sa taille de colosse, sa face tourmentée, son cou de taureau, ses épaules de portefaix, sa voix tonnante qui roule les menaces, les adjurations et les jurons, avec ses fureurs et ses accès de pitié, ses besoins de jouissance, ses attendrissements devant la campagne, ses emportements, ses lassitudes, tout ce qui vient des impulsions d'une nature exubérante et d'un tempérament brutal, Danton est peuple. Aussi l'alliance entre le peuple et lui est-elle immédiate, comme elle est naturelle. Tout de suite le peuple l'a reconnu pour un des siens ; en récompense, il accrédite et répand dans le peuple même cette croyance reçue encore aujourd'hui pour un dogme, que les vengeances du peuple sont légitimes, que ses colères créent la justice, et que ses crimes sont sacrés. Tout de suite il a compris que la Révolution ne peut marcher, ne peut être consolidée qu'avec le peuple. Le peuple en est l'instrument. Soyez peuple ! Nul n'a contribué plus que lui à faire du peuple le principal acteur de la Révolu-

tion, à faire passer la toute-puissance aux mains de la multitude, à réaliser le triomphe de la force dans ce qu'elle a de plus grossier et de plus violent.

De là est sortie la théorie du terrorisme, à savoir qu'on ne peut sauver la France qu'en la tyrannisant et vaincre l'ennemi à l'extérieur qu'en anéantissant l'ennemi intérieur. C'est le sens de toutes les mesures d'oppression auxquelles s'est associé Danton, substitut du procureur de la Commune, ministre, orateur de la Montagne, membre du premier Comité de salut public, au début ami de l'individu Marat, presque jusqu'à la fin complice de Robespierre. C'est le sens de ses mots les plus fameux, des mots dont ont fait le plus d'honneur à son patriotisme : « Eh ! je me f... des prisonniers Je songe à la Révolution, à la France... il s'agit de faire tomber sous la hache des lois la tête d'un tyran, et non de misérables comédies... Que la France soit libre et que mon nom soit flétri ! Que m'importe d'être appelé buveur de sang ? Buvons le sang des ennemis de l'humanité, s'il le faut... »

Le sang a coulé le 10 août. Danton a été le principal organisateur de la journée, il a lancé le peuple à l'attaque du château. Il en est récompensé: il ramasse dans le sang du 10 août un portefeuille qui, par une sorte de dérision, se trouve être le portefeuille de la justice. Depuis cette date jusqu'à la fin de septembre, il est, en fait, le maître de la

France. Le 28 août il s'est écrié : « Ce n'est que par une grande convulsion nationale que nous ferons rétrograder les despotes. » Il faut s'assurer des traîtres, mettre la main sur les lâches. Pendant la nuit du 29 au 30 on opère les visites domiciliaires, on emplit les prisons. Le 2 septembre le massacre commence. On massacre aux Carmes, à l'Abbaye, au Châtelet, à la Force, à la Conciergerie, à Bicêtre, à la Salpêtrière, hommes, femmes, les prisonniers quels qu'ils soient, pendant le jour, pendant la nuit, à la lueur des torches, jusqu'au 6 septembre. Pendant tous ces jours, toutes ces heures, que fait Danton? De son propre aveu, il gémit. En vérité, c'était bien le temps de gémir, au lieu de tonner, de tonner à l'Assemblée, dans la rue, et de lancer le peuple, tout le monde contre la petite bande des massacreurs payés! Pour innocenter Danton de son inaction elle-même, on cite ce passage de l'unique discours où il ait fait allusion aux massacres: « Puisqu'on a osé dans cette assemblée rappeler ces journées sanglantes sur lesquelles tout bon citoyen a *gémi*, je dirai, moi, que si un tribunal eût alors existé, le peuple auquel on a *si souvent*, *si cruellement* reproché ces journées, ne les aurait pas ensanglantées ; je dirai, et j'aurai l'assentiment de tous ceux qui auront été les témoins de ces mouvements, que nulle puissance humaine n'était dans le cas d'arrêter le débordement de la ven-

geance nationale. » Excuse qui est une aggravation. Pour prévenir le retour de ces journées, il ne trouve qu'un moyen : c'est de substituer à l'assassinat par le peuple l'assassinat légal. Les massacres lui sont un argument pour l'institution du tribunal révolutionnaire. Ce tribunal est sa création. Il se peut qu'il en ait plus tard demandé pardon à Dieu et aux hommes. Il était trop tard. Les hommes ne peuvent pardonner la mort de tant d'innocents dans la parodie des formes de la justice. Il y a sur le nom de Danton trop de sang. Les taches en sont trop larges pour qu'il soit possible de ne pas les voir. En fait, on se partage au sujet de Danton en deux écoles. Il y a celle qui lui reprochera toujours d'avoir fait couler tout ce sang. Il y a celle qui le glorifie pour avoir fait couler tout ce sang français... [1].

Ce que signifie la glorification de Danton, c'est qu'il peut être glorieux d'avoir déchaîné la violence et le meurtre.

Après le drame, le vaudeville. Entrons dans ce jardin du Luxembourg, l'incomparable jardin, majestueux et souriant, avec ses avenues plantées

1. Nous avons eu soin de ne rappeler que les faits qui sont hors de toute contestation. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages les plus favorables aux hommes dont nous avons parlé : Perrens, *Etienne Marcel* (Hachette) ; R. Copley-Cristie, *Dolet*, traduit par C. Stryienski (Fischbacher); Robinet, *Danton, homme d'Etat* (Charavay) ; Aulard, *Danton* (Picard et Kaan).

de vieux arbres et ses allées pleines de jeux d'enfants. Quelques étudiants viennent y flâner. C'est à eux que Mürger adresse ses conseils et qu'il découvre les perspectives enchanteresses de la vie de Bohême, vie délicieuse, que n'attristent ni la contrainte de travailler, ni l'ennui de payer ses dettes, vie d'insouciance et d'exquise paresse, de jolies escroqueries et de coquineries élégantes, encore embellie par les rapides apparitions de Mlle Musette ou les faveurs de l'agréable Phémie, teinturière. Cependant elle passe, cette vie si courte et déjà manquée; et l'heure est déjà venue de constater que le cerveau est vidé, le cœur tari, le courage usé, que les habitudes sont prises et qu'on s'en va devenir de jour en jour plus semblable à cette chose morne, un vieux bohême, à cet être dangereux, un bohême aigri chez qui les déceptions d'une existence gâchée se tournent en haine... C'est pourquoi, chez ce poète de la médiocrité impuissante, le ton de gouaillerie sonne si faux et le rire fait mal. Un de ses récits les plus connus, et qui est devenu, sous la forme du théâtre, une bluette encore représentée, le *Bonhomme Jadis*, contient ce qu'on pourrait appeler sa philosophie. Il y est dit expressément que le devoir de la jeunesse, c'es de s'amuser. Je ne connais rien de plus répugnant que cette histoire d'un vieillard qui se ragaillardit en donnant à un jeune homme des leçons de po-

lissonnerie. Ajoutez que ces tristes conceptions n'ont pas même le mérite d'être relevées par quelque mérite littéraire. Dans la prose comme dans les vers, Mürger reste un des plus piètres écrivains que nous ayons. La forme est lâche et plate. Un fade et niais sentimentalisme cache mal la vilenie du fond. Dans le mensonge de ses livres, Mürger a donné pour spirituel ce qui est imbécile et pour gai ce qui est lugubre. Son excuse, si c'en est une, est qu'il a été sa propre victime. Quelle duperie d'avoir célébré dans une harangue officielle celui pour qui il eût suffi de l'aumône d'un peu de pitié!

Et ce buste semble dire à ceux qui ont vingt ans: « Faites la fête et moquez-vous des pédants! »

Nous pourrions prolonger cette revue des statues de Paris; il ne serait pas moins instructif d'établir en regard la liste des morts illustres qui n'ont pas même un buste, de ceux qui, suivant les apparences, n'en auront jamais, et de ceux aussi dont on trouve qu'ils peuvent attendre. Un comité s'était formé pour la statue d'André Chénier : il a dû se dissoudre ces jours-ci faute de pouvoir aboutir. Pour le monument de Victor Hugo, la souscription languit: c'est que Victor Hugo a cessé d'être un mannequin politique: il n'est plus qu'un grand poète. La Société des gens de lettres voudrait bien rendre enfin son hommage à Balzac ; elle presse M. Rodin d'achever la statue attendue

depuis cinq ans. M. Rodin se presse lentement. Il ne veut rien livrer qui ne soit digne de Balzac et de lui-même. Il s'entoure de documents, visite la Touraine, collectionne les types, entasse les projets : la statue sera prête l'année prochaine. Pour donner plus de vie à son œuvre il fait poser un industriel parisien dont la ressemblance avec le grand romancier est bien connue. Sur ces entrefaites, il retrouve les traces d'un vieux tailleur qui avait autrefois confectionné des pantalons et des gilets pour Balzac. Ce tailleur avait gardé les « mesures » de son client : il reçoit la commande d'un « complet ». Cela prend du temps ; mais tout sera fini à Pâques assurément. Jusqu'ici le statuaire avait « vu » son Balzac assis ; après réflexion, il se décide pour un Balzac debout. La Trinité se passe, la Société des gens de lettres s'impatiente. Mais alors les amis de M. Rodin se fâchent et invitent avec aigreur les gens de lettres à ne plus fatiguer l'artiste de leur insistance qui est du plus mauvais goût... Les statues ont leur destin. Celles dont l'érection ne constituerait pas un scandale ne naissent pas viables.

Nous savons bien ce qu'on ne manquera pas de nous répondre. On nous accusera de n'avoir pas tenu compte des mérites, des vrais titres de gloire, des services rendus. Pour notre part, nous ne songeons guère à refuser à tous ceux dont le passage a laissé sa trace dans l'histoire la large justice qui

leur est due. Nous n'ignorons pas que le prévôt des marchands a été en son temps une manière de précurseur et que le mouvement des communes a par la suite porté ses fruits. Nous savons que Dolet fut un des meilleurs lettrés de son temps et nous n'avons garde de renier ceux en qui se personnifie le mouvement de la Renaissance. Diderot a sa place dans la suite de notre littérature et nous n'oublions pas qu'il a pressenti le transformisme. Danton est homme d'État et diplomate, et, pourvu qu'on ne nous parle plus de sa « bonté » et qu'on nous fasse grâce du mot de Royer-Collard sur sa « magnanimité », nous n'avons pas la sottise de contester ce qu'on lui doit pour la défense de nos frontières. Nous sommes prêts encore, si l'on y tient, à avouer qu'aux heures de révolution la conscience s'obscurcit, et il est trop évident que nous sommes tous en partie dépendants du milieu où la destinée nous a placés, des conditions dans lesquelles s'est exercée notre action. Mais c'est à l'histoire qu'il appartient de traiter ces questions ; elle peut louer l'homme qu'elle a en même temps le pouvoir de blâmer; elle a dans ses libres discussions le moyen de tout dire. Les leçons de la place publique et de la rue n'ont ni la souplesse ni la variété de celles de l'histoire ; c'est M. Camille Pelletan qui le faisait remarquer hier à propos du buste de Charette[1]. Il reconnaît

1. Dans *l'Éclair* du 29 août.

volontiers que la guerre de Vendée a eu sa « grandeur », que les Vendéens se sont « dévoués à une conviction », qu'ils ont « laissé des exemples de courage et de fidélité dignes de l'honneur de la France ». Néanmoins il refuse des statues à leurs chefs. Car « l'histoire peut tenir compte des circonstances ; l'enseignement brutal des monuments ne comporte pas de subtilités ». C'est ce que nous n'avons fait que redire après lui. L'enseignement par les statues est un enseignement brutal. Il ne retient que le trait dominant d'une physionomie, que l'acte, le mot où se résume une vie tout entière. L'idée qui s'en dégage est précise et sans nuances. Elle entre dans des intelligences terriblement simplistes. Elle devient un des ferments qui travaillent une démocratie dont il semble qu'on veuille, au lieu de les contraindre, développer et déchaîner les bas instincts. Une nation vit de concorde et non de guerre civile, une société vit de travail et d'esprit de sacrifice, non de flânerie et de désir de jouissance. Or celui-ci a jadis soulevé la guerre civile, et du haut de son piédestal il semble rappeler à ses concitoyens, pour le cas où ils seraient tentés de l'oublier, que l'insurrection peut être le plus saint des devoirs. Celui-là a été en son temps un véritable fléau pour tous ceux qui l'ont approché. Ce troisième a dans sa vie comme dans ses livres donné l'exemple et prêché la théorie du cy-

nisme. Cet autre, par son nom seul, évoque les souvenirs les plus lugubres de notre histoire. Cet autre enseigne aux jeunes gens le mépris de tout ce que nous leur recommandons ; il les détourne du labeur, du respect de soi, de la dignité de la vie. Et ce sont dans notre pays de France, fertile en grands hommes et riche des plus pures gloires, ce sont ceux-là que nous avons choisis pour en faire des éducateurs publics ! La Ville de Paris a donné l'emplacement où devait s'élever leur image; le gouvernement a délégué un de ses représentants pour s'associer à l'hommage qui leur est rendu; ils témoignent ainsi en faveur d'une sorte de doctrine officielle, d'une morale d'État qui, par malheur, se trouve en contradiction flagrante avec la morale. C'est ce spectacle même qui nous paraît démoralisant. Nous demandons si une société a le droit d'exalter précisément tout ce qui est pour elle une menace de ruine. Nous demandons quels lendemains se prépare une ville qui dresse sur ses places la statue de l'Émeute, la statue de la Désobéissance aux Lois, la statue de l'Immoralité, la statue de la Violence et de la Haine.

15 septembre 1896.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Marguerite de Navarre..... 1
Brantome..... 25
Madame Geoffrin..... 49
Le mariage de Madame Roland..... 73
La Marquise de Condorcet..... 99
La critique admirative à propos de Châteaubriand.... 123
Amours Romantiques..... 149
« Rome » de M. Émile Zola..... 173
M. Edmond de Goncourt..... 197
Les dangers de la Sensibilité..... 223
M. Anatole France..... 249
La question du vers libre..... 273
Les statues de Paris..... 295

POITIERS

IMPRIMERIE BLAIS ET ROY,

7, rue Victor-Hugo, 7.

Librairie académique PERRIN et Cie

Bibliothèque de CRITIQUE LITTÉRAIRE

Volumes in-16 à 3 fr. 50

DOUMIC (René). — **Portraits d'écrivains.** — Dumas fils. — Augier. — Sardou. — Feuillet. — E. et J. de Goncourt. — Zola. — Daudet. — J.-J. Weiss. 3e édition. 1 vol.

— **Écrivains d'aujourd'hui.** — Bourget. — Maupassant. — Loti. — Lemaître. — Brunetière. — Faguet. — Lavisse. — Notes sur les prédicateurs : Mgr d'Hulst, etc. 2e édition. 1 vol.

— **Les Jeunes.** — Rod. — Rosny. — Hervieu. — Huysmans. — Barrès. — Margueritte. — Daudet. — Montesquiou. — Les Cent-quarante-et-un, etc. 3e édition. 1 vol.

— **Études sur la littérature française,** 1re Série. — Froissart. — Saint François de Sales. — Montaigne. — L'Opéra et la Tragédie. — Diderot. — Chamfort et Rivarol. — Florian. — Joseph de Maistre. — Benjamin Constant. — Mérimée. — La Duchesse de Broglie. — Littérature et Dégénérescence. — L'enseignement du latin. 1 vol.

— **De Scribe à Ibsen** (*Causeries sur le théâtre contemporain*). — Scribe. — Musset. — Dumas père. — Dumas fils. — Augier. — Sardou. — Meilhac et Halévy. — Labiche. — Lemaître. — Henri Lavedan. — P. de Curel. — Ibsen, etc. 3e édition (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol.

WYZEWA (T. de). — **Nos Maîtres.** *Études et portraits littéraires :* Mallarmé. — Villiers de l'Isle-Adam. — Renan et Taine. — Anatole France. — Jules Laforgue. — L'art wagnérien. — La Science. — La Religion de l'amour et de la beauté. 1 vol.

— **Écrivains étrangers.** — Nietzsche. — Thomas de Quincey. — Tennyson. — Edgar Poë. — Walt Whitman. — Walter Pater. — Tourguenef et Tolstoï. — Ibsen. — La Littérature Hollandaise. — La Renaissance latine et les écrivains italiens, etc. 1 vol.

ROD (Édouard). — **Les Idées morales du temps présent.** — Renan. — Schopenhauer. — Zola. — Bourget. — Lemaître. — Scherer. — Dumas fils. — Brunetière. — Tolstoï. — Vogüé. 5e édition. 1 vol.

LA JEUNESSE (Ernest). — **Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains.** — France. — Loti. — Bourget. — Les Daudet. — Zola. — Hérédia. — Mendès. — Coppée. — Huysmans. — Hervieu. — Rochefort. — Maeterlinck. — Marcel Prévost. — J.-H. Rosny. — Richepin, etc. 1 vol.

HENNEQUIN (Émile). — **La critique scientifique.** — 3e édition. 1 vol.

— *Études de critique scientifique.* — **Les écrivains francisés.** — Dickens. — Heine. — Tourguénef. — Poe. — Dostoïewski. — Tolstoï. 1 vol.

— *Études de critique scientifique.* — **Quelques écrivains français.** — Flaubert. — Zola. — Hugo. — Goncourt. — Huysmans, etc. 1 vol.

MORICE (Ch.). — **La littérature de tout à l'heure.** — De la vérité et de la beauté. — Les formules accomplies. — Influences nouvelles. — Formules nouvelles. — Commentaires d'un livre futur. 1 vol.

RYVANCK (W.-G.-C.). — **Un Hollandais à Paris en 1891.** *Sensations de littérature et d'art.* — Carrière. — Rodin. — Moréas. — Porto-Riche. — Alphonse Allais et Maurice Donnay. — Aristide Bruant. — Moréas. — Raynaud. — Verlaine. — Mallarmé. — Barrès, etc... Préface d'Anatole France. 1 vol.

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue des Poitevins, 6.